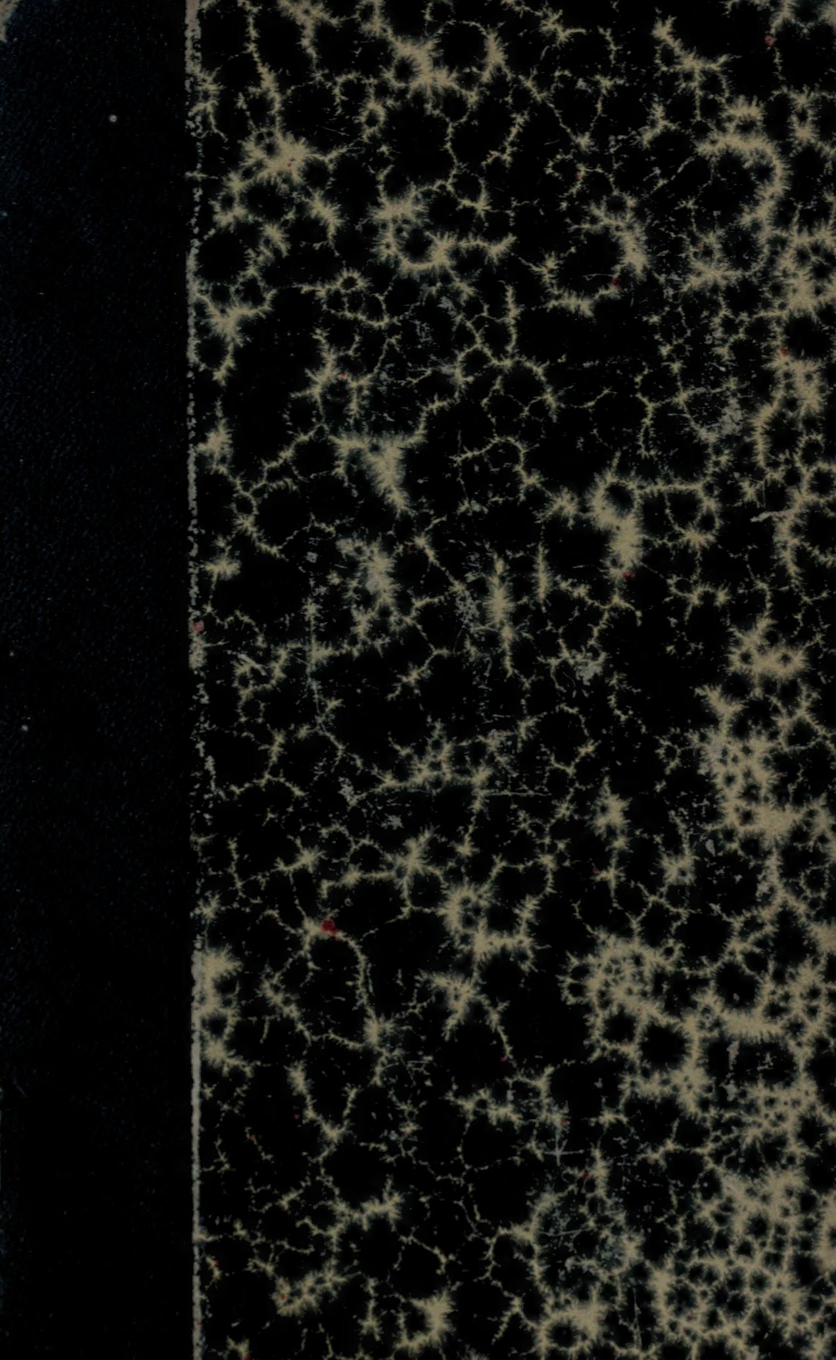






Il a été imprimé de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 20 ;

30 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 21 à 50 ;

100 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 51 à 150 ;

1100 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Prioux, numérotés de 151 à 1250.

DE L'AGE DIVIN A L'AGE INGRAT

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1921.

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR :

Le Bon Dieu chez les Enfants. Un bel album in-4° carré, avec illustrations en couleurs d'après les dessins de Mme Franc-Nohain.

Le Livre de Saint Joseph............................ 1 vol.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Poésie

De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir (1888-1897), contenant les premiers *Vers, la Naissance du Poète, Un jour* et *la Mort du Poète*.. 1 vol.

Le Deuil des primevères (1898-1900), contenant les *Élégies, la Jeune Fille nue*, des *Poésies diverses* et les *Prières*. 1 vol.

Le Triomphe de la Vie (1900-1901), contenant *Jean de Noarrieu* et *Existences*.. 1 vol.

Clairières dans le Ciel (1902-1906), contenant *En Dieu, Tristesses, le Poète et sa Femme, Poésies diverses* et *l'Église habillée de feuilles*.. 1 vol.

Prose

Le Roman du Lièvre, contenant *le Roman du Lièvre, Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Etremont, Des Choses, Contes, Notes sur des oasis et sur Alger, le 15 Août à Laruns, Deux Proses, Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry*.............................. 1 vol.

Pomme d'Anis *ou l'Histoire d'une jeune fille infirme*... 1 vol.

Pensée des jardins.............................. 1 vol.

Ma fille Bernadette.............................. 1 vol.

Feuilles dans le vent, contenant *Méditations, Quelques Hommes, Pommes d'Anis, la Brebis égarée*.................... 1 vol.

Le Rosaire au soleil.............................. 1 vol.

Monsieur le Curé d'Ozeron.............................. 1 vol.

Le poète Rustique.............................. 1 vol.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 26304.



FRANCIS JAMMES

DE L'AGE DIVIN
A L'AGE INGRAT

MÉMOIRES





PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

DE L'AGE DIVIN
A L'AGE INGRAT

CHAPITRE PREMIER

J'ai débarqué sur cette terre le 2 décembre 1868, à quatre heures du matin. Nul homme abordant sur un nouveau Latium n'avait traversé un tel océan : ni Énée, dont Virgile décrit les péripéties ; ni Gama, dont l'audace, s'il faut l'en croire, faisait trembler la plaine sous-marine ; ni Colomb, dont les matelots craignaient que le désert liquide ne fût à la fin une cataracte sombrant dans l'infini. Pourquoi nous extasier sur un voyage polaire ou tropical, accompli

par des explorateurs qui ont traversé quelques degrés, et qu'est-ce de boucler l'Alaska ou même les Indes Occidentales à l'aide de kayaks ou de caravelles lorsque, sur un berceau, nous franchissons le néant?

Je suis né à Tournay, sur le flanc de cette falaise que battent incessamment les ondes aériennes, et qui est la chaîne des Hautes-Pyrénées. Mon asile, à l'arrivée, ne fut point quelque grotte, mais une vieille demeure dont le propriétaire s'appelait M. Cazabat. Il n'habitait pas sa propre maison. Où donc? Et qui était-il? Je ne sais, mais il m'apparaît, dans une nuit tombante, de neige et de vent, portant sur la tête une casquette et sous le bras une pendule.

Le premier vestige de beauté qui devait m'amener peu à peu à la notion d'une beauté plus haute, d'une création infiniment plus parfaite, fut, à mes yeux, jusqu'à ma cinquième

année, un havre d'air limpide qui baignait un coteau dominé par de fières montagnes. Sur le coteau il y avait une cabane nommée *le Paradis*, appartenant à M. Fourcade, pharmacien, qui récoltait autour des herbes pour fabriquer de la liqueur. Une joie me submergeait quand je considérais, même de fort loin, ce paradis, car il semblait que mon âme y allât à la rencontre de Dieu, et cette rencontre s'opérait dans une certitude lumineuse.

Je n'ai jamais voulu revoir les lieux de ma naissance parce que, loin que leur souvenir s'estompe avec le temps, il a pris un tel relief que j'ai résolu d'attendre que la mort me les rende dans leur glorieuse réalité.

Mon existence à Tournay comprend six ans et six mois. Vers le milieu de ce temps, nous laissâmes ma maison natale, appartenant à M. Cazabat, pour aller demeurer chez M. Mailhou, épicier-

greffier. Après quoi, mon père, qui était receveur de l'enregistrement, quitta avec nous Tournay au printemps de l'année 1875.

Entré de bonne heure dans l'administration, il avait épousé, âgé de trente-trois ans, ma mère Anna Bellot, née à Sisteron, rue de la Sonnerie, Basses-Alpes, d'une famille estimée qui comptait des négociants et des nobles. Il avait débuté comme receveur à Ribiers, non loin de Sisteron, en février 1857, après avoir fait dans les Basses-Pyrénées les intérims de Salies (durant le terrible choléra de 1855), Morlaàs, Nay, Saint-Jean-Pied-de-Port.

Il s'était lié en Provence avec la famille de sa fiancée, qui avait des attaches en Béarn. Cette famille ayant émigré dans cette dernière province où il était revenu pour aller occuper, à proximité, le poste d'Hagetmau, dans les Landes, de 1859 à 1864, il se maria à Navarrenx le

20 septembre 1864. En cette dernière année, il alla s'installer avec sa jeune femme à Villeréal, dans le Lot-et-Garonne, où mon unique sœur naquit. Mes parents y demeurèrent un peu plus de trois ans, puis s'en furent à Tournay, où mon père était envoyé par décret du 22 novembre 1867.

La topographie que je possède de Tournay est donc gravée dans ma mémoire la plus lointaine, telle qu'une vieille carte effacée, mais radieuse par endroits, que retire d'un coffre, après un demi-siècle, un capitaine à la retraite.

Je sais où est le sud : du côté de la montagne naturellement, et, dans la même direction, la gare dont la cour s'orne de catalpas. Je reconnais leurs longs fruits en forme de cigare. De cette cour partait tout droit, vers le nord, la route ou grand'rue, jusqu'à la poste.

Cette route traversait un pont qui me rappelle une eau agile, des tilleuls fleuris, et une procession nocturne, toute rouge d'un feu de la Saint-Jean. Puis elle coupait la place, à cet endroit où j'ai vu le Juif-Errant vers 1872. Il portait un bonnet écarlate, pointu comme un pain de sucre, une longue robe. Des cheveux bouclés balayaient ses épaules, sa barbe tubulée et blanche pointait, presque horizontale, car il relevait la tête dans l'effort qu'il faisait pour traîner, avec ses mains réunies sur son échine, une brouette où un chien se tenait assis.

Dans la partie de la route située entre la place et la poste, je ne distingue, à droite, que la boutique d'un épicier nommé Félisson, qui me fit m'endetter d'un sou avec un cornet de bonbons, ce qui me valut une réprimande de mes parents. Après la poste, il me semble que la route s'en allait à droite vers Ozon.

Mais revenons sur la place. A gauche,

en tournant le dos à la gare, j'admire une fontaine qui s'escrime à darder un jet d'eau mince comme un fleuret ; j'entends le bruit d'une enclume, le chant d'un coq au soleil, je vois la masure où M. Lay, le facteur urbain, et sa mère, nous faisaient la classe. Il y avait, de ce côté, non loin d'un lavoir, un peu hors ville, un jardin clos où j'ai vu des hérissons, des hannetons et des lilas en fleur. A droite de la place, je perçois, dans le calme d'une soirée, le ronron de la crécelle que mon père m'avait fabriquée en trouant une noix. C'est après souper ; je tire la ficelle du moulinet, non loin de mon papa et de ma maman qui sont venus finir la journée devant l'étude de Me Denagiscarde, assis, avec eux, sur des chaises. Je distingue l'ombre de Mme Denagiscarde et de leur fils Gaston qui mettait sur l'oreille un béret de velours à galons d'or, car il était président de l'orphéon. Vers dix heures nous

rentrions pour nous coucher dans la maison Mailhou, située juste en face, à l'autre extrémité de la place.

C'est dans une petite rue parallèle à la grande, au nord-est de cette place, que ma maison natale, la maison Cazabat, était située. Séparé d'elle par la rue, un parterre la précédait, à gauche, où les enfants gantaient leurs doigts des corolles oronges, longues et molles de bignoniers. Je crois me souvenir de mon éveil à la vie, de ma sortie d'un grand sommeil dans une chambre de cette demeure perdue. J'étais couché. J'ouvris les yeux. Je vis la flamme d'un foyer et une personne qui bougeait. C'est là mon souvenir extrême, celui qui touche à l'abîme.

Puis, un peu plus tard, ce chant de l'oiseau bleu s'élève, dont ma mère me berce :

Il est tard, l'ange a passé,
Le jour a déjà baissé,

L'oiseau bleu s'est envolé,
Et l'on n'entend pour tout bruit
Que le ruisseau qui s'enfuit.

Derrière la maison, je revois une cour, avec des communs, s'étendant jusqu'à une muraille, et un pavillon contre lequel des soldats de passage, on m'a dit qu'il était venu des lanciers, s'amusaient à briser des œufs. Et, à droite de cette cour, un potager où mon père tirait des oiseaux qui se perchaient sur un grenadier. J'entends encore le cri persistant et vrillé que renouvelait chaque détonation. Ce grenadier, une tonnelle où l'on goûte, et un rosier touffu où le curé, qui habitait l'étage au-dessus du nôtre, me montra un nid de rossignol, sont les seuls souvenirs que je garde de cet enclos. Il y avait une porte de sortie qui, de la cour, s'ouvrait sur la campagne, et j'ai présente une promenade que je fis de ce côté dans un état d'âme qui eût ravi Fénelon : je crus, en

effet, que la nappe d'un torrent qui bondissait d'une digue auprès de laquelle je me trouvais assis était d'une eau sucrée. Je vis mon père en puiser dans un tourbillon, me la tendre dans une timbale, et je la trouvai telle que je dis. C'est au cours de cette promenade que m'apparaît vaguement une famille d'amis parisiens qui, durant le siège de Paris, était venue nous demander asile. L'une de deux petites avait nom Yvonne, une lourde tresse cuivrée pendait sur son dos. Son père avait inventé, m'a-t-on dit, le moyen d'utiliser, comme combustible, la fumée des chemins de fer. Il mourut à la capitale laissant sa femme, fort distinguée, et de noble origine, et ses enfants, dans la misère noire. Vingt ans après, c'était à Bordeaux, Yvonne rendit visite à ma mère qui ne l'avait point revue depuis la guerre, et qui pleura sur le sort de la pauvre petite qui faisait partie d'une troupe de comé-

diens. Elle avait chanté, la veille, à Libourne, et elle était toute fière d'une gerbe de fleurs qu'on lui avait offerte après la représentation. Elle faisait songer à un colibri d'or, toute éprise d'un glorieux avenir, trouvant bien étroites les idées de la vieille amie de sa maman. Quelle tombe ou quel taudis, après si longtemps, l'a recueillie? Yvonne, je vous envoie, que vous soyez morte ou vivante, un peu du cœur de mes deux ans.

La maison Mailhou, que nous habitâmes dans la suite, n'avait pas grand charme. Elle était dépourvue de jardin. Dans le magasin d'épicerie sis au rez-de-chaussée, Mlle Mailhou, une vieille fille, me rendait le mauvais service de me laisser toujours gagner la partie d'un jeu enfantin, tandis que sa maman lustrait son cochon comme un pur sang, ou confectionnait un plat local où entraient

de la farine de maïs torréfiée, du bouillon gras, du confit de canard et du chou blanc.

Dans la cuisine de Mme Mailhou, dont le mari avait la tête comme un melon d'où ressortait un porte-plume, je vois quelques personnes qui causent : mon père, le pharmacien Fourcade, le capitaine Castéran et M. Valencie.

Mon père était aussi bon que beau, de visage et d'allure, mais je le craignais un peu. Je n'ai rencontré autant de majesté que chez un chef arabe, que je vis entre Kefeldor et Touggourt, chaussé de bottes mordorées et maîtrisant un cheval rose, léger comme le vent. Il était né aux Petites-Antilles, le 18 août 1831, de Jean-Baptiste Jammes, docteur-médecin, chevalier de la Légion d'honneur, dont les missives jaunies m'ont appris la nature passionnée, courageuse, entreprenante, entière, mélan-

colique, et d'une mère tendre, luxueuse et charmante : tous deux Français d'origine. On affirme que nous descendons de ce Jammes, que mentionne Sully dans ses mémoires, et qui fut, à Ivry, l'un des meilleurs compagnons d'Henri IV. Ce que mon père m'a conté, touchant sa vie en famille, jusqu'à l'âge de sept ans, à la Guadeloupe, où il fut embarqué pour France, vêtu d'un chapeau haut de forme et d'un habit à boutons d'or, *est éclairé en moi par de si somptueuses ténèbres* que la mort semble déjà soulever ses voiles énigmatiques et me le restituer. Je vois un ciel et une nuit d'un bleu métallique, foncé, indicible, d'un bleu pareil au bleu de la jaquette de mon aïeul qui est là, assis devant le portail de sa demeure de la rue des Abymes ouvert sur la noire cour intérieure où sont les cuves à pluie et les barils à crabes. Silencieux, il fume un cigare tandis que ma grand'mère ca-

resse les petites mains de mon père et de mon oncle Octave. L'odeur des patates cuites se mêle à celle du rhum, et j'entends le chant désolé des esclaves.

Mon père m'a dit avoir été bien ému, certain soir, à Tournay, chez M. Denagiscarde le notaire. Il fut soudain pris de nostalgie, il revoyait ses père et mère, et tout le cher paysage de là-bas, la forêt où mon aïeul, attristé par les deuils, la ruine et les séparations, chassait les ramiers qui roucoulaient dans la chaleur balsamique. Il avait suffi, pour ranimer ces ombres et ces poussières, de l'arome d'un ananas renfermé dans un buffet, arome que mon père n'avait plus ressenti depuis sa tendre enfance.

M. Fourcade, le deuxième hôte de Mme Mailhou, était donc pharmacien, liquoriste, propriétaire du *Paradis*, et, ce que j'ai omis de dire, collectionneur

de vipères. Il les saisissait de telle manière qu'elles n'en paraissaient point courroucées, puis les enfermait dans une cage avec des rats qui faisaient bon ménage avec elles. M. Fourcade s'asseyait, comme Bonaparte, à califourchon. Il ne quittait guère son large feutre mou, placé de travers, qui nimbait une face jaune, encadrée de longs cheveux jaunes, et d'une barbe jaune en forme de fer à cheval. Il vantait, avec force gestes, les chanteurs qu'il avait entendus à l'Opéra de Toulouse, semblait pris de vertige lorsqu'il citait l'*ut* de poitrine, et, je ne sais pourquoi, s'écriait dès qu'il m'apercevait : « Voici l'ambassadeur du « purgatoire ! » M. Fourcade ne m'était point très sympathique. Je trouvais son romantisme trop bruyant, et il m'avait fait lier connaissance avec des bêtes que je ne peux plus voir sans songer à lui : les sangsues.

Voici à quelle occasion :

Un jour de neige, en sortant de l'école de Mme Lay, je me sentis soudain froid aux dents, et je ne sais quel mal me terrassa plusieurs semaines. Je bénis cette indisposition car j'ai commencé, durant son cours, de mesurer le dévouement de la plus tendre des mères qui s'ingéniait à me trouver les passe-temps que nos anges gardiens lui inspiraient.

C'est d'alors que date mon goût pour les images d'Épinal, que mon père me rapportait de Tarbes, que maman découpait par tableaux pour les coudre, leur donner l'apparence de petits livres, et les ranger dans une bibliothèque fabriquée par mon père avec quelques planchettes. Une de ces images m'exalte encore : sur une route, entre des champs de froment où le grand soleil incendie les coquelicots, un sergent revient au pays, guêtré, culotté de blanc, coiffé du tricorne. Ah ! qu'il est naïf, heureux, sûr de lui et plaisant ! Il salue d'un geste large

les moissonneurs qui sont fiers de le revoir. Et il y a là une joie de paradis, une joie qui crie comme un grillon, et que je ne retrouverai que dans la mort. Cette collection de gravures m'enchantait ainsi que d'autres jeux et un petit couteau à manche de nacre, à bout rond, que m'avait donné ma mère, et avec lequel je détachais d'une pomme de minces lames de pulpe, translucides comme des plaques de givre. Par exemple, ce qui ne me plut pas, ce fut l'intervention du pharmacien qui, après m'avoir enveloppé de mots aimables, me barbouilla le ventre avec du lait, puis m'y appliqua des espèces de limaces noires dont la succion, comparable à une brûlure, me fit hurler. Le docteur, qui s'appelait M. Pédebidou, assistait à cette mauvaise farce. J'en voulais à ce dernier déjà parce que, à la moindre alerte, il m'enfonçait une cuiller dans la gorge. Ce fut bien pis, quand je l'eus

vu assister impassible, vêtu de noir, la bouche amère entre ses favoris blancs, à mon supplice. Je me vengeai de lui, un peu plus tard, en lui jetant une pierre, ce dont je fus d'autant plus tancé par mes parents que cette lapidation eut lieu le jour de la mort de Napoléon III, et que M. Pédebidou était ardemment bonapartiste. Mon mauvais instinct avait suppléé au calcul politique.

Le troisième personnage qui hantait, quand ses permissions lui en donnaient le loisir, la cuisine de Mme Mailhou était le capitaine Castéran. Fils de paysan, doué d'une intelligence volcanique, il avait accompli toutes ses humanités en quatre ans, médusé à Polytechnique ses examinateurs qui s'avouèrent des ânes devant lui, et le désignèrent pour la plus redoutable artillerie. Aussitôt, il se précipita fougueusement à Tournay, et, brandissant ses titres et son épée, il

épousa par amour et par reconnaissance la fille de son instituteur. Le capitaine Castéran m'enthousiasmait car, ayant fait la guerre, il ne se déchaussait point pour traverser un ruisseau, et il me donnait à croquer du fretin sans sel, qu'il faisait rôtir au bout de son sabre, devant un bûcher de cannibale allumé par lui au milieu des champs.

Quant à M. Valencie, il était un des plus extraordinaires villageois que j'aie vus. Il habitait Ozon, dont la campagne ruisselante s'ornait de moulins que fabriquaient les petits pâtres avec un roseau, deux fourches, et quatre petites ailes de bois frais. C'était un maigre et long célibataire, brun et crépu, vêtu de nankin, chaussé de bottes à l'écuyère si hautes qu'il paraissait assis dessus. En tirant les moineaux il avait tué par mégarde un rossignol ; et mon père, à qui on avait rapporté la chose, lui avait fait croire

qu'un procès-verbal avait été secrètement dressé, qui mentionnait en termes flétrissants un acte si contraire à la poésie. M. Valencie fut si malade d'émotion, à l'idée d'un tel déshonneur, qu'il dut s'aliter.

Mon père ayant appris le résultat fâcheux de sa plaisanterie, alla dissuader le pauvre homme qui ne lui en voulut pas, et même qui me fit don, plus tard, de petites bouteilles d'escamoteur, qui, toujours, de quelque manière qu'on les jette sur le sol, reprennent leur position verticale. C'est au cours d'une journée torride, où nous étions allés lui rendre visite dans sa ferme, que M. Valencie eut cette attention pour moi. Je le vois encore, botté comme d'habitude, sautant et poussant des cris joyeux, soi-disant pour m'apprendre à lancer les fioles magiques, mais en réalité parce qu'il était amoureux de ma jeune tante.

MM. Denagiscarde père et fils, Mme Denagiscarde, Mme et Mlle Mailhou, M. et Mme Lay, M. Fourcade, M. Valencie et quelques autres personnes qui me semblaient aussi âgées les unes que les autres, et même le capitaine Castéran, n'étaient point pour épanouir mon enfance. Ma sœur, qui n'avait que trois ans de plus que moi, vivait à Pau chez mes grands-parents maternels qui s'étaient chargés de son éducation. Les grossiers camarades de l'école primaire me rendaient plutôt malheureux. Je n'avais que deux petites amies, Blanche et Annette.

Mais avant de parler des affections les plus jeunes, je veux nommer Marie, la servante qui doublait ma mère. Elle était née loin de Tournay, à quelques lieues d'Orthez, dans une région dont je goûte aujourd'hui, au cours de mes chasses solitaires, le charme amer. Jamais

ma pensée ne va vers cette paysanne, aujourd'hui morte, — morte de l'émotion de m'avoir revu après quinze ans de séparation, elle me préférait à ses enfants, morte le lendemain de notre rencontre, — sans que pleurent en moi les vers de Sully-Prudhomme :

Vous irez trouver ma vieille nourrice
Qui mène un troupeau
Et vous lui direz que c'est un caprice
Au bord du tombeau...

Quoique la terre me l'ait prise, je ne peux songer que Marie ne sera pas là à mes derniers moments. De bon matin, à l'heure où j'ai vu le facteur rural partir tenant dans une main un bâton de houx frais et dans l'autre un bouquet entouré d'une large mousse, elle m'accueillait dans la cuisine où m'attirait le lait frais dont elle me réservait la crème. Souvent je me promenais avec elle, volontiers sans doute, mais sans m'égayer jamais ; car là où n'était point

ma mère tout le reste du monde me manquait. De plus, cent spectacles me rebutaient. Une pitié douloureuse m'étreignait le cœur, bien que je connusse parfois à peine l'objet de cette pitié.

Les jours de foire surtout, avec leurs baraques, leurs cirques, leurs charlatans et les cris stridents des cochons, me bouleversaient. Et, quoique je fusse un frais et beau petit garçon, j'eus une syncope en voyant un paysan se faire extraire une dent sur un carrosse bariolé parmi le tintamarre que faisaient des bateleurs avec leurs cuivres et leur peau d'âne.

Les seules excursions champêtres et les visites à l'église me ravissaient. Mon père était pêcheur à la ligne et ma joie était indescriptible dès que, ses registres arrêtés, il se procurait quelques vers, prenait sa gaule et m'emmenait, avec maman, au bord de l'eau. Je distingue (on prenait à gauche en sortant de la

maison Mailhou), à l'orée d'une longue route d'aulnes, ce lavoir de lumière où des gamins trempaient leurs mollets et leurs mains pour capturer quelques vairons. Le gué passé, nous continuions par une route pâle qui nous permettait de gagner les prairies qui bordaient l'eau glauque. Je vois des reflets étincelants, couleur de cou de canard, dans le grand silence que rompt une interjection de mon père qui tient un poisson aux ailes rouges, et je ressens le solennel mystère de la nappe liquide qui s'avance, passe et fuit. Blanche était souvent dans notre compagnie. Elle et moi cheminions côte à côte, prétendant, tels que les enfants des *Pensées* de Pascal, nous approprier chaque chose de la nature : « Ce rocher est à moi. — Non, à moi ! »

Nous apercevions quelquefois, sur la berge opposée, un monsieur âgé, délicat et rébarbatif, coiffé d'un chapeau de panama. Il ombrageait encore sa tête avec

une ombrelle café au lait, doublée de vert. Deux élégantes soubrettes l'escortaient, dont l'une tenait un pliant passé au bras. De l'index, leur maître faisait un signe impérieux et, aussitôt, la jeune esclave dressait le pliant sur la berge. Le vieillard s'asseyait deux ou trois minutes, regardait sans mot dire le flotteur de mon père, puis il se relevait et le trio s'enfonçait dans le bocage. Qui était ce personnage antique? Je n'ai retenu que ceci : à peine apparaissait-il que mes parents disaient :

— Chut ! Voici M. Félix.

L'amie que j'avais, avec Blanche, était Annette. Elle habitait Bordes, village situé, ce me semble, au long d'une route qui prenait à gauche de la gare. Elle était orpheline à six ans. Elle vivait, avec sa tante, chez son aïeul qui était notaire. Elle m'accompagnait dans leur jardin, me surveillant comme une mère,

bien que nous fussions presque du même âge. C'est après déjeuner. Un oiseau est sur un poirier. Annette, la joue ronde et rose comme une pomme, me le montre du bout du doigt.

Ces promenades ou visites champêtres me ravissaient. Mais la béatitude, c'étaient mes stations à l'église. Les premiers cierges que j'ai vus brûler, entre mes paupières que je refermais à demi pour donner aux flammes l'apparence d'étoiles rayonnantes, ne s'éteindront jamais dans mon ciel intérieur. Je crois que, si l'on me tranchait la tête pour ma foi, ces humbles constellations de l'église où j'ai été baptisé continueraient de luire derrière mes prunelles. Mon désir eût été de me rapprocher davantage du tabernacle ainsi illuminé, de devenir un de ces coquelicots vivants du blé seigneurial qui laissent monter de leurs calices d'argent la fumée de l'encens. J'ai tant souffert jadis de n'avoir pas été servant

de Dieu que, ma joie, c'est de voir un de mes enfants, qui a le même âge aujourd'hui que j'avais alors, monter à son petit autel, et, vêtu d'une chasuble d'or, se retourner vers moi et me bénir.

Deux souvenirs paroissiaux persistent : le bruit funèbre que l'on fit avec force crécelles et chaises, au soir d'un stabat, et la douceur d'une procession dans le cimetière, un après-midi printanier, parmi la pâleur des lys et les piaillements des moineaux. Ma mère et moi nous nous tînmes agenouillés, je vois encore à quelle place : près du portail du champ des morts. Une lueur me baignait si tendrement que je perdis *le sens du temps*, la notion du matin et du soir, ce qui m'est arrivé deux fois dans cette extrême enfance.

J'ai dit que ma sœur habitait Pau, chez mes grand-père et grand'mère Bel-

lot. De Tournay, on m'amenait parfois dans la ville d'Henri IV. Mon aïeul, qui était un homme fort affiné, fréquentant chez des aristocrates qui le recherchaient à cause de ses belles manières, de son esprit et de son goût très averti pour la musique et les lettres, m'accueillait avec une ironie marquée. Ce romantique, féru de Musset, montrait une certaine gêne à me voir débarquer du train, tel que Jeannot-lapin ou le rat de champs. Et il est vrai que j'arrivais de mon village. Mais qu'y pouvais-je, et n'était-ce pas aussi bien?

Je me souviens qu'un jour il m'avait conduit au défilé des courses, dans l'espoir sans doute que je serais induit en élégance par ces chevaux trottant si haut qu'ils avaient l'air de vieilles dames jouant du piano, par ces tilburys si minces qu'on eût dit d'araignées dans un courant d'air, par ces amazones qui n'avaient point le sein coupé, mais

qui cavalcadaient de travers, dans un mouvement rythmique, d'arrière en avant et en haut, et cachaient comme un flot orageux leurs cheveux casqués sous le haut de forme.

Au détour d'une rue, et tranchant avec tout ce luxe de véhicules silencieux et bien roulants, le char grinçant de Virgile, le lourd char à bœufs classique, apparut.

— Je suis sûr, rustaud, me dit mon aïeul, que tu préfères la voiture de ce paysan à cette victoria fleurie de jolies femmes?

Et avec la plus honnête sincérité je répondis :

— Oui.

Il ne se doutait pas que je ressentais, pour ce char familier, un amour qui ne prenait pas le change. Sous le dôme de toile grossière qui le recouvrait, j'entrevoyais un bien autre abri, qui trouvait son appui ailleurs que dans

l'armature flexible et brisante de ces fauteuils de fée qu'enlevaient des coursiers dont les naseaux soufflaient la brise. J'enviais de me trouver plutôt sous cette tente cahotée où sont transportées les gerbes de juillet.

Pau était fort brillant à cette époque où un grand seigneur espagnol, qui descendait d'Henri IV et ressemblait parfaitement à la statue qu'on a dressée de ce monarque sur la place Royale, faisait, lui et sa famille, la pluie et le beau temps. A cheval sur les Pyrénées françaises et ibères, ces hidalgos venaient exposer, dans la cité élégante et gobeuse, le nimbe démesuré de leurs chapeaux catalans, leurs collerettes de dentelles, leurs pourpoints et culottes de velours, leurs bas de soie et leurs souliers à boucles. Tous, hommes et femmes, étaient parfaitement beaux. Les fils avaient ce profil d'aigle, ce teint mat, cette

moustache d'eau-forte que l'on prête à ces héros de Cervantes qui mettent à mal les jeunes filles honnêtes. Don Luis et don Tristan, que j'ai connus jusqu'à récemment, sont morts ruinés comme il convient à des princes aussi magiques. Mais leur belle emphase n'était point éteinte par la gêne et voici ce que racontait don Luis au moment que sa cape et ses espargates bâillaient le plus au soleil d'or de ses noires dernières années.

En Espagne, nous contait-il d'un air avantageux, ma fortune est aussi grande que ma noblesse. J'ignore le nombre de mes châteaux. J'excursionnais aux environs de Salamanque lorsque dans une plaine assez aride, je fus tout à coup séduit par une allée d'arbres gigantesques. Cette allée, large de quarante mètres, était formée d'une quadruple rangée de chênes. Il faisait chaud. Ravi, je m'enfonçai sous cette voûte végétale,

décidé à poursuivre jusqu'au bout. Quel ne fut point mon étonnement, en constatant que ce tunnel de feuillage ne mesurait pas moins de huit kilomètres de longueur ! Il m'amena devant un château de marbre au perron monumental. Le majordome me reçut princièrement dans cette demeure merveilleuse dont le maître, me dit-il, était absent. Seul, au bout d'une immense table, je déjeunai de carpes, d'un faisan, de fruits, et m'abreuvai d'un vin d'ambre.

— Comment, demandai-je au sommelier, peut-on recevoir avec une telle prodigalité, dans un vallon désert, un hôte que l'on n'attend pas?

— C'est que, me répondit-il, nous avons affaire à des maîtres royaux. Ils n'ont jamais daigné mettre les pieds dans ce château ; mais, il y a quatre siècles, leurs aïeux ont donné l'ordre que chaque jour, matin et soir, des repas somptueux fussent ici préparés de telle sorte que tous

les voyageurs soient hébergés comme vous l'êtes. Nous dressons quotidiennement vingt couverts, et il ne nous vient pas dix visiteurs par an !

— Quel est, demandai-je, l'opulent hidalgo à qui ce fief a l'honneur d'appartenir?

— Mais au comte Luis de Barraute, qui habite la France.

Et don Luis concluait :

— J'étais chez moi, mais je ne le compris qu'en m'entendant nommer !

Xavier, père de Luis et de Tristan, était plus ample que ses fils. Son port était d'un soldat de Charlemagne. Il ne savait pas écrire. Sa morgue, qui se faisait familière lorsqu'il desséchait d'un seul coup un hanap de Jurançon, était proverbiale. Rien n'existait pour lui que l'Escurial et l'Armada. Il prétendait confondre les Ardennes avec la Turquie où Tristan avait, au cours d'un voyage sen-

timental, bu d'un certain philtre que lui avait fait servir un sultan jaloux. Il en était résulté une sorte de rêverie qui suivit jusqu'à la mort ce dormeur éveillé qui avait, dans sa barbe touffue, le plus splendide sourire que j'aie vu s'épanouir. Il n'aimait pas beaucoup relever la tête. Vêtu à la fin, même en été, d'un pardessus qui descendait jusqu'à ses sandales, il avait ménagé, à l'avant d'un feutre gigantesque, un trou de vrille qui lui permettait de reconnaître les promeneurs sans être lui-même dévisagé.

Mon jeune âge a retenu, durant l'une des visites que je rendais à mes grands-parents, à Pau, le spectacle suivant :

Au milieu de la cohue défilent les chars du carnaval. Ils ont descendu de ces coteaux célèbres où mûrit un nectar de feu. Sur une barrique énorme, tout ornée de pampres, de lierre et de pommes de pin, un Bacchus obèse est

à cheval, la coupe aux doigts. Des personnages, que l'on m'a dit plus tard être des satyres, je n'en doute point, suivent ce monument roulant et vinicole. Silène est sur son âne. A quelque distance, un autre char s'avance qui domine tous les autres. Le vieux comte Xavier de Barraute, converti sans effort en la statue de son illustre ancêtre Henri IV, debout, semble toucher le ciel. Ses cheveux bouclés, rejetés en arrière, sa barbe tubuleuse paraissent de marbre. Il avance une jambe, une main sur le pommeau de son épée. Et, de l'autre main, il jette sur la foule, dont il crève ainsi les ombrelles et carabosse les couvre-chefs, des fruits des Hespérides qu'un nain lui passe un à un.

Au milieu de ces réjouissances, pour moi trop civilisées, il y avait, pour me rappeler la campagne, la brave Graciette

qui tenait le ménage de mes grands-parents.

Je ne connais personne qui, ayant habité comme elle la ville presque sans interruption, depuis l'âge de vingt et un ans jusqu'à sa mort, advenue vers ses soixante-dix ans, se soit aussi soustrait à l'ambiance. Elle était, dans toute l'acception du mot, une primitive, une de ces fidèles, comme en dut compter beaucoup la paroisse du moyen âge. Son prénom lui seyait assez mal, car elle était plutôt disgraciée. Et il est possible que ce détriment ait accentué en elle, à la longue, une sorte de farouche antipathie pour tout ce qui a trait à ce qui n'occupe que trop le monde. Mais cette répulsion lui fut une vertu, et ce désir de tenter le diable, que doit éprouver plus d'une femme qui doute d'elle-même, ne l'induisit jamais dans la moindre aventure sentimentale.

Elle était née à Lucq-de-Béarn, à

cette légère altitude où la prairie commence de devenir grasse et de ruisseler. J'ai connu ce pays perdu, entre Oloron et Monein. Je pense que Graciette tenait sa remarquable propreté de ces mille lavoirs que le promeneur surprend comme autant de regards bleus, entre les fougères, au pied des cascades. Sa science devait être profonde. Elle n'ignorait pas à quelle heure de la nuit, avant que les abeilles l'aient butiné, la pastoure trouve à laper du miel sur les feuilles des chênes. Mais elle était mystérieuse comme une chatte, dont elle avait les yeux dans une face ingrate et ronde, parsemée de taches d'automne. Sa parole prêtait à sourire, car elle ne s'exprimait guère que par sentences ou proverbes qui, presque toujours, semblaient être cités par elle à contresens. A la juger superficiellement sur ce langage, on eût pu la tenir pour une servante de Molière. Mais je crois plutôt qu'elle

rattachait son aphorisme à quelque vérité secondaire qui, primant dans sa pensée, échappait à notre logique.

Le dimanche après-midi elle me conduisait à la campagne, qui est si belle autour de Pau. C'est ainsi que j'appris deux choses : la première c'est qu'il existe un grand papillon jaune, et la deuxième c'est que le vent court dans le blé mûr.

Je revenais à Tournay avec joie sans doute, mais non sans me rappeler souvent la ville, et me demandant, une fois que j'en étais loin, où elle pouvait bien être située. Je n'avais pas le sens de la distance, et le trajet en chemin de fer, si long qu'il fût, ne me renseignait pas. Mais, parce que, devant la maison Mailhou, une rigole coulait sur un lit de marne que lui avait ménagé le Conseil municipal, et parce que cette marne, je l'avais mise à nu en quelque

endroit, en grattant le dépôt de sable, je m'imaginais qu'elle faisait partie d'un trottoir de Pau, et que je n'aurais qu'à creuser plus avant pour me retrouver devant la porte de mes grands-parents.

Je reprenais ma vie d'enfant assez solitaire, ma sœur n'étant presque jamais là. D'ailleurs, sa présence à Tournay ne m'enchantait qu'à moitié. Elle renforçait un groupe de petites filles qui, me tenant pour un benêt, se plaisaient à me brimer, suspendant mes jouets à des branches que je ne pouvais atteindre, et inventant cent autres plaisanteries de même goût qui me faisaient pleurer. Jamais ne s'élargissait mon cœur davantage que dans la compagnie de mes seuls père et mère. Un après-midi ineffable, et qui me suivra jusqu'à la mort, est celui d'un jour où l'on m'avait donné à emporter, pour goûter à l'école, une saucisse froide. On vint me chercher

avant la fin de la classe pour aller pêcher des grenouilles avec un petit filet. Je suis sur la route, nous marchons dans la direction du *Paradis*.

De même que j'avais appris deux choses à Pau, en ce temps où je vais quitter définitivement Tournay, au mois de juin 1875, j'en acquiers cinq nouvelles. La première, c'est que la rainette est verte, avec des yeux d'or. La deuxième, c'est que le cerf-volant est un insecte à l'aspect diabolique dont les cornes peuvent transpercer l'acier. La troisième, c'est que, frottés l'un contre l'autre au crépuscule, certains cailloux émettent une lueur rouge. La quatrième, c'est que l'écrevisse est un animal cuirassé, d'un gris bleuté, qui vit sous les souches submergées. Et la cinquième, c'est que sur la robe argentée de la truite il y a des étoiles rouges comme dans le ciel.

Et, maintenant que je clos ce premier chapitre, je vois la lumière natale, un autre ciel sur la terre, cette rivière toute pleine d'ailes d'argent qui palpitent sur les galets. La chute d'une digue est si rapide qu'elle semble immobile. Je suis au bord d'un mince filet de cristal, parmi les méandres sableux, et j'essaye de le barrer avec des pierres. Là-bas, des garçons s'amusent à savonner leurs mollets avec de l'argile rouge, pétrie.

CHAPITRE DEUXIÈME

Mon père, ayant été nommé receveur à Sauveterre-de-Gironde par décret du 12 juin 1875, s'y installa seul, car ce poste ne lui convenait point pour nous et il espérait obtenir sa mutation assez vite pour éviter le tracas d'un déménagement inopportun. Il nous laissa donc, ma sœur et moi, avec ma mère, à Pau, d'où nous rayonnâmes sur Orthez où survivaient mes grand'tantes Clémence et Célanire, dans l'antique demeure qui avait accueilli tout enfants, à leur arrivée de la Guadeloupe, lui et son frère Octave. Cette période de séparation d'avec mon père, adoucie par deux ou trois visites qu'il nous rendit à Pau et à Orthez, dura jusqu'en mai 1876,

presque un an. Me voici donc revenu à Pau pour un séjour plus long que de coutume.

Je situe vers cette époque une partie champêtre aux environs de cette ville sur le coteau de Gand et je me souviens des disputes qu'à cette occasion provoque entre ma sœur et moi un âne que nous montions tour à tour. C'est par l'une de ces journées accablantes qui rendent la *Vallée Heureuse* telle qu'une roche d'émeraude toute poudrée d'argent et d'azur. Nous déjeunons chez Mme de Courèges en compagnie d'un collégien à qui son uniforme donne l'aspect d'un coléoptère. Il a un panaris. L'important c'est qu'il joue de la flûte, et je ne sais rien de plus étrange que le long sanglot qu'il tire, à l'heure de la sieste, de son tube de bois, cependant que sur les flancs de la terrasse flamboient les fruits de la grenadille.

Chez mes grands-parents je couchais sur une malle en bois de camphre, cloutée de cuivre, si vaste que jamais je n'ai vu sa pareille. Elle avait été rapportée des Indes par Marcellin Bellot, frère de mon arrière-grand-père maternel, qui n'avait pas su dégager des eaux du Gange l'or qui s'y trouve, ni extraire des veines de l'Himalaya le diamant et le saphir. Lorsque revint cet infortuné voyageur, on ne lui vit retirer de son coffre mystérieux comme le cheval troyen que des foulards de cachemire dont il soignait ses rhumes, et une paire de bas de soie qui n'ont jamais raconté leur histoire. Je m'endormais donc, à Pau, sur cet extraordinaire souvenir, dans une chambre dont la tapisserie m'agaçait fort, parce que ses baguettes bleues, disposées en losange, semblaient se dédoubler, vues sous un certain angle. Dans le tiroir d'une toilette qui sentait le savon, traînaient deux longues larmes cristal-

lisées, pendants qui ornaient les oreilles de ma tante maternelle lorsqu'elle avait conquis, par sa grande beauté, en se pavanant sur la place Royale, le cœur du Mexicain farouche qui devint mon oncle.

Cet oncle, l'oncle Ernest, était au demeurant le meilleur des hommes, et aussi riche que bon, comme disent les Espagnols. Mais tous les tonnerres du Popocatepelt, tous les boucans des Caraïbes, tous les cris de guerre des Aztèques animaient ses prunelles, bronzaient son teint, roulaient dans sa voix. Il avait passé trente-cinq ans, vêtu de cuir et armé, dans la forêt fabuleuse où il chevauchait en escortant des trésors; mais toujours d'une mise élégante, sur les places en fête où se jouait le nocturne des œillades créoles, et dans la maison de banque où les pots de chambre étaient d'or massif, et où le cuisinier

parisien, en maniant la poêle, déclamait des vers de l'*Énéide*. Que ne m'a-t-il point raconté dans sa villa d'Assat qui s'ouvrait sur le déroulement bleu de sa montagne natale ! Saturé de tempête et de sable ardent, il était revenu, tel que Sindbad le marin à Bagdad, terminer en de paisibles jours ses longues tourmentes. Ainsi, sur les douces plages, le flot.

Il s'était marié comme il avait vécu. Ce conquistador, parce qu'il avait échangé un regard avec elle, épousa cette jeune fille qu'il a rendue, jusqu'à la fin, la plus heureuse des femmes, et qui l'enchaîna de sa laine comme Omphale, Hercule.

Mon oncle ne sortait guère de sa hacienda béarnaise dont je reparlerai en son temps. Sur son admirable terrasse on a vu, durant un demi-siècle, s'élever autant de fumée de cigarettes qu'il s'en peut exhaler, à la longue, d'un volcan.

A sa portée, il avait toujours une ca-

rabine perfectionnée, propre à tuer des fauves. Et il est vrai qu'il tirait comme Buffalo. A un portemanteau son pittoresque costume mexicain était suspendu : cette culotte évasée et ouverte à la base, brochée d'or, cette courte veste, brodée d'or également, et, autour du gigantesque et dur chapeau rond, ce serpent, d'or encore. Aux jours de grande pluie, il s'accoutrait, pour sortir, d'un poil de chèvre tel que je n'en ai vu qu'à Robinson Crusoë. Son chien ne le quittait pas d'une semelle, et son gros perroquet vert lui parlait.

En attendant que mon père nous rappelât auprès de lui, dans un poste plus définitif que celui qu'il occupait, on me faisait poursuivre à Pau les minces études que j'avais commencées à Tournay. Je suivais le cours des demoiselles Letourneau, trois vieilles filles dont le renom était d'avoir appris à lire au ma-

réchal Bosquet. Elles sont mortes, il n'y a pas très longtemps, chacune presque centenaire. Leur école, située rue des Arts, n'était point très éloignée du passage Serviez où se trouvait le logis de mes grands-parents. J'ai conservé de cette humble classe le souvenir le plus doux. Elle était formée de garçons de ma taille, et de filles dont certaines avaient plus d'âge qu'eux.

La rue des Arts, que l'on a défigurée aujourd'hui, était une de ces calmes petites vieilles rues qui rôtissent au soleil leurs chapeaux d'ardoises cabossés. Elle montrait aux passants quelques images d'Épinal qu'elle semblait lire avec les besicles de ses devantures. Mais ce qu'elle exposait de plus mirifique à mes yeux, c'était, du côté opposé à l'école Letourneau, les joyaux d'un magasin de bric-à-brac. Et, parmi ces joyaux, celui que je tenais pour l'honneur de la rue, qu'elle portait en ban-

doulière, qui faisait battre mon cœur d'un désir sans nom, qu'aucune émeraude des Mille et une Nuits n'égalait, c'était une pauvre boîte verte de naturaliste. On m'avait expliqué son usage, qui était de renfermer les insectes et les fleurs de Dieu qui vivent dans la fraîcheur des bois ou dans les prairies ruisselantes de soleil. Il y avait donc des hommes assez privilégiés pour posséder un tel ustensile, s'en aller par la campagne à la recherche des capricornes et des myosotis ! Ah ! j'aurais voulu qu'un cri jaillît de ma poitrine, fît connaître mon désir insensé de posséder ce cylindre mirobolant. Mais c'est en vain qu'il m'appela, durant des mois, de toute la force de sa couleur forestière. Je ne lui répondis point. Mes parents n'étant pas riches, m'habituaient à refréner mes fantaisies. Et, d'ailleurs, il est, de par le monde, des beautés qui ne sont dignes que des princes.

Mon ange gardien, voulant sans doute atténuer la fièvre verte que me donnait la boîte de Dillenius, inspira à ma famille de fabriquer, pour ma sœur et pour moi, deux légers filets à papillons, dont la gaze semblait une brise qui se fût longtemps promenée sur les eaux.

On vient me chercher, un après-midi, au sortir de chez Mlles Letourneau. Nous allons à la recherche des ailes en fleurs. Nous gagnons les allées de Morlaàs. La majesté des frondaisons silencieuses m'accable de je ne sais quoi d'éternel. Où donc est le merveilleux insecte convoité? Ne va-t-il pas répondre à mon effusion qui le souhaite d'une ardeur plus violente que n'est l'ardeur de ce ciel qui emprisonne dans son rougeoiement le découpage des ormeaux? Aucun papillon ne vient, et mon filet se fane.

En face de la maison dont mes grands-parents, ma mère, ma sœur et moi occu-

pions une partie, demeurait un être fantastique, très « conte d'Hoffmann », et qui se faisait appeler le général Pichegru. Son innocente manie était de croire qu'il était ce général lui-même, bien que celui-ci, après avoir conquis la Hollande en 1795, se fût étranglé dans sa prison en 1804. Notre Pichegru était fort distingué au physique. Maigre et long, le nez droit, il portait une barbiche blanche extrêmement effilée qui pointait vers le ciel, car il relevait la tête à ce point que la nuque se renversait sur le dos. Il coiffait une sorte de haut de forme gris, et, tenant d'une main sa canne dans l'horizontale, de l'autre relevant un pan de son habit, il s'avançait solennellement sur le trottoir, le mollet tendu et la pointe du pied en dehors.

Un autre type, — les villes telles que Pau ou Biarritz offrent de rares échantillons, — était le père Fleury. J'ai dit

que je vis un jour à Tournay passer le Juif-Errant, et je n'ai pas à m'en expliquer davantage. Je note seulement que son costume était multicolore, pareil à celui que l'imagerie populaire prête à Isaac Laquedem vidant à la hâte, devant l'auberge naïve et feuillue, un pot de bière écumante. Quant au père Fleury, il portait bien le costume de l'antique Israël. Ce costume, y compris le bonnet en forme de mitre, était noir. Ce vieillard s'était déraciné de la Terre Sainte, comme un rosier de Jéricho sous le vent, mais au souffle de la grâce. Il s'était converti au christianisme et j'ai appris, longtemps après sa mort, que sa vie fut des plus saintes. S'il n'avait revêtu sa défroque d'Ancien Testament, exposé sa barbe annelée, ses longs cheveux de mérinos, le père Fleury n'eût point semblé trop étrange. En l'église de Saint-Jacques, je vois encore ce pèlerin poudreux se prosterner devant le Saint

des Saints avec une onction et une majesté que je souhaiterais à tous les fidèles.

Je crois que ma sœur Marguerite était moins frappée que moi par l'étrangeté de ces bonshommes. J'ai souvent compris que ce qui rend le poète tellement spécial, c'est qu'il s'impressionne à jamais là ou d'autres ne sont qu'effleurés. Lorsque tant d'amis me prêtent une si merveilleuse imagination, dont ils s'amusent, ils ne se disent point qu'une vie de centenaire ne suffirait pas à l'invention de ce qui meuble la chambre de ma mémoire, et qui est presque inépuisable. Là où tant d'autres laissent passer un geste, un mot, un fait, je le retiens. Ainsi l'araignée s'empare du moindre moucheron qui impressionne le prisme de sa toile.

Je crois donc que ma sœur, plutôt préoccupée des faits et gestes des chi-

potières de son âge, qu'instruisaient les demoiselles Guiroye, laissait dans l'ombre bien des détails qui m'intéressaient. Elle était vive comme une petite pie, avait la repartie prompte, et l'emportait souvent sur des personnes de vingt ans plus âgées qu'elle. Ma tante, celle dont avait fait sa femme le curieux Indien dont j'ai parlé, n'avait pas grand'chose à fabriquer, son nabab de mari ayant stipulé, dans leur contrat de mariage, qu'il n'exigeait rien d'elle, sinon qu'elle en agît comme elle l'entendrait. Je dois à la vérité de redire que la clause s'exécuta pour le plus grand bonheur des deux époux. Mais une telle entente n'existait point entre la tante et la nièce, qui se houspillaient.

— Ton rire m'agace au plus haut point, grondait ma tante.

Et ma sœur :

— Ne parlons point de rire, car, en fait de rire, à toi le pompon !

Vers cette époque, nous fîmes un court séjour à Orthez où nous étions allés déjà, vers mes deux ans et demi, rendre visite à mes grand'tantes Clémence et Célanire.

De ce premier voyage, si envahie par l'ombre que soit ma mémoire à son sujet, pourtant deux tableaux me restent :

Un repas de famille, chez mon cousin de Vergeron, alors receveur des finances, qui place en face de moi le plat de crème destiné à tous, m'engage à le manger tout seul, et me le retire au moment que je vais essayer de m'exécuter. Je suis on ne peut plus mortifié. La demeure de ce cousin n'est guère plus habitée que par des piverts. Ses volets, couleur de ces oiseaux, ouvrent leurs ailes dépenaillées sur les ormeaux de la Moutète.

Voici le deuxième tableau du premier voyage à Orthez.

Dans la cour familiale, humide de clair de lune, il y a quelque chose qui doit être une poutre, du côté du mur rongé de moineaux, posée sur les pavés pointus où plus tard je distingue des ricins couleur de soleil couchant, et des roses trémières vêtues comme des jeunes filles. Sur cette poutre est assis mon grand-oncle Auguste, médecin et juge de paix, dont l'originalité désespéra ses quatre sœurs, vieilles filles, qui pensèrent mourir de l'avoir vu se marier dans un âge très avancé. Les deux survivantes, Clémence et Célanire, sont là, non loin de lui et non loin d'autres ombres qui sont mon père, ma mère, ma sœur et moi-même. Le grand-oncle Auguste est couché sur sa guitare dont j'entends le bourdonnement. Il se relève, lance une roulade et fait la révérence, tandis que la bleue nuit divine envahit les toits.

Mon deuxième voyage à Orthez, en 1875, m'est plus présent.

La cour lunaire, d'il y a quatre ans, est au soleil. A la suite de cette cour où je vois un énorme réservoir de cuivre destiné à recevoir l'eau de pluie, et, après le chai, il y a un long jardin avec un puits, un figuier et une terrasse. La maison est un miroir de cire à parquet où souvent je m'étale. On me montre, dans la salle à manger, un buffet à l'angle duquel mon pauvre père, exilé à sept ans du paradis tropical, allait se cacher tel qu'un colibri qui a froid. La cuisine était celle de la fileuse de Ronsard : une torche de résine fixée dans l'âtre même où je pouvais m'asseoir en augmentait, le soir, l'ombre mouvante.

D'Orthez, nous poussâmes, par un mélancolique après-midi, jusqu'au village où mon oncle Octave était percepteur. Tout jeune, entre sa femme, créole de Bourbon, et ses trois petites filles

Élisa, Marie et Antonia, il se mourait avec l'ardeur de son soleil natal. Il m'accueillit avec frénésie, car, de lui, il n'avait fleuri que des quenouilles, et j'étais le seul enfant sur qui reposât son espoir de voir se perpétuer notre nom. Ce fonctionnaire avait le tempérament d'un Caraïbe. Sa fougue l'a tué, mais il avait l'enfantine bonté de certains violents. Il s'est consumé comme un feu de trappeur. A quelques mois de sa mort, il me montrait sa panoplie en me vantant cette passion de la chasse que j'ai héritée de lui. Mon seul souvenir le concernant date de cette visite où je mangeai du miel pour la première fois. Mais, quarante-quatre ans après, lorsque je poursuis comme il fit, et du même côté, les oiseaux sauvages, voici que j'évoque ce mort bien-aimé. Il me semble que, la voix sonnante et gaie, l'œil en flamme, prodigue de sa force, entr'ouvrant les halliers avec son Lefaucheux,

suivant ses chiens infatigables, il vient rejoindre celui qu'il n'a connu que petit garçon. « Ah ! mon petit, me dit-il, je t'avais bien dit qu'un jour nous chasserions ensemble ! J'ai levé ce lièvre qui m'a conduit jusqu'à toi. J'ai descendu le coteau de Mesplède, à travers les pins, jusqu'au bas-fond crevé de sources. Buvons un coup à ma gourde. Et puis, ô mon neveu chéri, causons des vivants et des morts ! »

Quelque temps après notre visite à mon oncle Octave, il mourut : le 12 janvier 1876. J'ai recueilli certains détails sur son enterrement auquel je n'assistai pas. Son corps fut transporté à Orthez en un jour où il glaçait à pierre fendre. Et toute la commune où il avait exercé son humble fonction accompagna son cercueil. On l'aimait comme on aime souvent les natures toutes simples, et prodigues d'elles-mêmes. Combien me

touche davantage que de solennelles obsèques ce convoi rural ! Quelque bien qu'ait fait un homme dans sa vie, le recueillement que l'on a lorsqu'on le porte en terre est en raison inverse du déploiement des pompes. Des trois filles qu'il a laissées, l'une s'est vouée au Seigneur.

Cette impression touchant la mort fut la deuxième, après celle que j'éprouvai au sujet d'un petit Louis Tarbès qui, à Tournay, s'ouvrit une artère en tombant sur un tesson. Je me souviens de ma mère, attristée par la cérémonie funèbre de mon oncle, et la racontant, à son retour à Pau, sur la galerie de la cour intérieure.

Sur cette galerie, Graciette entretenait des pots de fleurs qui contenaient des géraniums odorants, de la verveine, des callas, des lis hémérocalles, et une sorte de fin gazon qui retombait comme

un jet d'eau. Ce jardin suspendu attirait les hirondelles qui venaient, avec confiance, nicher au-dessus de la cuisine, et Graciette toujours propre tendait au-dessous d'elles une toile verte qui leur permettait de ménager le plancher.

Un haut magistrat de la Cour d'appel habitait de l'autre côté de la maison, sur le même palier, sa porte face à la nôtre. Il était fort aimable, portait des favoris comme, à cette époque, il semblait qu'il en fallût pour envoyer son semblable au bagne ou à la guillotine. Je m'étais quelque peu renseigné sur la fonction singulière de ce redresseur de torts, qui venait, avec une solennité familière, fumer sa pipe chez mes grands-parents. Il était de vieille origine, assez bel homme. Son nez tombait sur sa lèvre qui tombait sur son menton qui se relevait. Je le pris en aversion dans la circonstance suivante.

J'entre un jour chez lui. Je le trouve assis au coin de son feu.

— Vous êtes juge? lui demandé-je.

— Et je vais te juger ! me répond-il.

C'en fut assez pour me faire prendre la poudre d'escampette, et ce Conseiller ne m'a jamais vu revenir de mon plein gré dans son appartement.

Notre demeure avait été jetée une nuit dans l'émoi par la cuisinière de ce juriste, prise d'un tel saignement de nez qu'il avait fallu aller quérir un docteur frais émoulu du voisinage, et qui vint. Une véritable chasse à l'homme, ou plutôt à la femme, s'organisa, car ce cordon bleu, qui était une sorte de géante, s'enfuyait d'étage en étage avec son hémorragie, ayant compris que le jeune Hippocrate lui voulait enfiler par le nez une aiguille qui ressortît par la bouche. Cette scène comique ne se termina qu'à l'aurore par l'arrêt naturel de l'écoulement nasal.

Le vénérable magistrat avait des fils dont l'un, qui s'était marié à la Martinique, avait orné sa chambre d'une panoplie indienne qui m'enchantait. Je n'ai jamais pu regarder un arc ou un tomahawk sans une intense émotion, et les huppes multicolores des Peaux-Rouges, que m'avait représentées une image d'Épinal, me plongeaient dans une indicible nostalgie.

Je me souviens du séjour que fit, chez ce conseiller à la Cour, un Béarnais qui négociait au Texas, et qui avait nom M. Supervielle. Il était allé d'abord à la Havane où il avait accueilli un mien grand-oncle, qui portait le même prénom que mon père : Victor. Ce grand-oncle possédait une nature éruptive, et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait suivi la route tropicale que, déjà, son frère Jean-Baptiste, mon aïeul, lui avait ouverte. Victor Jammes a laissé hélas ! une telle réputation de duelliste que

j'ai connu un très vieux Toulousain qui n'avait pas oublié que mon ancêtre collatéral s'adonnait quotidiennement à ce sport stupide alors très en honneur. Malgré cette humeur batailleuse, ou à cause d'elle, il avait conquis le cœur de la plus ravissante des fiancées, dont je possède le portrait en miniature. Mais il rompit son mariage avec elle comme il rompait l'acier avec d'autres. Il s'embarqua donc, et ce fut M. Supervielle qui, à Cuba, recueillit le dernier soupir de ce spadassin qui doit être bien étonné des mœurs pacifiques des élus ; car j'espère bien que Dieu lui aura fait miséricorde. M. Supervielle m'a laissé l'impression d'un homme calme, préoccupé. Il ressemblait à ces présidents de républiques fédérales estampés sur les cartes postales qu'il me donnait pour les insérer dans mon album de timbres. Sur une petite ardoise que je possédais, il m'apprenait à crayonner des transatlan-

tiques. Le dessin m'occupait beaucoup, et aussi le modelage de figurines en cire à parquet.

Un de mes plus doux souvenirs d'alors, c'est quand nous allions visiter la sœur Marceline, dans son couvent de la Préservation. Ma famille la connaissait de longue date, car elle avait donné à ma mère et à ma tante qui, de Provence, venaient séjourner à Mauléon, une instruction excellente. Il se dégageait d'elle cette fraîcheur qui est celle d'un ruisseau sous la menthe, ce parfum de la grâce qui force les plus durs à la vénération. N'eussé-je pas de preuves plus philosophiques de ma foi, il me suffirait de penser à cette femme de bien, et à quelques-unes de ses pareilles, pour me tenir assuré de la vérité de l'Église. Il m'arrive d'ailleurs parfois, à la communion, d'appeler dans mon âme la foule des vierges du Seigneur, et elles m'as-

sistent. Ma sœur Marceline, dans cet ordre qui fut celui de Bernadette Soubirous, jouissait d'une particulière réputation de sainteté ! Quand la nourriture venait à manquer dans son couvent, il s'y produisait de ces miracles moins rares que ne le pensent les croyants tièdes.

Elle portait beaucoup d'amitié à ma grand'mère Éléonore, qui en était bien digne, car elle aussi avait épousé le Christ, mais au milieu de sa propre famille. Pauvre grand'mère ! Elle faisait partie de l'ombre, on ne la distinguait point tout d'abord lorsque, dans sa chambre, elle priait devant son crucifix d'ivoire jauni ; mais la lueur de ses cheveux blancs la nimbait peu à peu. Toujours vêtue de noir, pressant la grappe obscure de son chapelet pour en extraire un vin surnaturel qui remontât son cœur, elle paraissait enveloppée d'une fumée de bénédiction. Je

me rends bien compte aujourd'hui qu'elle a dû souffrir de la vie, car il ne cessa de neiger dans son âme.

Elle s'évertua, dès ma tendre jeunesse, à me faire plaisir, mais se douta-t-elle que les distractions qu'elle me procurait, et qu'aiment les petits, m'emplissaient de pitié pour les hommes qui les avaient inventées? Un arbre, penché sur l'eau, une cigale, voilà ce qui ne m'a jamais déçu, grâce à Dieu. Mais les bateleurs, et leurs exploits !

Je ferai cependant exception pour l'un d'eux et pour la représentation qu'il nous donna, que je rapporte ici. Il ne m'écœura point comme faisaient les autres saltimbanques martyrisant, presque tous, l'enfance et les animaux.

Nous sommes à la Haute-Plante, au nord de Pau. Des gens s'occupent de gonfler une sorte d'énorme chiffe qui, bientôt, devient un ballon sphérique où pend une nacelle semblable à un

panier à papiers. Un monsieur tout en noir, qui a des manchettes très blanches, prend place dans cette suspension en vannerie, et, ayant salué de son haut de forme la foule, il s'enlève. Il salue toujours. Le globe monte. L'aéronaute salue encore. Le soleil frappe en plein, d'un côté, la géante bulle jaune. L'histrion salue avec acharnement, mais il devient peu à peu petit comme un singe. Il cesse de saluer. La nacelle est entourée maintenant d'un petit nuage de poussière. Et ma grand'mère m'explique : « Il jette du lest ! »

Avant que l'aviation eût consacré terriblement par la guerre la conquête de l'air, je tenais tous les ballonniers pour des badauds sympathiques. Pour un peu, je me fusse imaginé qu'ils avaient la tête pleine de vent. Le regard de tous ceux que j'ai rencontrés, de mes amis même, présentait une expression vague, qui semblait implorer pardon

pour cette audace avec laquelle ils exposaient une vie qu'ils jugeaient sans doute falote. Et la drôle de mentalité ! Je me souviens que, prenant un bock avec l'un d'eux qui était du monde, et qui se curait pourtant les ongles devant nous, il se leva soudain et, sans autre explication : « Messieurs, dit-il, je dîne ce soir chez ma mère. »

Donc, le premier aéronaute que je vis à Pau me parut très supérieur, par son art, aux dompteurs de lions, aux écuyers de chevaux de bois. Il ne montait pas Pégase encore, mais enfin...

Nous allions à la foire de Pau en compagnie d'une tante et d'une cousine de ma mère, Célinie et Marie. La première m'admonestait continuellement sur un ton marquise de Sévigné ; la deuxième, plus âgée que moi de huit ans, se gaussait de ma balourdise.

J'ai dit que j'étais bien de mon village.

On m'en avait fait tellement honte que j'essayais de réagir, et parce qu'une amie de ma grand'mère m'avait un jour déclaré que j'étais poli, ce qui m'avait mis du baume à l'âme, j'espérais toujours de la rencontrer pour demeurer longtemps nu-tête en face d'elle.

Je plaçais bien au-dessus du plaisir des promenades foraines la contemplation qu'offre le boulevard Palois, et, en descendant vers le château, la vue de la tour de la Monnaie. Oh ! cette odeur saine qui régnait au crépuscule, s'élevait de la basse ville où fumaient les cheminées de la brasserie de ma grand' tante Aménaïde et de ses fils !... de ma grand'tante Aménaïde qui me comblait de bontés et de cadeaux après avoir choyé, durant qu'il était lycéen à Pau, mon père. Accueillante maison, peu à peu élargie par la fortune, où mes lèvres de jeune rose trempaient avec volupté dans l'or du houblon écumant

et gras ! C'est sur le vert canal qui, en ville, passait un instant sous vos planchers ronflants de machines, que je suis monté en barque pour la première fois !

Nous rencontrions, non loin de chez Aménaïde, le type du classique invalide, constellé de médailles. Il était préposé à la garde du château et devait cette situation à son courage ; il avait échangé avec son capitaine, en Algérie, un cheval mort pour un vivant, lui permettant d'échapper ainsi aux Arabes. Escoffié, c'était le nom de ce héros, passait pour aimer l'eau-de-vie. Son triomphe fut de voir interner, dans ce château placé sous sa protection, Abd-el-Kader que la société la plus distinguée allait visiter dans les appartements de Gabrielle d'Estrées où il avait installé son harem. Le grand chef saharien, chaussé de bottes éclatantes, recevait avec indifférence tout hommage local

Et, comme ils étaient habitués à la vie des tentes, sa smala et lui crachaient avec superbe sur les tapisseries des Gobelins.

De cette période, j'ai retenu plusieurs choses, sept entre autres. La première, c'est que, dans les tilleuls de la place Royale, il existe un insecte très élégant, aux élytres coriaces et grenus, aux longues antennes de biche et que l'on nomme à tort cigale. La deuxième, c'est que, dans le mystère des parcs, les enfants ramassent une gousse appelée par eux *crème* et dont ils se barbouillent les babines. La troisième, c'est qu'un grand lycéen, bête comme à son âge, peut étirer entre le pouce et l'index la peau qui recouvre sa pomme d'Adam tout en me lançant avec mépris ces trois mots : « De la gomme ! » La quatrième, c'est que le mélancolique roulement des tambours, dans la paix d'or des soirées, s'appelle la retraite. La cinquième, c'est

que l'on tue avec une fronde un oiseau juché sur un toit comme l'était le passereau du roi David. La sixième, c'est que l'on est heureux d'écouter couler la fontaine de Trespoëy sous les feuilles de l'été, de boire de son eau précieuse. Et la septième, c'est que l'on souffre souvent sans savoir le dire.

Nous allions parfois, aux environs de Pau, à Assat, voir mon oncle du Mexique et sa femme dans leur villa. Ils nous envoyaient chercher dans leur break, traîné par des chevaux d'ébène qui piaffaient en balayant le sol avec leurs queues démesurées. Je n'ai jamais rencontré d'aussi beaux attelages que ceux du terrible homme, mais nous éprouvions quelque méfiance à nous confier à eux, car il prétendait ne se servir, pour ses voitures, que de chevaux entiers. Sa femme en sut quelque chose, un jour que les étalons, sautant par-dessus le

pont de Bizanos, restèrent à demi suspendus dans le vide, et elle à moitié morte dans sa calèche.

Les habitués de la villa de mon oncle étaient peu nombreux, surtout des camarades de jeunesse dont l'un, le notaire Sempé, se piquait d'être hispanophile et carliste, ayant eu l'honneur de dissimuler une nuit le fils du frère cadet du comte de Montemolin. Il est des gloires qui rayonnent moins.

Ce tabellion devait être quelque peu tartarinesque. Un après-midi, il me conduisit mystérieusement dans la salle d'armes de mon oncle, laquelle servait aussi de billard, et d'où s'exhalait, avant déjeuner, un parfum d'anisette louche. Il choisit une sorte de pistolet évasé, une arme dont mon oncle nous avait dit que, chargée de gravier, on s'en sert à la Vera-Cruz pour tirer sur la foule après les réjouissances. Il chargea ce tromblon

avec du menu plomb, mit une capsule à la cheminée, et m'entraîna dans une prairie. Il y avait une meule de paille et, sur cette meule, une cruche, comme il est d'usage en Béarn. Maître Sempé la visa, tira dessus, et nous rentrâmes sans mot dire.

Un oncle de mon oncle, le commandant Laslandes, fréquentait aussi chez son neveu. Il excellait dans les caricatures, dont il a laissé un album, et il buvait, ayant pris part au siège de Sébastopol, dans un verre dont le cristal enchâssait une croix de la Légion d'honneur. Il vivait à Pau, entre sa sœur et une vieille fille nommée Titine, petite parente par lui recueillie, et qui prétendait, à cent ans, elle est morte à cent deux, ne pas oser sortir, de crainte d'être abordée par des jeunes gens.

Cette villa d'Assat avait du charme. Entre le gave et le Lagouin, dans la

plaine fertile qui s'étend de Tarbes à Pau, elle dressait sa tourelle de briques rendue tragique par les gestes nerveux d'une bonne allemande qui manqua de se jeter du haut parce qu'elle avait cru que l'on se purge impunément avec les semences du ricin. Près d'un demi-siècle après un tel accès de folie, provoqué par les graines de l'euphorbiacée, l'État vient de donner l'ordre aux garde-barrières d'en complanter leurs jardins où jouent des enfants.

La construction et les jardins de l'habitation de mon oncle se sont plus tard étendus. Je vois en ce moment une chaude pelouse fourmillante de coquelicots, et, à droite du perron, une rose que mon petit cousin Édouard, âgé de deux ans, me montre du bout du doigt en me disant :

— L'oiseau.

CHAPITRE TROISIÈME

Avant même que ma mère, ma sœur et moi fussions allés nous installer à Saint-Palais, où mon père venait d'être nommé, comme il y était allé toucher barre pour arrêter un logement, il m'en rapporta un jouet de la part de l'huissier Sallaberry qui avait appris que son nouveau receveur était père d'un fils âgé de sept ans. Ce jouet était une poupée mâle, à la figure de sucre de pomme, et qui grimpait à un arbre pour atteindre un nid. La montée et la descente s'effectuaient à l'aide d'une manivelle qui émettait une grêle harmonie. Le donateur n'avait rien, je le compris dans la suite, d'un de ses luxueux confrères de grande ville. Il portait une

casquette plate, dont la visière vernie ombrageait un nez long, courbe et rouge, tel un de ces vieux piments dont tout un peuple fait ses délices. Il arpentait les routes sauvages du pays basque rendues souvent lugubres par les meurtres, si nombreux qu'il avait fallu élever Saint-Palais à la dignité de Tribunal. Dans ce pays, il suffit d'acheter un ma khilàa neuf pour que l'on soit aussitôt démangé du désir d'en éprouver l'élasticité en rompant l'échine à son meilleur ami. Cependant le vieil huissier Sallaberry ne s'armait que d'un vaste parapluie qu'il ouvrait tantôt pour s'abriter d'une averse, tantôt pour étaler dessus, au plein soleil, sa chemise suante qu'il remettait ensuite. J'aime à croire que, aux temps patriarcaux, les porteurs de contrainte avaient l'humeur conciliatrice de Sallaberry, et que Booz et Tobie en eussent fait leur intermédiaire pour persuader leurs débiteurs de

les payer. Et la Grèce ne l'eût-elle pas honoré comme un poète? Car, enfin, qu'est-ce qu'un poète bucolique, sinon un homme tel que celui-ci, qui s'avance à travers une campagne stupéfiée par les cigales, comme était celle d'Aïciritz, et qui se nourrit de fromage au soleil? Jusqu'à un âge assez avancé, j'ai entendu retentir à mes oreilles cette phrase qui faisait partie des clichés que nous servaient nos parents :

— C'est dégoûtant ! Tu manges du fromage sans pain comme fait Sallaberry !

Et Daphnis, aurais-je pu leur objecter.

Du parcours que nous effectuâmes, ma sœur, ma mère et moi, de Pau à Saint-Palais, je ne conserve que le souvenir d'une rivière débordée, sur laquelle était un bac comme il n'en existe plus que dans les gravures des anciens rébus. On engagea dessus, pour passer

l'eau, guimbarde et chevaux, gens et colis. Puis nous reprîmes la voie de terre, jusqu'au terme de notre voyage.

A peine avions-nous quitté le marchepied de la diligence qu'un monsieur très poli vint à nous, et, se présentant lui-même :

— Je suis, madame, M. de Lastours, le conservateur des hypothèques. Votre mari vient à votre rencontre. Il est à deux pas d'ici. Je viens de prendre un bain de santé.

On se serait cru dans un manuel scolaire.

Et, ce disant, M. de Lastours épongeait d'un air fier l'humidité de ses rares cheveux, compensés par une barbe assez fournie et une épaisse moustache dont les bouts formaient cédille sous un nez bourbonien qui naissait d'un front démesuré ! Ce front n'était qu'un annuaire de l'Enregistrement et des Domaines.

Au moment que nous y arrivâmes, Saint-Palais était fort ému par une soi-disant apparition de la Vierge dans un endroit appelé Sardas. Un garçon de seize à dix-sept ans, stimulé sans doute par ce qu'il avait entendu raconter de Bernadette, s'avisa de faire mille singeries qui attirèrent sur les lieux ces brebis qui n'attendent jamais que l'Église se soit prononcée sur un cas aussi grave. Tantôt il devenait, à la bénédiction, comme un fou furieux, mordant son berret, tantôt, au milieu des champs, il paraissait entrer en extase. Le curé, un excellent prêtre, mais qui n'eût pas mieux demandé que de voir surgir, de la terre basque, une deuxième Lourdes, opina un peu trop dans le sens favorable. Des pèlerins affluèrent. Mais le voyant, qui n'avait pas la candeur de la bienheureuse pastourelle, eut le tort de raconter que Notre-Dame était chaussée de bottines à élastiques, et qu'il n'entrerait

point dans les Ordres, les prêtres n'étant poussés à leur vocation que par le désir de manger de la volaille. Ces stupidités, et d'autres, ne suffirent pas tout d'abord à dissuader les amateurs de merveilleux qui regardent moins à la qualité de ce qu'on leur offre qu'à la bizarrerie. Tout de même, comme la farce allait un peu loin, on fit venir de Paris une sorte d'ingénieur chargé de vérifier la solidité du bateau que nous montait le gamin qui s'appelait Manech. Ce vérificateur de l'âme ressemblait à un soldat de Napoléon. Il arpenta durant quelques semaines les rues peu nombreuses de Saint-Palais, vêtu d'un raglan, botté, la canne au dos, l'air de mauvaise humeur. Il employa, pour démêler le stratagème, un procédé qui ne s'harmonisait guère avec sa face de Kalmouk. Il se jeta aux genoux du polisson, l'adjurant de lui dire la vérité, toute la vérité. Et Manech lui déclara qu'il avait voulu tout sim-

plement profiter du monde et s'en moquer. Cette affaire fut close par la comparution, en correctionnelle, du jeune imposteur inculpé d'escroquerie. Sa farce lui avait, en effet, rapporté quelque peu.

Saint-Palais était, en 1876, une agréable petite ville que le chemin de fer ne gâtait point encore, arrosée par la Bidouze et la Joyeuse. La Bidouze, glauque et lente, dont les jonchaies au crépuscule favorisaient les concerts et le clapotis des grenouilles, ne ressemble en rien, là, au torrent qui, à sa source, tonne et bruine dans une noire caverne. Elle baignait, par derrière, toute une file de maisons, dont nous habitâmes l'une, au sortir d'un pied-à-terre qui nous permit de vaquer à cette installation plus définitive. En aval de notre logis, la digue d'un moulin égayait le paysage. Et, à la droite de cette digue, contre l'un des champs qui formaient l'autre

rive, il y avait un gros rocher élevé d'où une kyrielle de petits basques plongeaient audacieusement dans un gouffre qu'ils nommaient, ce me semble, le Roméno. Je vois chaque enfant, brillant comme une ablette, prendre l'élan ainsi que sur un tremplin, sauter, puis redescendre, les jambes entre-croisées, les pieds pointant vers l'eau. Il me semble que la Joyeuse, plus agile que la Bidouze, coule à l'autre bout de la ville, du côté du collège, et que l'on passe au-dessus pour se rendre à Garris, bourg situé à quatre ou cinq kilomètres.

Entre Saint-Palais et Garris, sur la route, à droite, était située la ferme des Guerraçague, famille nombreuse que son chef élevait patriarcalement. L'un des fils, d'abord simple commis de mon père, devint plus tard notaire. Un autre, plus jeune, le septième, jouissait à ce titre de la réputation de guérir les malades en usant de certaines formules; et la

croyance était générale que sa langue, comme celle de tous ses pareils, les « salutadors », était marquée d'une croix naturelle. Non loin de cette propriété, du même côté, au fond d'une crypte, je bois d'une eau tellement sulfureuse qu'aucun œuf couvé ne saurait m'en rendre le goût. Mon grand-père de Pau, quand il venait séjourner parmi nous, avait pris l'habitude de tremper longtemps dans cette eau son nez. Chaque matin, une laitière déposait à la maison une bouteille de cette panacée, qui n'avait d'autre effet visible que de déposer une légère croûte d'or sur l'appendice olfactif de mon original aïeul. Original, oui, il l'était, presque autant qu'il était excellent musicien, et enfant gâté malgré son âge. L'éducation qu'on lui avait donnée dans sa jeunesse avait porté ses fruits. Il ne souffrait point, à six ans, qu'il fît beau temps quand il ne lui chantait pas. On munissait alors

les domestiques de cafetières pleines d'eau, en leur ordonnant de les déverser, du haut du toit, pour lui complaire. Un amusant souvenir, qui a trait à lui, demeure lié pour moi à l'une des visites qu'avec ma grand'mère il nous rendit alors. Je ne sais pourquoi il professait pour M. Thiers une admiration sans bornes. Un soir, nous dînions dans la salle à manger qui donnait sur la Bidouze, où les grenouilles semblaient coasser plus que de coutume. La lune guidait sur l'eau le vol de nombreuses chauves-souris. Il venait de déployer un journal. Il poussa un cri :

— Thiers est mort !

Nous demeurâmes consternés.

Après un long silence, mon aïeul reprit, avec un tremblement dans la voix :

— Il est décédé avant-hier au soir, après avoir mangé du pigeon rôti et une pêche au vin.

J'allai me coucher.

Le lendemain, d'assez bonne heure, il se mit à racler du violon avec frénésie, ce qu'il faisait quand son humeur était noire. Je me souvins que, la veille, il avait prononcé : « Ah ! si cette mort de Thiers pouvait être une fausse nouvelle ! »

Par malheur, sitôt levé, j'allai retrouver le violoniste nerveux. Il cessa de jouer en m'apercevant à la porte de sa chambre. C'est alors qu'avec un toupet infernal, je m'écriai :

— C'est une fausse nouvelle !

— Quoi?

— La mort de Thiers.

Je crus que le stradivarius allait se briser sur mon dos. J'entendis, au moment que je m'enfuyais après avoir compris l'énormité de mon forfait ou de ma farce :

— Va-t'en donc, idiot d'enfant ! Tu ne comprends pas que la France est perdue !

Laissant derrière soi la fontaine sulfureuse dont mon aïeul faisait un usage si singulier on arrivait à Garris, hameau perdu qu'avait autrefois rendu célèbre sa foire aux cochons, si animée que ce proverbe demeure : « Crier comme à la foire de Garris. »

Non loin de l'église de ce lieu, une lourde maison plâtreuse était habitée par une antique famille de notre parenté, la famille de Goyénèche. Une manière de comprendre toute moderne a complètement déformé la vérité touchant ces familles qui se targuaient d'une certaine noblesse que leur cœur possédait à défaut d'autres titres. Je ne pense pas qu'elles différassent en rien de celles, paysannes, qui les avoisinaient, sinon par de plus vastes propriétés et par des caves plus respectables. Le vieux M. de Goyénèche était un brave homme chez qui nous étions parfois conviés. Il ressemblait à ces por-

traits mal faits qui ne laissent point d'être touchants : un front rond dégarni, des yeux noirs tout ronds, un nez tout rond, des joues toutes rondes et un menton rond avec une barbe en collier. Il ne se fût jamais produit sans une jaquette et sans une de ces étroites cravates noires dites « ficelles ». Lui-même aidait à dresser le couvert, surtout en ce qui regardait aux bouteilles de son vieux vin du pays qu'il servait avec cette invariable plaisanterie : « Ce sont les dernières. » Quand on saura que la plus grande fierté basque c'est d'avaler, sans sourciller, du piment rouge, on goûtera davantage ce que je rapporte ici. M. de Goyénèche et ses deux fils s'étant mis à table en notre compagnie, ils se faisaient apporter quelques terribles gousses du légume en question. Au préalable, chacun se versait une rasade. Puis ils se regardaient d'un air entendu et mystérieux, plein de morgue, qui

signifiait : « Ces pauvres étrangers à l'estomac débile vont voir ce dont des citoyens de Garris sont capables. » Et alors ils mordaient dans ce fruit infernal en nous dévisageant, nous qui mangions de l'excellente poule au pot sans tant d'épice. Une flamme leur montait à la face. On eût dit qu'ils allaient s'éclater comme la grenouille de la fable. Le supplice de la damnation semblait les embraser. Mon père ou ma mère s'écriait :

— Oh ! que cela doit être fort !

Mais les trois héros ne répondaient même pas et sifflaient leur vin.

A deux pas de Garris, à Amendeuix, dans une habitation d'une autre apparence que la bicoque des Goyénèche, nous allions aussi parfois déjeuner. Les épais ombrages qui l'entouraient ont laissé dans mon esprit un charme ineffaçable qui m'a par instants inspiré. Le

patriarche qui régnait là, parmi les siens, était M. d'Andurain, juge de paix, l'une de ces honnêtes figures à qui suffisait un petit confort : quelque gibier, quelques andouilles poivrées, quelques bouteilles, et une foi simple qui les auréolait dans une chambre ombreuse couleur de bluet. M. d'Andurain avait trois fils et deux filles dont l'une m'avait fort intrigué. Lorsque, par l'accablant après-midi, elle me préparait de quoi boire, elle prétendait faire fondre plus vite le sucre dans le verre en recouvrant celui-ci d'une assiette. Trente ans après, je me rappelai cet étrange procédé qui m'avait fait plus d'une fois me demander si Lélia n'était qu'une naïve. L'ayant rencontrée après cette longue séparation, je lui fis part de ce souvenir d'enfance et de la perplexité où j'étais encore. Elle sourit en me répondant qu'elle savait bien alors que le sucre ne se dissoudrait pas plus vite, mais que

de m'assurer le contraire forçait à la patience le petit garçon que j'étais.

S'il y avait à Tournay une cabane qui s'appelait *le Paradis*, sur le coteau de Béasque, à l'ouest de Saint-Palais, s'élevait une vaste maison qui portait le même nom. Cet éden n'avait pas la poésie de l'autre, encore qu'il appartînt à un vieux monsieur qui n'était autre que l'oncle d'Anaïs Ségalas, lequel, en cette qualité, avait pris le langage des incroyables. Un peu plus au nord était situé le château d'Arbérats, d'où étaient issues les branches d'Armendaritz, greffées à celles d'Orègue, beaux noms que l'on ne se lasse pas de prononcer à cause de leur consonance. Les environs de Saint-Palais abondent en syllabes heureuses : Aïciritz, Etcharry, Beyrie, Arbouët, conviennent bien à ces villages qui échappaient alors à la civilisation et s'endormaient comme des cailles dans

l'épaisse moisson. On trouvait, çà et là, des bosquets d'arbres bi-centenaires, et tels qu'on s'imagine ceux sous lesquels la Trinité apparut à Abraham. Sous leurs ombrages venaient parfois s'étendre des bohémiens qui, ayant cessé d'être nomades, s'étaient fixés dans le pays qu'ils terrorisaient, contaminaient et volaient. Ils avaient recours à mille expédients, celui-ci entre autres, de faire prendre aux pourceaux du voisinage quelque drogue subtile qui les frappait de mort subite et les faisait enterrer illico. Les malandrins, sans en avoir l'air, repéraient le lieu de l'inhumation, pour enlever nuitamment la bête morte qu'ils dépeçaient et mangeaient de bon appétit. Une grande partie de la correctionnelle était alimentée par leurs exploits.

Le président du tribunal, homme assez malicieux, fort entendu, ne m'inspirait point la même terreur que le con-

seiller à la Cour de Pau, dont j'ai parlé. Bien au contraire, M. Borie s'était lié avec moi comme s'il eût été de mon âge. Du haut de son siège, dans la salle d'audiences, il m'adressait des pieds de nez. Je le vois sur une route pâle de chaleur, la route de Garris. Il m'offre un quartier d'orange. Puis, s'essuyant le crâne qu'il a chauve, il en fait dégoutter une telle sueur dans la poussière que je n'ai jamais observé rien de semblable. Et il m'explique en s'épongeant : « Cette suée abondante m'évite cinquante-quatre visites de médecin. »

Pourtant le docteur, ancien camarade de mon père au lycée, était un fort brave homme, aux traits frustes et militaires. Vêtu d'un manteau à pèlerine, il voyageait dans un coucou, et ma jeune imagination se plaisait à l'accompagner, la nuit, dans ses pérégrinations, sous des averses diluviennes, bien abrité comme il était par la capote, et goûtant ce sen-

timent que Bernardin de Saint-Pierre nomme : « le sentiment de la sécurité ». Hélas ! M. Morbieu, il s'appelait ainsi, ne m'offrit jamais une place dans sa guimbarde, qu'il devait moins priser dans la réalité que je ne l'exaltais dans mes rêveries. Étant fort occupé, il venait peu à la maison en dehors de ses visites professionnelles. Nous eûmes recours à lui. Je crois même que ce fut assez grave pour moi. Cette maladie que je fis à Saint-Palais fut la dernière, mais j'ai l'idée que je filai ce mauvais coton que semblent débrouiller avec leurs doigts les personnes en danger. Mon père, qui était la tendresse même, quoiqu'il nous en marquât assez peu, m'a dit plus tard qu'il avait alors pleuré en cachette, assis sous le manteau de la cheminée, parce qu'il avait jugé mon cas désespéré.

A notre arrivée à Saint-Palais, on nous avait mis, comme externes, ma sœur

chez les Dames de Lorette, et moi au collège de M. l'abbé Duc. Je commençai de connaître alors, mais non pas d'apprécier, l'état d'esprit de la plupart des régents. A plus de quarante ans de distance, la même muraille se dresse entre eux et moi, et si quelques professeurs, par leur science aimable et la sympathie dont ils m'honorent, ont conquis mon cœur, ma défiance ne s'est nullement dissipée en général. Cet esprit de brimade, qui est une de leurs manies, ce désir d'humilier de pauvres petits habitués à la douceur familiale, de leur donner envie de sangloter, de passer sur eux la mauvaise humeur qu'ils ont amassée dans quelque discussion, conjugale ou autre, m'a toujours révolté. Cette inintelligence qui ne comprend que la sienne ; ce mathématicien qui ricane et vous punit parce que vous préférez la version latine aux cerceaux qu'il pousse avec un bâton de craie sur un

tableau noir ; ce lettré quinquagénaire s'esclaffant parce que vous lui répondez que Virgile est l'auteur des *Métamorphoses;* ce géographe qui s'étonne que vous ne preniez aucun intérêt à considérer de minuscules ronds alignés le long d'une ligne qui serpente ; cet historien qui prétend vous passionner pour les clauses du traité des Pyrénées, — tout cela, et tous ces gens, ne valent pas un sou au regard d'un merle qui siffle dans la haie... Quant au délaissement qui pèse sur les potaches traînant après eux leurs cordons de cuir, et qui taisent leurs migraines et leurs entérites, il est à peu près complet, excepté, je le crois, chez les Jésuites. La dureté, le mépris du sentiment, la terreur de présenter aux adolescents l'amour le plus chaste comme béni de Dieu, voilà des semences et des fruits qui donnent parfois lieu à de lamentables confusions. Le meilleur des psychologues pratiques, le

R. P. Lhande, m'a déclaré qu'aucun de ses élèves n'avait passé l'âge de douze ou treize ans, qu'il ne lui eût fait connaître, par ses directions, certaines grandeurs et certaines vilenies. Mais la plupart des pères et mères sont, sur ces points, aussi fautifs que leurs mandataires. Lorsque j'évoque sommairement ces procédés vexatoires ou démoralisants, trois exemples se présentent entre mille à mon esprit : le premier, c'est la honte faite par notre professeur, à Bordeaux, en classe de septième, à l'un de mes camarades qu'il avait rencontré mangeant dans un cornet des pommes de terre frites. Il ne cessa de mortifier le pauvre enfant que lorsqu'il l'entendit hoqueter. Le deuxième exemple, c'est que j'ai vu mettre un élève à la porte, durant la lecture d'une fable, sous le prétexte donné par le magister qu'il avait surpris dans le regard de cet élève une pensée obscène. Le troisième fait, à peine croyable, qui me

fut révélé par celui-là même qui employait la méthode, c'était de ne flageller un enfant que lorsque celui-ci avait fini par y consentir. Dans l'ordinaire de la vie, ce bourreau était un homme vertueux à qui un membre de l'Institut avait confié l'éducation de ses fils. Je dois à la vérité de dire que je ne rencontrai pas au collège de Saint-Palais de pareils raffinements. Élèves et professeurs étaient des Basques assez rustauds, mais sains de corps et d'esprit, jouant à la paume d'une manière forcenée. Quant au moyen de répression, il était simple. On n'eût pas été en Eskualduna si l'on n'avait accordé à chaque écolier, et à chaque repas, une ration de vin pur que l'on baptisait « le bouteillon ». Le châtiment le plus exemplaire était de l'ôter au coupable. On entendait soudain le professeur s'écrier :

— Monsieur un tel, vous serez privé de bouteillon !

Voici une petite rancune que j'ai gardée à mes maîtres d'alors. M. Duc, un bon prêtre qui, pour nous donner l'idée d'un coupable mourant dans l'état de contrition parfaite, et d'une rupture d'anévrisme causée par l'intensité même du regret et de l'amour, se congestionnait en gesticulant, M. Duc m'avait pris comme sujet d'expérience psychologique. Moi, qui ne demandais qu'à demeurer dans l'ombre pour y travailler le moins possible, ma paresse venant d'une inaptitude singulière à rien comprendre de ce que l'on m'enseignait, voici à quel supplice on me soumettait. M. le Supérieur me faisait comparaître devant lui et devant trois ou quatre capucins de ses amis pour me signifier que j'étais astreint à ceci ou à cela, que mon désir serait brisé dans tel ou tel sens. Il m'asticotait jusqu'à ce que je lui répondisse, avec le plus grand sérieux du monde, une phrase toute naturelle

et qui signifiait que je savais bien que je n'avais qu'à me résigner. Alors il faisait des gorges chaudes, prenait à témoin les fils de saint François et hurlait cette phrase que ses acolytes en robes de bure reprenaient comme un écho :

— C'est un philosophe et un théologien !

Vous allez me trouver bien susceptible? Il se peut. Bref, je ne me plaisais pas dans cette boîte dont l'un des divertissements était une sorte de tourniquet, adapté au sommet d'un mât, tourniquet d'où pendaient quatre câbles terminés par des nœuds coulants. Dans chaque nœud s'introduisait un élève, dont les mains se cramponnaient à la grosse corde, un peu au-dessus de la tête, et, l'élan donné par les pieds, la machine tournoyait comme une fronde en vous mâchant les cuisses, en vous donnant le vertige, et en vous retournant l'estomac. Ce sport que l'on nommait « le

pas de géant » me donna huit jours de fièvre.

Fort heureusement me distrayais-je de ces joutes spirituelles et corporelles, dont j'étais la victime, en allant de temps à autre visiter avec mes chers parents soit les familles des environs que j'ai dites, soit d'autres plus éloignées de notre centre.

Parmi celles-ci, je retiens les Berdoly, les Lagarde et les Dufaur.

M. Berdoly habitait avec sa mère au château d'Uhart d'où les Basques, par un jeu de mots et un orgueil enfantins, tirent l'origine de toute la famille royale des Stuarts. Par corruption, ajoutent-ils. Mettez un indigène sur l'histoire de son pays, et il s'enfle tellement qu'il débite des énormités, ou bien il se tait par excès de morgue. Cela dit, il n'est pas de peuple plus hospitalier, plus charmant que le basque. J'ai souvenance de

l'énorme bâtisse dont M. Berdoly était fier, quoiqu'il me soit bien impossible de dire si elle remonte à mille ans ou à cinquante. En nous en faisant les honneurs, il étendait les bras pour mesurer, à la percée d'une porte, l'épaisseur des murs telle qu'elle étouffait le beuglement d'un orgue de Barbarie disposé au milieu du château pour permettre l'expérience. Dans l'une des salles de ce monument babylonien présidait le portrait d'un personnage, haut cravaté, qui se touchait le front pendant qu'il pointait sur une carte un compas démesuré.

Quant à M. Lagarde il était, à Saint-Jean-Pied-de-Port, le collègue de mon père et son ancien condisciple. Aucun premier prix ne lui avait été épargné au lycée de Pau. Et, n'ayant su choisir entre la science et l'art, tant il était sollicité par les deux, il avait opté pour le Timbre et les Domaines, qui observent sans

doute ce juste milieu que préconise Confucius.

Lors de notre première visite à Saint-Jean-Pied-de-Port, j'appris trois choses : la première, qu'il y a dans certaines salles à manger des trumeaux qui représentent un village dont le clocher sonne l'heure. La deuxième, que l'on peut tuer d'un coup de fusil un gros poisson qui dort dans la Nive. Et la troisième, que, dans le fort qui défend une ville, sont ménagées des ouvertures appelées meurtrières.

Je pense que la citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port regardait surtout du côté de l'Espagne. Celle-ci, peu de temps avant notre arrivée à Saint-Palais, avait laissé déborder ses écluses de Carlistes, lesquels traversèrent la ville en y semant le typhus et les pois chiches. De ces partisans l'on m'a rapporté que les uns enfouissaient leurs sabres, les autres leurs trésors, et qu'ils

étaient commandés par ces grands hidalgos qui descendaient d'Henri IV, que j'avais rencontrés à Pau et dont j'ai décrit les figures originales.

Nous poussâmes une excursion, qui me fut chère entre toutes, jusqu'en Béarn, à Sus, tout près de Navarrenx où mes père et mère s'étaient mariés treize ans auparavant. Là se dressait l'un de ces châteaux qui laissent au cœur du voyageur qui passe sans connaître ses hôtes un rayon de mélancolie. C'est chez les Dufaur. Une sorte de flamme s'épand dans le jardin verni. Avant de le parcourir, je l'aperçois par la fenêtre de la salle à manger où les personnes en la compagnie desquelles je déjeune m'apparaissent presque toutes fort vieilles. Il y a là un député, le maître de la maison, estimé pour sa fidélité à la cause royaliste, son honnêteté rigide, sa connaissance du code qui attirait,

durant les vacances parlementaires, une foule de ruraux dans sa bibliothèque à l'encre pâle, aux reliures poudreuses. Toute la petite procédure campagnarde, liasses d'obligations, plans cadastraux, passait par ses mains sans que son col fît un pli, sans que sa face perdît rien de sa solennité. Un de ses amis le plaisante à propos d'un potager dont on mange les asperges. Conversations banales, mais douces, naturelles et sans envie, innocentes si je peux employer cet adjectif dans son sens le plus saint. Et, dans la demi-obscurité où nous sommes, sur la collection d'assiettes aux belles roses et aux beaux oiseaux suspendue, une heure lance sa flèche d'or. Maintenant nous sommes assis non loin du cadran solaire. Et si, tantôt, dans la salle à manger, le soleil dardait par les interstices des stores ou des rideaux, il perce à présent au travers des frondaisons presque opaques. Il tombe sur

l'allée botanique, sur la lisière de la pelouse, sur les tables de pierre où les convives de tantôt prennent paisiblement leur café. L'ombre chère de cette maison m'a doucement accompagné depuis cette époque jusqu'à ces dernières années où ses maîtres, le frère et la sœur, ont trépassé sans descendance et célibataires.

Lui se nommait Henri, elle Marie. Il était bien l'antique fils de famille qui, dès son enfance, avait donné du fil à retordre aux siens, rossant ses camarades de classe à coups de saucisson ; renvoyé pour de telles balivernes de collège en collège ; s'échappant, pour se promener tout nu au soleil, du cachot où son père l'avait consigné ; prolongeant indéfiniment son droit ; revenant au village pour y manger des crêpes avec une paysanne qu'il aima comme Lamartine Graziella ; nommé sous-préfet ; démissionnaire ; catholique aussi sincère que

scabreux ; lisant avec passion Mayne Reid et Walter Scott ; nouant, par l'intermédiaire de duègnes, des idylles à la Cervantes ; empruntant pour prêter ; rentré au pays où il piquait ses maigres chiens en gravissant les bleus coteaux de Montballon et de Susmiou ; mort à Lourdes dans la grâce infinie de la Vierge.

Il y a quelque quinze ans que je l'ai enterré, mais la flamme du cierge tenu par moi tremble encore dans mon cœur.

Sa sœur Marie ressortissait à Barbey d'Aurevilly. Elle avait une âme d'homme et de chouan. Merveilleusement intelligente, d'une haute tenue morale, d'une religion qui eût enflammé tous les bûchers, sa bonté n'avait d'égale que sa haine. Elle fut la plus grande amie de ma mère. Ses derniers jours furent attristés par un délire durant lequel elle m'a dit qu'elle se mourait

de la fièvre des pèlerins de Terre-Sainte. Admirable définition d'un mal dont nous nous mourons tous !

De telles parties de plaisir, chez de pareils amis, étaient les réducteurs de ma vie scolaire. Encore fallait-il que ces journées de vacances cadrassent avec mon humeur qui ne trouvait point toujours son agrément où d'autres l'eussent rencontré. Je fus toujours un terrible critique. Et la nature de chaque homme, ou de ce qu'il m'offrait, ne m'en imposa jamais *a priori*. Je n'étais, je l'ai dit, qu'un villageois, mais quelle que fût la circonstance ou la personne, je la situais à son vrai plan. Un certain apprêt, une certaine morgue, un certain acquis ne me donnaient point le change, et tels hobereaux en eussent voulu toute leur vie à un enfant de sept ans, s'ils avaient soupçonné le jugement que je portais sur eux.

Qui ne se trouvait point dans ce cas d'être tenue pour vulgaire, était une Mme de Brancion, qui avait été l'une des éducatrices de ce prince impérial tué d'un coup de zagaie dans le Zoulouland. Cette vieille personne rendait souvent visite à mes père et mère qui y trouvaient le plus grand agrément. Sa conversation était grave toujours, ne haussait jamais le ton. Je ne sais ce qui l'avait conduite aux Tuileries, mais peut-être l'héroïsme de son mari qu'un boulet partagea en deux à Sébastopol. Je me souviens que l'on prit mille précautions pour lui annoncer la mort cruelle de son ancien élève, survenue le 1er juin 1879, ce dont elle fit cependant une maladie. Quelles furent les rêveries de cette veuve sans enfants, exilée, dans sa jeunesse, du pays basque, ainsi qu'une fleur par le vent, et ramenée de même, sans avoir perdu rien du simple charme de sa vallée natale? Elle réunissait par-

fois chez elle, en un dîner du meilleur ton, quelques amis, dont mes parents.

A ces repas prenait part un original qui se vantait de descendre de Guy de Lusignan, et qui était fonctionnaire. Ses paradoxales définitions et ses lubies déconcertaient ma famille. Tantôt, il avançait qu'un fils peut être plus âgé que son père, ou que la médecine avait découvert le remède contre la mort, tantôt, il croyait reconnaître la toque d'un page de ses ancêtres dans la bourse que lui tendait une quêteuse. Ayant un jour voulu se baigner dans la Bidouze, il n'eut point la force de refaire en aval le chemin que pourtant il avait parcouru en amont. Et le voilà juché sur la dernière marche d'un escalier qui, d'un potager, descendait jusqu'à la rivière. Ce potager était précisément celui de Mme de Brancion, à laquelle notre nageur fut obligé d'aller demander asile, vêtu d'un

caleçon bleu qui, à la cheville, formait un canon tel qu'on en prête à l'uniforme des pilotes d'Ango.

Un homme qui, à mes yeux, représentait le type que je prise fort, et que je suis un peu devenu, du pêcheur et chasseur sans équipage, était un notaire que j'ai appelé, dans mes poésies, Alexandre de Ruchenfleur. Son véritable nom était Ganderats. Il venait souvent dans le bureau de mon père. C'était un vieillard de taille moyenne, à barbe patriarcale, râblé, fort alerte pour son grand âge, simple, digne et gai. Il s'asseyait avec autant de bonhomie dans le banc d'œuvre que sur un gazon pour y pêcher l'anguille et le cabot. Il avait construit, pour prendre en quantité ce petit poisson nommé chipe ou vairon dont les Basques apprêtent une soupe estimée, un piège fort simple : une auge en maçonnerie de deux

mètres carrés, dont le fond s'appuyait sur le lit même de la rivière, et qui émergeait. Sur le côté antérieur était ménagée une porte mi dans l'eau, mi dans l'air, qui s'ouvrait pour permettre au fretin d'entrer et de manger les miettes qui servaient d'appât. Lorsque les chipes étaient en nombre, M. Ganderats refermait la porte sur elles à l'aide d'une corde qu'il tirait d'en haut, son jardin surplombant la Bidouze. La manœuvre faite, il n'avait qu'à descendre sur la rive et à recueillir sa pêche à l'aide d'une épuisette. Il y avait une retraite charmante où cet amateur des eaux, des bois et des champs, oubliait volontiers, pour quelques heures, ses minutes notariales. Dans l'enclos d'une ferme, il avait fait édifier une cabane dont le treillis de bruyères entrelacées permettait de guetter les ortolans que des appeaux disposés sur des arbres alentour, ou à terre, attiraient. Un filet se rabattait

sur le sol recouvert de grains de blé, emprisonnant les imprudents oiseaux que l'on confinait dans un obscur séminaire, afin que durant quelques jours, ils n'y pussent bouger que pour picorer et s'engraisser ainsi de façon anormale. Je n'avance point que, par les meurtrières de brande, on ne tirât point parfois sur d'autre menu gibier. J'aimais à me rendre là avec mon père, qui y était autorisé par M. Ganderats, à laisser fuir le temps dans un silence imposé par l'attente du monde ailé. Sans doute eussé-je préféré quelque chasse plus animée, comme la pratiquait, à d'autres moments, le vieux notaire qui rentrait, comme moi-même aujourd'hui, les bottes terreuses, la barbe pleine de poussière, de buée ou de glaçons. Mais les exercices violents ne cadraient pas avec la nature délicate de mon père.

Celui-ci m'avait, en 1876, retiré du collège dirigé par M. l'abbé Duc, non pas

que l'ambiance y fût mauvaise, mais parce que les jeunes amateurs de bouteillons avaient profité de ma candeur pour faire main basse, à la veille des grandes vacances, sur tout ce que je possédais dans mon pupitre. Ce qui me valut d'être envoyé, à la rentrée, à l'école primaire de M. Sabre. Ses élèves m'y firent un assez mauvais accueil. Ils me poursuivaient de cette phrase : « Tu es riche, il y a des injustices. » A vrai dire on ne me gâtait pas plus qu'un autre, et ma fortune consistait dans le sou que me donnaient, le dimanche, mes parents qui n'étaient pas cousus d'or et qui avaient besoin d'ordre pour joindre les deux bouts. Je possédais heureusement cette puissance de réaction qui, même aux instants qui me suffoquèrent le plus, m'a permis d'enregistrer la splendeur de ce qui existait autour de moi. Cet arrosoir vert, dont on nous versait l'eau afin de nous désaltérer en classe, par les

après-midi caniculaires, qui dira quel puits de Jacob il m'a été? Et ces tableaux coloriés, d'insectes et d'oiseaux, qui saura dans quelle terre promise ils m'ont apparu à l'époque où mes camarades, les cheveux emplis des débris que soufflaient les batteuses, rapportaient triomphants, de l'immense moisson du soleil, des scarabées, des sauterelles et des cigales?

Et c'est ici que commence l'initiation poétique, dans cette école primaire, sur ce banc, vers la gauche, en regardant la porte d'entrée. Un livre est ouvert devant moi. Et soudain, sans qu'on m'en ait prévenu, je vois et j'entends que ses lignes sont vivantes, que deux à deux elles se répondent par la rime comme des oiseaux ou des vendangeurs, et que ce qu'elles racontent nous enchante à la manière des êtres et des choses qui n'ont pas besoin qu'on les

traduise. Il y a dans cette poésie un chien qui s'appelle Mouffetard. Dussé-je être, encore une fois, la risée des esprits forts, j'avoue que je fus tellement pris par ces vers que l'on m'avait donné à apprendre que, le soir, mon père m'ayant demandé de les répéter avec lui, au coin du vieux foyer, un grand sanglot me secoua, je ne pus parvenir au bout de ma leçon. Je venais de recevoir du ciel ce roseau aigu et sourd, bas et sublime, triste et joyeux, plus âpre que le dard d'un sauvage, plus doux que le miel. Je m'y exerçai peu de jours après. Mon père fut étonné de mes essais, me marqua plus de tendresse qu'il ne m'en avait témoigné jusqu'alors. Ses yeux scrutaient les miens. Sans doute y recherchait-il, sensible lui-même aux poètes, cette ombre qui souvent attriste les jours de ceux que Dieu, — qu'il soit béni ! — a marqués du signe.

Tandis que ce cher père, à la tombée des nuits d'hiver, me faisait repasser les morceaux que j'avais à apprendre, au coin du feu où cuisait le souper, Juana, une basquaise immémoriale, qui avait remplacé Marie qui nous avait quittés pour se marier, allait et venait. A distance, je lui donne cent ans. Je ne sais dans quelle campagne reculée avait vu le jour cette servante inculte et décrépite, qui me racontait que Roland est dans la lune, et que les sorcières viennent, quand on dort, vous tirer par les jambes. Elle témoignait à ses cruches une vénération sans égale. Soudain elle s'interrompait au milieu de ses occupations, dressait les bras comme une pythonisse, et proférait cette phrase qu'elle agrémentait d'un exclamatif cha rabia :

— Que ferions-nous si nous n'avions pas d'eau !...

Assez malin, malgré mes dispositions

poétiques, je ne manquais pas, ayant découvert le point vulnérable de cette fée, de répandre sur le carrelage quelques gouttes du liquide tant précieux. Elle vociférait alors, multipliait les dures syllabes de l'eskualduna, dénonçait mon méfait à ma mère en s'écriant :

— Monsieur Francis a verduré !

J'ai souvenance des fêtes de Saint-Palais, de l'une d'elles surtout. Un jour bleu se leva. Je sortis sur la place ombragée où les femmes tenaient leurs denrées aux jours de foire ; on avait dressé une estrade pour une fanfare militaire qui prêtait son concours. On accrochait, pour illuminer *a giorno*, des lanternes vénitiennes. Cette expression « *a giorno* », que portaient les affiches, m'intrigua fort et je me la fis traduire. Les bateleurs mettaient la dernière main à leurs baraques, sous les platanes dont l'immobilité annonçait un torride

après-midi. A ce moment, j'aperçus, dans l'allée principale, qu'égayaient des oriflammes suspendues à des ficelles, un solitaire dandy, vêtu d'été, qui faisait des moulinets avec sa canne en relevant à chaque pas ses genoux si haut que l'on eût dit d'un trotteur. Il avait le chapeau sur l'oreille ; et sa barbe en pointe, ses lèvres serrées, lui donnaient l'air d'un Méphistophélès de théâtre. C'est, me dit-on, M. Dasconaguerre, un jeune substitut fort distingué.

Vers dix heures, le monde commença d'affluer dans les rues ; le restaurant Birracouritz retentit de mille casseroles ; de petites voitures se succédaient, surchargées de paysans, et soudain voici le courrier comme jadis ! L'obèse patache, exhaussée d'un vulcanique soufflet de cuir, attelée de six chevaux carillonnants, tourna avec un large orgueil dans une audacieuse inclinaison, au coin de la rue. Bientôt des ruraux en descendi-

rent, venus pour la partie de paume et le saut basque.

Vers dix heures et demie, au-dessus d'une place affectée aux jeux, la première pelote monta dans un grand silence précédé d'un coup sec, et elle monta de plus en plus lentement, monta dans une courbe allongée, parut immobile une seconde, puis, déclinant comme un astre, acheva sa parabole en se précipitant, et, d'un second choc du gant d'osier que l'on entendit, fut prise et relancée et majestueusement remonta. Et les cœurs cessaient de battre. Et les joueurs, dans chaque camp, tout blancs mais ceinturés de rouge, tantôt s'avançaient et reculaient tour à tour dans un mouvement réfléchi, angulaire, tantôt glissaient rapidement en arrière sur leurs sandales, se balançaient, se renversaient jusqu'à toucher leurs talons du bout de leur fronde, et, se déban-

dant, tapaient. Une sorte de chant étrange annonçait, marquait les points. Mais à midi, du clocher brûlant, s'éparpilla l'angélus. Et, à la première note, la balle qui gravissait dans l'azur sembla demander grâce aux joueurs et sourire. Et eux, se découvrant soudain, la tête basse, demeurés debout, laissèrent leurs bras retomber.

La partie prit fin bientôt, et les auberges devinrent houleuses, odorantes, jacassantes de vaisselles remuées. Une sorte de lourde ivresse succéda à l'animation. Puis, vers quatre heures, la partie de paume reprit, suivie du saut basque.

Au son d'un fruste pipeau, les hommes semblaient recevoir du sol je ne sais quelle vertu qui les faisait rebondir avec une telle vélocité que, sous la trépidation, ce sol roulait comme un tambour. On ne pouvait saisir le temps où

les pieds touchaient terre pour reprendre élan, on ne voyait jamais sous eux qu'un vide en vibration. Chaque danseur, les bras pendants au long du corps comme deux longues pennes, est lancé comme une flèche par un arc invisible, et relancé avec une telle répétition que le jet semble unique et ininterrompu. De l'ensemble du groupe, l'on dirait d'un carquois à tout moment défait et rechargé.

Les provinciaux ne sont point sans convier quelques personnes à la fête de leur village, et, ce jour-là, quatre ou cinq de nos parents étaient nos hôtes.

Deux d'entre eux se faisaient remarquer, l'un par sa pétulance, sa voix de trompette, son ton narquois, son panache, et surtout par sa femme dont le port de reine, les yeux de jais, la chevelure enflammée eussent illustré le plus

beau conte de Perrault. Ce châtelain des environs de Saint-Palais, qui plus tard eut l'amitié des princes, n'avait alors d'autre titre à la gloire que d'être abonné à un journal qui s'appelait *le Triboulet.* Louis de Joantho, c'est son nom, a soutenu à plusieurs reprises la cause monarchiste dans nos régions. Lorsque Léon Say s'y présenta à la députation, en 1889 et 1893, il l'eut pour adversaire et, sans une forte pression officielle, mon cousin fût passé. Les deux concurrents étaient galants hommes, et il arrivait qu'ils se rencontrassent, non sur le même terrain politique, mais sur le même terrain de propagande, et quelquefois au même jour et à la même heure, ce qui arriva un dimanche tout proche de l'élection, à quelques kilomètres de Pau, dans un village que je connais pour l'avoir traversé en chassant la caille et qui porte le nom de Bœil-Bézing. Léon Say, que je crois voir encore avec

sa carrure de coffre-fort, cette démarche d'ingénieur ruminant sa pensée, l'air ennuyé de se laisser traîner d'auberge en auberge par les gros bonnets du pays pour y boire et conférencier, serra la main de son adversaire légitimiste qui, lui, n'était pas déconcerté par de telles mœurs, encore qu'il fût secondé dans sa campagne par un ivrogne qu'il me présenta. Cet ivrogne avait reçu mission de mon cousin de vider à sa place les coupes innombrables qui lui étaient présentées par le Suffrage universel. Mais, pour ne point vexer les inviteurs, et qu'ils ne s'aperçussent pas de l'escamotage, il fallait choisir le moment propice qui était lorsque, dans un grand mouvement oratoire, Louis de Joantho reposait son verre comme par distraction.

Je ne veux pas, dit celui-ci à Léon Say, devant le même auditoire et dans le même quillier où ils avaient convenu

de parler l'un après l'autre, je ne veux pas me prévaloir de parler une langue qui n'est point vôtre, le béarnais, qu'il est naturel que vous ne sachiez pas. Mais ce qui ne manquera pas de mortifier ces braves ruraux, qui sont venus vous entendre, c'est que vous ignoriez jusques au nom de leur village où vous venez impudemment solliciter leurs voix. Je vous mets au défi, monsieur Léon Say, au défi, entendez-vous bien? d'articuler les syllabes qui composent le nom de la commune où vous vous trouvez !

L'autre, qui depuis l'aube allait roulant de village en village pour débiter le même boniment, resta coi devant son état-major, qui essayait en vain de lui souffler à voix basse le curieux nom de Bœil-Bézing où il fut mis en minorité.

Un deuxième personnage de nos convives, ce jour-là, était l'un des cousins de Louis de Joantho et le nôtre, Charles

de Laurens. Il avait été amené par des mésaventures scolaires à embrasser la pharmacie, ce dont ne paraissait pas trop flatté le rival de Léon Say qui tenait à ce que sa parenté conservât un certain lustre. J'ignore pourquoi l'on fait peser un tel ostracisme sur une profession utile, solennelle et discrète. Ah ! combien le vieux comte d'Etchegoyen montra plus de charité que notre royal champion lorsqu'il prononça : « Vous me dites que mon cousin Charles se fait apothicaire? Ah ! que j'en suis heureux... le baron Thénard l'était bien ! » Donc, parce qu'il lui déplaisait de compter dans la famille un futur marchand de magnésie, et qu'on pût l'apprendre dans une société blasonnée qu'il faisait sienne, Louis de Joantho s'efforçait à le dissuader de rester en France.

— Vous feriez bien, Charles, lui disait-il d'un ton à la fois distant, familier et funambulesque, d'aller vous établir

dans l'un de ces pays prodigues où il n'est qu'à se baisser pour se relever aussitôt chargé d'or. Je ne vous parle point en l'air. Les terres vierges sont à vous, car je vous sais d'une énergie rare.

Mais le potard ne marchait pas. Il écoutait sans répondre, faisait claquer du bout du doigt la pointe d'un cure-dents qu'il portait en réserve dans son gilet. Il se fichait pas mal des aristocratiques susceptibilités, encore qu'il appartînt par son père à une lignée plus titrée que celle de son cousin. Mais il trouvait la vie bonne, et quand son nez rouge et fin plongeait dans son verre à bordeaux, ce qui faisait loucher ses yeux noirs un peu sournois, il se souciait fort peu d'aller boire du quinquina sous l'Équateur. S'il rompit à la fin le silence, ce fut sans doute pour laisser entendre qu'il ne se rendait pas aux mesquines insinuations de son cousin, et

qu'il ne voulait changer ses amourettes gasconnes pour celles de négresses. Je paraissais ne point suivre cette conversation qui me navrait, si jeune que je fusse. Mais où je me sentis piqué, ce fut quand, vexé de ce que sa diplomatie n'eût pas eu de succès dans l'espèce, notre cousin Louis de Joantho glissa dans l'oreille de ma mère, non point assez bas que je ne l'entendisse :

— Le plus triste est que Francis admire cet animal-là !

Il acheva de m'irriter en criant :

— Je sais pourquoi tu as cet air déconfit : tu as peur que l'on ne tire sans toi le feu d'artifice ! Sois tranquille, nous arriverons à temps.

Je me fusse passé de tous les feux d'artifice, et même des fusées de mon cousin. Il fallut cependant suivre les autres. Nous assistâmes à la désarticulation d'un pantin embrasé. Puis toutes les pétarades ayant abasourdi tous les tympans,

un silence de mort succéda, que rompit bientôt une harmonie d'un nouveau genre.

— Taratatatata — taratatatata — taratatatata — taratatatata — taratatatata — taratatatata — taratatatata — taratatatata...

et ainsi de suite, durant un quart d'heure. Mon grand-père m'expliqua que c'était un piston insigne, sergent à Bayonne, répondant au nom de Sylvestre et qui jouait *la Bavarde.* Le public se recueillait. Qu'eût-il pu, d'ailleurs, contre ce tintamarre? Quand cette grêle eut pris fin, personne n'eut l'idée de crier *bis*, la plupart ignorant d'ailleurs cette exclamation latine, personne, sinon mon aïeul. Mais son *bis* fut repris tellement par la foule en délire qu'il manqua de faire avorter *la Bavarde* qui récidivait. C'est alors qu'un certain M. Darrigand alluma un ruban de magnésium. Une aveuglante lumière, blanche

et bleue, vrilla nos prunelles. Pour ne nous en laisser rien perdre, M. Darrigand, juché sur une échelle, la dardait sur nous avec un réflecteur. Quelqu'un nous dit de lui :

— C'est un savant remarquable. Sa fortune sera assurée sous peu, car il a trouvé le moyen de guérir la diarrhée la plus tenace, et même la dysenterie, avec une plante, la salicaire.

Parmi les originaux de Saint-Palais il y avait un M. Laurent, conducteur des ponts et chaussées, inventeur d'une canne qu'il destinait à l'Exposition universelle de 1878 qui allait s'ouvrir. C'était un tube de bois fort incommode, fait de six ou sept pièces vissées les unes aux autres, dont chacune servait d'étui à un instrument : boussole, lunette d'approche, niveau d'eau, briquet, décimètre, tire-bouchon. Cet extraordinaire meuble avait coûté bien des nuits d'in-

somnie et occasionné bien des débours à ce pauvre M. Laurent qui ne recouvra point ses frais. Les simples mortels, embarrassés d'un tel engin, préfèrent continuer de se servir de leurs poches.

Chez cet artiste du bâton, je rencontrai un particulier nommé Viole qui vendait d'un thé stomachique ; il avait vécu chez les Peaux-Rouges dont il attribuait la longévité au grand usage qu'ils font du sel. Un Iroquois, nous disait-il, est prémuni contre tout mauvais germe, il est semblable à un jambon de Bayonne. Il voulut bien nous apprendre encore qu'une liqueur, dont il avait bu aux États-Unis, devait l'incomparable délicatesse de son arome à ce que les plantes qui la composent ne sont distillées qu'après avoir été broutées et rendues aux pacages par des brebis.

A propos de brebis, l'un des plus doux sentiments poétiques que j'aie éprou-

vés, après celui dont m'emplissait, à Tournay, la contemplation des montagnes, fut le retour des troupeaux, lié pour moi au charme mélancolique de l'automne. Je n'ai jamais chanté les pasteurs et leurs ouailles sans que mon cœur fût ému comme un tremble. Toutes ces clarines m'étaient comme des oiseaux aux chants rauques cherchant un refuge dans mon âme qui devenait, à la Toussaint, une sorte de grange obscure qui eût voulu les abriter avec toutes les brebis de Dieu. Je n'aurais pas eu grand effort à faire pour me convertir alors en bercail, étant déjà tout naturellement une arche de Noé. A quels animaux n'ai-je donné la chasse, construisant des pièges pour les attraper vivants, navré si leur sauvagerie ne répondait point à mon désir de m'en faire des amis qui partageassent ma joie, mes peines? Hérissons, rainettes, geais, piverts, lézards, orvets, escarbots prenaient part à mon exis-

tence méditative. J'ai passé des journées à guetter, dans les fourrés du parc de Mme de Brancion, des mulots et d'impossibles marmottes. Je me souviens d'une matinée où j'essayais de suivre, le cœur battant, un merle engourdi par le verglas. Mais cette sympathie tournait mal parfois pour les pauvres créatures, car mon extrême désir de les avoir à tout prix dans ma main me faisait parfois abandonner la trappe innocente pour la fronde, l'arc, ou même le fusil. J'ai conservé le goût des armes et de la chasse, et je porte en moi cette contradiction de chérir les bêtes sans savoir résister, dans une forêt ou sur un champ, à je ne sais quel instinct sauvage qui me fait leur tirer dessus. Il est possible que, dans le fond, s'ajoute, au plaisir de me prouver mon adresse, la folle passion que j'ai de manger du gibier qui, avec les coquillages, me semble surpasser toute ambroisie. Ma fringale trou-

vait en partie son compte lorsque, avec l'automne, les palombes jonchaient les cieux des bois. Certains amis de mon père nous en faisaient profiter, le notaire de Bunus M. de Saint-Jayme entre autres. Nous nous livrions, à cette époque, à la cueille des cèpes et des oronges, dans une chênaie sise non loin d'une route, à un endroit que le bassin d'une source fait briller. Nous champignonnions dans la compagnie de Mlles Ferraud, filles d'un vieux docteur dont mon grand-père, toujours imprévu, avait, au cours d'une excursion, enlevé la perruque en ouvrant son ombrelle.

La révélation de l'automne demeure donc en moi telle qu'une série de tableaux qui ont peut-être la grâce du printemps de la mort. Mais, en même temps, mon cœur se serre, car je me rends compte aujourd'hui que les pro-

menades que je faisais avec mes père et mère, au déclin de l'année, présentaient, par leurs spectacles attristés, quelque analogie avec leur état d'âme. J'ai dit ailleurs que mon père ne jouissait pas d'une bonne santé. La carrière qu'il a poursuivie jusqu'à la fin, avec beaucoup de science et de dévouement, lui déplaisait à cause de certaines brimades que lui attirait son esprit mordant et fier. Ma mère, humble et douce au contraire, vivait dans la crainte qu'il ne fît quelque coup de tête qui lui coûtât sa situation. D'un autre côté, je commençais de grandir, et je ne donnais pas à ce cher homme de satisfaction, sinon par les velléités lyriques si précoces que j'ai rapportées. Au demeurant, aussi mauvais élève à l'école primaire que je l'avais été chez M. l'abbé Duc. Je ne comprenais d'abord absolument rien à la plupart des matières que mes maîtres tentaient de m'inculquer. De toutes

mes études à Saint-Palais, je n'ai retenu, avec le poème sur le chien Mouffetard, qu'une prose où deux petits garçons s'essuient les pieds avec de l'herbe fraîche, avant d'aller rendre visite à une vieille dame qui coud à la machine. Mon inintelligence, à laquelle on ne croyait pas assez, plus encore que ma paresse qui presque toute en dérivait, inspira à mon père la résolution de me confier à mes grands-parents de Pau, afin que j'y suivisse les cours du lycée. Je quittai ma mère avec une telle douleur que je ressens encore, après quarante ans, cet arrachement qui me donna des cauchemars et la fièvre durant les mois que je passai loin d'elle. Ce martyre, je le lui confirme, aujourd'hui qu'elle va être octogénaire, et je mêle mon amertume passée au parfum qui s'exhalait d'un bâton de houx, coupé par mon père, dans l'une de nos promenades d'automne.

Ah ! ce n'était plus la pension des demoiselles Letourneau, cette boîte écœurante où l'on me mit. Toutes les horreurs s'y donnaient rendez-vous, tous les mauvais germes y trouvaient leur bouillon de culture. Je n'écris pas ici une œuvre pédagogique, donc je ne m'étendrai pas davantage sur ce fumier. Je déclare toutefois que mieux vaut s'arracher l'œil et se couper le poignet que d'exposer, en connaissance de cause, son enfant à n'être même que le témoin de ces turpitudes. Nos parents péchaient par ignorance. J'en reviens donc à mon idée, émise plus haut, qu'il faut avertir nos petits de fort bonne heure, qu'ils deviennent nos confidents si on les scandalise. Cette période scolaire à Pau me fut noire comme de l'encre, stérile comme le sol de l'étude, et je n'en retiendrai, sauf exception, que les personnes et les faits que j'ai observés durant les heures libres que me laissait mon externat.

Le train de vie, chez mes grand-père et grand'mère, était assez monotone. Lui était toujours plein de manies, mais d'esprit et de goût pour tout ce qui a trait à la littérature et à l'art. Elle, n'avait que de l'intelligence et de la sainteté. Il se levait à l'habitude fort tard, vers onze heures, et se couchait après minuit, fumant après le repas de nombreuses pipes de Marseille, au fourneau de terre brune, à tuyau de bambou. Il empestait de tabac les nombreux journaux et revues qu'il dévorait, l'odeur étant d'autant plus âcre qu'il ne sut jamais régler le tirage de son calumet. Tantôt on y entendait un susurrement comparable à celui que produisent les sifflets à eau dont les enfants se servent pour imiter le chant du rossignol, tantôt la chaudière de cet alambic à nicotine, chauffée à blanc, grésillait et laissait une sécheresse sans nom succéder à l'humidité. Ce qui préoccupait par-dessus tout

mon aïeul, dès le saut du lit, c'était « le store », pièce d'étoffe verte qu'une tringle tendait vers le bas, et que l'on pouvait, à l'aide d'un moulinet, allonger ou enrouler sur elle-même devant l'unique fenêtre de la salle à manger. Le mot que j'entendais répéter le plus souvent entre onze et quatre heures, était : « réverbération ». Et le brave homme augmentait ou diminuait de quelques centimètres, selon le plus ou moins d'intensité de la lumière, l'écran couleur d'espérance. Sur une console de cette pièce, il disposait, dans un vase de grès, son tabac dont il entretenait le moelleux en y enfouissant des carottes, et, dans un autre pot semblable, des noix qu'il prétendait rendre fraîches en les immergeant dans de l'eau salée. Il puisait habituellement ses recettes dans *le Figaro*. Il sortait vers cinq heures, plus tôt quand il y avait un de ces concerts classiques, dirigés par Gaubert, dont il ressortait enthousiasmé

en compagnie de quelques auditrices. L'une d'elles, Mme de Champfleur, avait entrepris de le ramener à la pratique religieuse dont il ne fut jamais très éloigné, dans laquelle il est mort. Ils analysaient ensemble, au sortir du casino, les mérites de tel ou tel acteur, de tel ou tel virtuose. Mme de Champfleur, à l'inverse des hirondelles, quittait Pau au début du printemps. Il est vrai que son émigration n'allait guère au delà de son château de Touraine d'où elle revenait au suivant automne. Tant mon grand-père que ma grand'mère me citaient cette dame comme un modèle de distinction et de vertu que je crois qu'elle était, en effet. Un soir que je revenais, les mains tachées d'encre, l'âme saturée de rancœur de mon fichu lycée, mon aïeul me servit cette phrase :

— Nous avons refusé l'invitation à dîner que Mme de Champfleur nous a adressée, en ce qui te concerne. Tu

n'es pas présentable dans le monde.

Je le savais bien, mais ce n'est point là ce qui me causait de la peine. Que m'importait le luxueux service de Mme de Champfleur? Ce qui me rongeait alors en silence — et qui donc s'en fût douté? — c'était la peine que prenait ma grand'mère de me coudre et de me rogner économiquement des cahiers, alors que je me savais incapable d'y écrire de beaux devoirs, comme d'autres élèves eussent fait.

Je fis connaissance à cette époque avec un livre qui s'intitule *Don Quichotte*, livre plein de ciel implacable, de hauts sentiments, d'ombrages d'or, de grenades, de jeunes filles, et que j'ai compris à travers Tony Johannot qui a pénétré Cervantes comme Cervantes s'est assimilé son héros. Il n'est race pire que des monteurs de réputations dans la peinture et l'imagerie ; ils tiennent compte de quelques éléments matériels

et jamais de l'âme d'une œuvre. Deux des génies les plus profonds, dans le moindre bout de paysage, furent deux romantiques dédaigneusement abandonnés aux enfants : Tony Johannot et Grandville. Ce qui apporta encore quelque baume à mes ennuis fut une gravure d'Épinal représentant Malek-Adel, chef des Infidèles, qui enlevait à toute vitesse, sur son cheval, une femme en bleu à laquelle enfin il fait élever un tombeau. N'est-ce pas l'histoire de toute la vie? Enfin l'un de mes meilleurs moments d'alors c'était de m'échapper, après souper, pour aller entendre sur la place Bosquet l'orage de tambours et de clairons qu'y produisaient les soldats. L'un de ces soldats me donna, un soir, un morceau de biscuit militaire qu'il avait brisé sur sa baguette. Je le mangeai dans l'ombre, où je le trouvai délicieux, parce que je n'avais jamais rencontré, parmi tant de professeurs et de camarades que je fréquentais

cinq jours sur sept, une générosité aussi gratuite que celle de ce pauvre bougre de tapin. C'est ainsi qu'un bouquin illustré, une paperole et un pioupiou servaient à ma réfection spirituelle, car, hélas ! j'avais beaucoup perdu de la piété de mon enfance. Il ne me restait, si je commettais quelque faute, que le sens du remords, ce dont je bénis Dieu, et, en général, quelque plaisir d'assister à des vêpres populaires à côté de ma grand'maman. Le dimanche soir, on mangeait une poularde, mise au point par Graciette, des pommes de terre frites et une tarte à la frangipane, en l'honneur d'un hebdomadaire invité, notre cousin Tristan de Cauna. Il avait l'âge indécis d'un rhétoricien qu'il était, pensionnaire assez libre dans une boîte à bachot, dont le directeur a fini en Cour d'assises parce qu'il se présentait, chaque année, devant diverses Facultés, camouflé en quelques-uns de ses élèves qui se

paraient ensuite des plumes du paon. Tristan était brun, mince et si moulé dans ses habits que l'on eût dit d'un ménestrel prêt à s'étendre sur le tombeau de sa dame. En fait de dame, il n'en savait qu'une, dont il était épris parce qu'elle était jeune et parce qu'elle était puissante bien que célibataire. Cette chaste idylle n'eut pas plus de suite que de commencement.

La place Royale était à Pau, en ce temps-là comme aujourd'hui, le rendez-vous des élégants et des retraités. Parmi ces derniers, un vénérable ami de mon grand-père, M. Danlion, m'en imposait par sa haute taille, sa face carrée et rasée d'un Voltaire sans ironie, son en-cas couleur de canard vert. Il était sorti de l'École polytechnique et arborait une large rosette. Encore qu'il professât ne croire à rien de surnaturel, ma sainte grand'mère l'estimait beaucoup, et je ressentais qu'elle le préférait à une autre

connaissance de son mari, un M. Chavier dont l'étroit profil d'avare, accentué d'une barbiche, évoquait la lune à son dernier quartier. Il y avait, entre M. Danlion et M. Chavier, tout ce qui sépare la *Revue des Deux Mondes*, que le premier lisait assidûment, d'une berquinade. M. Danlion, coiffé d'un melon qui lui entrait jusqu'aux épaules, vêtu d'une jaquette, citait quelque pensée d'Auguste Comte à laquelle M. Chavier opposait une phrase telle que celle-ci : « Je désire que, sur mes cendres, l'on sème des violettes. » On m'emmenait, le jeudi, en ces aimables compagnies, prendre connaissance d'un télégramme que lançait, du haut du Pic du Midi, un original nommé Nansouty. Ce papier, qu'affichait quotidiennement un mercier, nous informait que le brouillard ou le soleil régnait à quelque trois mille mètres d'altitude. Je ne m'amusais pas beaucoup. Quoiqu'il me répugne de revenir

sur le lycée, je ne peux passer sous silence le personnage le plus considéré par les élèves, le père de l'ancien ministre de l'Instruction publique, Lafferre. Il nous vendait, durant les récréations, des gâteaux, du sucre d'orge et des oranges, car il était portier et l'on peut dire que sa loge n'était que la préfigure de celle de son fils. Il doit être vrai parfois qu'une trop grande aptitude à remporter les diplômes les plus divers est le signe d'une étroitesse d'esprit. Le nom de Lafferre Henry, au cours d'une distribution des prix à laquelle j'assistai, devint une telle mitraille qu'il couvrait de son allitération les cuivres d'une fanfare. Cette année scolaire, que termina cette cérémonie où des enfants, luisants à force d'avoir été lavés, recevaient sur leurs oreilles une couronne de colle verte, ne m'auréola point. Une visite de ma mère, venue de Saint-Palais, m'avait rempli d'amertume, car elle était re-

partie presque aussitôt, sans doute attristée de ce qu'on lui avait dit à mon sujet, à savoir que, là comme ici, j'étais un cancre. Ma tante et mon oncle mexicain ne tarissaient pas sur mes défauts, me montraient du doigt à mes cousins comme le modèle de ce qu'il ne fallait pas imiter. Ils m'accusaient d'un tas de méfaits, pour peu qu'ils m'invitassent dans leur villa, me citaient comme le plus mauvais des élèves. Cependant, je souffrais en silence de ce que personne ne comprît que je ne comprenais pas, car, j'insiste sur ce point : ma paresse provenait avant tout d'une extrême difficulté à saisir tout ce qui passait par l'école. Je continuais d'appartenir, par toutes mes racines, aux champs et aux bois que j'avais quittés pour ces tables immobiles et ces murs de prison.

L'une de mes rares joies d'alors fut celle-ci : un lycéen, quelque peu bizarre, de poil carotte, me conduisit un jour

avec mystère dans le parc Baumont qu'un mur effrité séparait de notre cour de récréation. Au pied de ce mur, il me montra des feuilles, en forme de langue, dont on eût dit qu'on les avait aspergées avec du lait de chaux. Je sais aujourd'hui qu'elles étaient celles d'une plante qui n'est autre que la pulmonaire officinale, ou *herbe à la Vierge*, dont une légende rapporte que la Mère de Dieu laissa tomber dessus quelques gouttes de son lait. D'un air important, mon camarade prit dans la poche intérieure de son veston un gros portefeuille hors d'usage qui laissait à penser que son père devait être assureur ou courtier. Il glissa dans l'un des compartiments de cet objet de cuir qu'ensuite il replaça sur lui soigneusement, un échantillon de cette herbe en prononçant : « Mon ami, cela s'appelle de la botanique. » Je conçus, dès cette heure, une grande sympathie pour cet émule de Linné. De

cet affreux désert, où l'orage sec et régulier du tambour nous rappelait à notre esclavage, il avait su me conduire dans cette oasis et faire reposer mes yeux un instant sur cette humble borraginée. Dans cette même allée du parc, où nous fîmes alors cette fugue buissonnière, j'évoque un rendez-vous que j'eus dix ans plus tard avec une jeune fille et je me rends bien compte que ce qui a survécu dans mon cœur, avec tout son obscur frisson, n'est pas la femme mais l'herbe.

D'une façon générale, cette année scolaire 1878 m'apparaît sous un vilain jour, bien symbolisée par un ignoble carnet que l'on m'avait rapporté de l'Exposition universelle dont tout le monde s'entretenait. Sur la couverture s'étalait, en or, une chose innommable qui s'appelait pourtant le *Trocadéro*. Ce monument de la bêtise me faisait honte,

rien que dans ce dessin qui me le figurait. Le *Trocadéro* demeure l'illustration de l'un des temps les plus ennuyeux que j'aie connus, mais qui ne se prolongea pas. A ma grande joie, mais à la confusion de mes parents qui se rendirent enfin compte qu'à Pau le travail ne me souriait pas davantage qu'à Saint-Palais, je quittai le lycée. Et ce fut mon père qui, m'ayant repris avec lui, m'enseigna quelques éléments de grammaire française. Il me donnait des leçons dans son bureau où venait peu de monde. Il me gronda bien au commencement, parce que j'avais couvert de bonshommes et d'inscriptions mes livres qu'il passa en revue. Cependant je comprenais ce qu'il m'expliquait, lui, parce que sa méthode était directe et vivante, et je ressentais sa bonté pour moi à travers sa froide attitude qui m'intimidait. Et, aujourd'hui que je consigne ces souvenirs, l'amour que je n'ai pas su lui

exprimer alors, je lui en fais part. Je vois sa table, son encrier de porcelaine, ses ciseaux, son coupe-papier de corne blonde qu'il faisait ployer nerveusement sur la lettre qu'il lissait en la pliant, son porte-plume, ses crayons, tout cela méthodiquement disposé ; je vois l'almanach à effeuiller, la boîte à fiches du répertoire, les dos numérotés des registres sur les longs rayons, je vois le feu, les chenets, je vois la galerie, et, au delà, tomber la pluie sur la Bidouze, et celle-ci s'enfler, devenir limoneuse, gémir, et de petits plongeons entraînés par le courant barboter, plonger, reparaître, et je vois les cimes des peupliers s'arquer sous la tristesse du vent d'automne.

— Répète-moi l'accord du participe passé employé avec le verbe être?

— Le participe passé accompagné de l'auxiliaire être s'accorde avec le sujet du verbe.

— C'est bien. Tu as su ta leçon. Nous irons, cet après-midi, à la cabane de M. Ganderats.

Ah ! pourquoi ne pas devoir toujours mener cette existence? Était-il donc un plus grand bonheur que de voir, à travers le treillis de bruyères, un bec-fin s'engager imprudemment sur le bord du filet, ou d'entendre ce bruit de vis qui suit le coup de fusil quand, à l'approche de l'hiver, les plaintifs pinsons se laissent emporter comme des feuilles mortes par le vent pluvieux? Une plus grande félicité que de vivre médiocrement parmi les siens à l'heure où la vapeur fait tressauter le couvercle du pot de châtaignes? Il a été utile, Seigneur, pour que je vous suivisse, que vous m'ayez montré combien votre foyer est plus obscur encore et plus modeste que n'était le nôtre. Non, vraiment, je n'ai pas la conception juive du règne de

Dieu, et si l'on m'eût proposé, pour me convaincre, la vision béatifique de l'Élysée à la place de celle de la Crèche, où en serais-je de mon salut? À toutes les aigles impériales je préfère un chardonneret qui s'élève de branche en branche en décrivant une spire. Hélas ! je prévoyais que, cette vie humble et mélancolique, il me faudrait au moins un temps y renoncer, car tout vrai bonheur tremble dans notre main. Comme pour me confirmer dans cette appréhension, mon père, un jour que lui et moi regardions la Bidouze du haut du mur de notre jardin, prononça :

— Bientôt, peut-être, quitterons-nous ce pays où tu manges ton pain blanc.

Lorsqu'il m'eut dit cela, je regardai avec attendrissement la rivière, je me réfugiai davantage en moi-même, j'essayai de me mettre en boule comme le hérisson peureux, et, après souper, sur le canapé de crin, assis auprès de ma

sœur, je buvais en silence le calice amer de cette phrase.

Quelques lectures, vers cette époque, me séduisirent. Par-dessus toutes, l'histoire d'un charmeur de serpents. En compagnie de cet Hindou, je m'enfonçais dans les forêts qui bordent le Gange, et ma flûte faisait danser et revenir à mes paniers humides de rosée, les reptiles tout brillants de clair de lune. Que volontiers je fusse parti, libre et seul et sauvage, à travers la jungle, pour y devenir l'ami de ces bêtes et, encore, des singes de Singapour que deux antiques voisines, les demoiselles Duhagon, me montraient dans un livre mystérieux ! Aux personnes qui n'étaient point de mon entourage immédiat, je devais sembler un singulier petit garçon, d'intelligence un peu exotique. Quelqu'un, préjugeant de mes goûts, et il est certain que tout ce qui avait trait aux

colonies, dont mon père était originaire, me donnait comme une nostalgie fiévreuse, pensa me faire plaisir en m'offrant une boîte d'animaux féroces, jouet qui me déplut beaucoup. Il ne faut comprendre à moitié ni les enfants ni les hommes. Qui dut me tenir pour assez original, et me le fit comprendre, malgré le peu de moi-même que je laissais paraître, ce fut ma cousine Élisa qui vint passer chez nous quelques jours, et dont la résille blanche se fondait sur la galerie au bel argent de la nuit. C'est alors, de Saint-Palais, qu'elle prévint sa mère de sa résolution bien arrêtée d'entrer en religion. Expulsée de France, elle fait oraison à l'ombre de la forteresse du Cid.

Mon père disait vrai, quand il prévoyait son départ. Un changement de situation, que voulut lui imposer son administration, en faisant fusionner le bureau des hypothèques avec celui de

l'enregistrement, ne lui plut pas. Il appréhendait de trop lourdes responsabilités ; et le souci de mon éducation, qu'il prévoyait plus aisée dans une grande ville, et sous sa surveillance, lui fut une raison de plus de refuser cet avancement sur place. Là encore il se montra brisant vis-à-vis de ses supérieurs qu'il mécontentait d'ailleurs par ses idées politiques. On lui intima brusquement d'accepter l'offre ou d'être mis en disponibilité. Sa fierté le fit se cabrer et, bien qu'il s'agît de pain quotidien, il opta pour la disponibilité. Ce fut un matin de novembre 1879 qu'on la lui signifia. Il pâlit. Et je vois encore ma mère, la face douloureuse et résignée, le maintien accablé, refermer une porte. Quant à moi, je me rendis sous un hangar qui nous servait de bûcher et là, avisant une pioche, je résolus d'en enfoncer le fer dans le sol, d'un seul coup et de telle manière que je me prouvasse à moi-même

l'aversion que m'inspiraient les ennemis de mon cher papa. Je brisai net le fer.

Il semble que, les ennuis en entraînent d'autres. C'est ainsi qu'en s'occupant de notre déménagement, nous allions quitter Saint-Palais pour attendre, à Orthez, dans la maison des grand'tantes huguenotes, un poste qui convînt à mon père, celui-ci marcha sur un clou qui saillait d'une planche. La blessure, quoiqu'elle ne présentât qu'un point insignifiant comme étendue, fut très grave, et le docteur Morbieu ne nous cacha point, lorsque tout danger fut conjuré, qu'un de ses clients avait récemment trouvé la mort dans un cas identique. Bref mon pauvre père en fut réduit, pour circuler dans les appartements, à s'aider d'une chaise où il appuyait le genou de sa jambe malade. Et il marchait encore avec difficulté, s'aidant d'une canne, lorsque nous arrivâmes à Orthez.

J'y retrouvai la vétuste et poétique demeure familiale, telle que dans les échappées confuses de ma prime enfance. Mais, pour un séjour permanent, l'avaient quittée mon grand-oncle, docteur, juge de paix, guitariste, et sa sœur Clémence. Cette vieille fille, qui m'est bien présente, était dans sa religion d'une sainteté parfaite. Maigre et longue, elle eût été de ces sœurs de la primitive Église qui marchaient à la suite de Paul de Tarse. Sous des sourcils hirsutes de prophète, son regard d'acier bleu était tranchant comme le glaive apostolique. Elle appartenait à l'église libre de M. Reclus, le père des géographes et du docteur. Ce pasteur habitait la même vieille baraque où j'écris ces lignes et où sa femme tenait une école de filles. Toute élève sortait de là singulièrement distinguée de manières, à quelque rang social qu'elle appartînt. Le père Reclus pratiquait une dévotion

qui l'eût rendu odieux si son caractère n'avait mérité tant d'estime : sous prétexte d'aumône, il mettait sa femme dans dans le plus cruel embarras, vendant l'argenterie, distribuant linge, vestes, culottes, allant jusqu'à enfourcher deux de celles-ci pour retirer l'une et la donner en chemin. Il menaçait de toutes les foudres infernales, pour la moindre peccadille, les écolières qu'il faisait comparaître devant lui, leur lisant, pour les terroriser, avec la voix d'un lion, des passages de l'Apocalypse. Voyageait-il en cabriolet, il en descendait pour inhumer une musaraigne de peur que son prochain ne fût piqué par une mouche qui eût pu sucer la charogne. Convaincu par ses méditations que la fin du monde était proche, il s'était fait confectionner un costume blanc qu'il tenait en réserve pour aller à la rencontre du Seigneur et siéger parmi les élus. Tel était le patron religieux que ma grand'tante Clémence

s'était choisi, délaissant le temple ordinaire pour cette chapelle à côté. De cette chapelle, composée de protestants plus jansénistes que les autres, elle était l'un des piliers les plus perdus dans la nuée. Après un long recueillement, pendant le culte, il arrivait qu'elle parlât, poussée par une pieuse inspiration, et comme font encore quelques-uns de ses frères et sœurs dans cette communion. Je trouvai donc de manque, au foyer d'Orthez, vers janvier 1879, cette ombre subtile qui fut douce à mon enfance et réserva son tonnerre à ses contemporains. La famille n'y était plus représentée que par Célanire, qui ne ressemblait à Clémence que par son corps anguleux. Elle était, celle-là, sans mysticisme, génie de l'âtre obscur, à physionomie de Parque, béarnaise à bon bec, recueillant les œufs, entretenant la flamme d'une lampe de sorcière, mouchant la classique torche de résine, sur-

veillant le partage des moissons, présidant à la vendange, soutirant, houillant le vin, égrenant le maïs, disputant avec les marchandes, prisant du tabac, répandant une odeur de miel tant elle cirait le parquet, jusqu'à ce qu'on y glisse et tombe. Si Clémence, en marchant, avait l'air de planer sur une eau spirituelle, Célanire courait sur la terre ferme. Cette survivante de huit frères et sœurs nous reçut, durant la disponibilité si pénible de mon père, et je ressentis étrangement que les morts nous entouraient. Leur présence était partout, et les conversations, dont je saisissais des bribes, de ma grand'tante avec mon père, soulevaient le voile d'un passé que j'ai reconstitué peu à peu. La vieille filandière parlait de son père Mathieu, natif du Tarn, fils de notaire, venu à Orthez avec un régiment dont l'intendance lui incombait, s'y fixant, s'y mariant, tenu pour suspect par les terroristes, enfermé

comme tel dans la tour de Moncade d'où il lançait à ses petites filles qui venaient le considérer à la fenêtre de sa prison quelques pommes de son repas de condamné à mort. C'est en vain que, pour donner le change à ses dénonciateurs et les attendrir, il avait proposé en séance publique l'enlèvement de toutes les girouettes de la région, symboles de la féodalité ! Seul, l'arrêt de la guillotine, à Bayonne, le sauva. Mais la figure qui dominait sur toutes celles que le Ciel avait reprises était celle de mon grand-père, le docteur médecin Jean-Baptiste, dont j'ai déjà parlé, qui avait été chercher fortune dans l'un de ces pays où les fleurs sont larges comme des cloches, les flots couleur de flamme de soufre, les fruits d'une étrange saveur, les jeunes filles jalouses et franches. Longtemps j'ai regardé, sur un châle fleuri de ma grand'mère, frissonner la moire de l'océan guadeloupéen. Nous avions là-bas, mais

à Saint-Pierre de Martinique, d'autres parents, les Lalaurette. D'un vieux papier qui laisse de la poudre entre mes doigts, comme d'un papillon tropical, il ressort qu'un de ces cousins, une sorte de commissaire de la marine antédiluvien, laissa un testament fort discuté par les siens qui instituait pour sa légataire « Rose, négresse libre ».

Une vieille femme, nommée Honorine, aidait Célanire dans les soins ménagers que notre présence à Orthez compliquait. Un ménage protestant de portiers rendait aussi quelques services. Ma grand'tante m'agaçait quelque peu en me citant Daniel, l'un de leurs enfants, en exemple, parce qu'il était plus sage que moi et qu'il savait imperturbablement les versets que le pasteur lui donnait à apprendre et qu'elle lui faisait répéter.

— Tu as, me disait-elle, une nature rétive. Il faut que l'on te plie comme l'osier quand il est jeune.

Il est fort à croire que Célanire, en me servant cette sentence de couleur biblique, était inspirée par l'osier dont on entourait les cercles de ses tonneaux. Tout chez elle se rapportait à un détail d'ordre pratique, ce qui la rendait, malgré tout, fort intéressante pour un enfant. J'appris ainsi que dans une année lointaine les œufs avaient gelé, le vin s'était glacé, que le gave avait durci à tel point qu'on avait pu y faire passer un char à bœufs. La vieille originale prenait toute la journée, tantôt d'un graisseron, tantôt d'un fruit ou d'une crème de millet qu'elle étalait à la mode du pays sur le dos de sa main pour l'y laper, ou d'un morceau de pain trempé dans la soupe, ou d'un café qu'elle renouvelait dans une tasse minuscule. Cette existence de petites traditions me plaisait beaucoup et me faisait oublier Saint-Palais où je n'avais réellement regretté que Fox, le caniche de Me Cam-

pagne, notaire. Je m'étais aussi fort attaché à un bouvreuil, mais je l'avais fait suivre à Orthez où sa mort me causa le plus vif chagrin que vous puissiez imaginer. Il était beau, avec sa tête de velours noir, son dos cendré, son gilet couleur de tuile éclairée par le soleil couchant. Il lui advint ce qui, souvent, arrive à ses congénères : une indigestion l'emporta, causée par une débauche de noix. Mes sanglots ne cessèrent que sur la promesse que me fit mon père qu'il remplacerait le passereau glouton par un perroquet. Je me mis en peine de trouver une concession de terrain assez longue pour que reposassent en paix les os légers du chantre aérien. Ce fut un rosier qui me l'accorda. Et, après quarante ans, je ne regarde pas sans émotion le coin de jardin où l'oiseau rose mêla son cœur au cœur des roses qui s'épanouissent au printemps.

Mon père recevait quelques visites, sur-

tout d'anciens camarades qui l'avaient connu à Orthez au temps qu'il était au collège d'un certain M. Calmejane, et, plus tard, quand il y devint surnuméraire de l'enregistrement. L'un d'eux, M. Goude-Dumesnil, imprimeur d'un journal du cru, ressemblait à tous les hommes célèbres, de Charlemagne à Gutenberg, en passant par Vasco de Gama et en continuant par Bernard de Palissy : barbe majestueuse, long nez à angle presque droit, front démesurément chauve avec, en arrière, une cascade de cheveux prenant leur source sur la nuque. C'était un excellent prote, qui avait collationné la copie de Théophile Gautier à la *Revue des Deux Mondes*, et qui se rappelait que l'auteur du *Capitaine Fracasse* mâchonnait un sempiternel cigare, qu'il n'ôtait guère de sa bouche que pour boire de l'eau-de-vie sur la table de rédaction. M. Goude-Dumesnil avait une autre passion que

celle des beaux caractères, la passion du mariage. S'il ne se fût décidé à mourir avant sa dernière et troisième femme, à un âge fort avancé, il se serait encore remarié, m'assurait l'un de ses anciens condisciples auquel, dès l'âge de neuf ans, il confiait avec enthousiasme ses projets matrimoniaux. Il n'avait qu'un défaut, celui de professer, à l'endroit des prêtres, une haine qu'il n'avait point, je l'espère, leur reprochant l'usage du latin et terminant ses diatribes par cette formule exclamatoire : « Je les fouaillerai ! »

Je fis la connaissance du neveu de sa femme, qu'il avait adopté n'ayant eu d'enfant d'aucun lit. C'était un brave petit garçon qui m'apprenait à tirer de l'arc et qui fréquentait la même école que moi, car mon père avait eu l'idée baroque de me mettre chez l'instituteur protestant, M. Lasalle, dont la modération, je dois le dire, eût été taxée, de

nos jours, de cléricalisme. M. Lasalle, que j'ai retrouvé plus tard à Orthez, ressemblait à un magister d'Erckmann-Chatrian ou à un ligueur au repos. J'ai, durant les quelques semaines que j'ai passées sous sa férule morale, souffert d'horribles coliques. On m'eût certainement ouvert aujourd'hui. Il n'en fut rien par la grâce de Dieu. Dès que je me fus aperçu que mes crises ne se produisaient pas quand je m'observais pour ne point appuyer, en écrivant, mon estomac contre le rebord de la table, elles furent conjurées. Coïncidence? Peut-être. Le retour de la classe, dans la brume hivernale et dans le parfum qui s'exhalait des tanneries, m'était doux. Je trouvais, à mon arrivée, dans la salle à manger, un bon feu de mottes, et souvent, assis au coin de la cheminée, notre cousin Gustave Lajuzan dont la ferme *Laclotte* avait servi d'ambulance, en 1814, au général Foy qui reçut des

Anglais, non loin de là, sa quatorzième blessure. Avant qu'on eût érigé, un peu plus bas, il y a cinq ans, un prétentieux monument commémoratif qui célèbre ce centenaire, la petite pyramide dédiée au « héros citoïen » témoignait seule, sur un terre-plein de la propriété *Laclotte*, de la bataille d'Orthez. Dans une solitude dont le cri du vanneau, le chant de la caille, les grelots de quelque attelage soulignent le silence, le voyageur est tenté de se découvrir, comme dans l'image d'Épinal, devant ce naïf monolithe qu'il aperçoit à trois kilomètres de la ville, sur la route de Dax. J'ai visité, dans mon enfance, en compagnie dudit cousin, de ses filles et de sa femme, cette ferme sombre et massive, et la chambre au lit grossier où fut étendu, paraît-il, ce soldat de la Grande Armée. Malgré tant de soleils et de pluies qui ont purifié, lavé cette terre, dont j'ai mangé les beaux raisins, le souvenir du

sang y persiste, tenace comme ces deux syllabes : *cruor.* Un renseignement qui semble assez précis nous apprend que le général Foy laissa à *Laclotte* une édition des *Commentaires de César* dont il faisait sa lecture favorite. Je ne pus jamais obtenir, de mon cousin Gustave, qu'il me laissât rechercher ce bouquin dans le grenier où l'on supposait qu'il se trouvait. Avec l'âge, les manies de mon cher parent n'avaient fait qu'augmenter, surtout celle du mystère, fréquente à Orthez, et portant sur le moindre sujet. Il est même d'usage courant, et ce fut son cas, de n'avouer jamais à personne, pas même à ses proches, le nombre de litres de vin que votre vigne a fournis.

La population d'Orthez était d'ailleurs, à cette époque, d'une originalité sans pareille. On citait un richard qui, pour n'user point sa culotte, la baissait

avant de s'asseoir, et un veuf qui, pour commémorer sa défunte, avait exposé dans son salon des pots de confiture portant cette mention : « Dernière marmelade fabriquée par ma bien-aimée Victoire. » Je n'en finirais point, si je dénombrais les chroniques retenues par les anciens qui me les ont narrées, ou les étrangetés dont j'ai été moi-même le témoin. On assure qu'il faut mettre tant de lubies sur le compte de mariages consanguins, moins fréquents depuis l'installation de la voie ferrée. Il me semble assez juste de dire que l'atmosphère même de la petite ville, ce côté taciturne entretenu chez les protestants par le souvenir des anciennes guerres religieuses qui les pousse à enfouir leurs pièces d'or et à fermer leurs volets à toute heure du jour, contribue à cette mentalité. Le paysage aussi. Rien de plus *lunatique* que ce vieux pont où de rares ombres se glissent à l'entrée de la

nuit, semblables à des funambules, aux Pierrots et Arlequins, aux Gilles et aux Colombines, la face enfarinée par l'astre, le pied léger, prêts à l'échange de coups de batte. Je fus, à l'époque même où j'en suis de mes mémoires, tout à fait surpris de cette sorte de figure chorégraphique appelée par les gens du cru *pantalonnades* et qu'ils produisaient à l'époque du carnaval. J'assistai à cette danse, de l'une des fenêtres du vieux salon familial. Dix ou douze nigauds, ayant revêtu des costumes de calicot passementés de bleu, la culotte bouffante à mi-mollets, faisaient le simulacre de se battre en duel, en sautillant. Les épées étaient remplacées par de longues aiguilles de bois mouchetées. Je n'ai jamais assisté à rien de plus pénible. On avait l'impression que ces hommes montraient là tout leur caractère puéril, vaniteux et falot.

Ce séjour, qui me permit de prendre contact avec ces types extraordinaires, ne dura guère plus d'un mois, entre janvier et février 1880, il me semble. Après quoi, ma mère, ma sœur et moi allâmes passer quelques jours à Pau, chez mes grands-parents et chez mon oncle le Mexicain, à Assat, où mon père nous avait précédés. Heureusement que, cette fois, j'échappai au lycée dont j'avais horreur. On me fit prendre quelques répétitions avec un instituteur rose et grassouillet qui s'appelait M. Franc. Il marquait vingt-huit ans. Il me faisait résoudre des problèmes dans le genre de celui-ci : *Quel est le prix de cent quarante fromages de Livarot, si l'on sait que trois de ces fromages ont été payés vingt-cinq francs?* Un jour, M. Franc m'interrogeait, il me parut rêveur. C'était au lendemain d'un jour de congé. Il arborait une rose à la boutonnière, et, de temps en temps, il penchait la tête vers la fleur

et y plongeait son nez rond en fermant les yeux. Enfin, d'une voix pleine de miel, entre un fromage de Livarot et un express dont il fallait déterminer l'allure, en sachant qu'il partait de Bordeaux à dix heures cinquante du soir et arrivait à Paris à onze heures le lendemain matin, M. Franc me déclara : « Il est doux d'être fiancé. » Il souriait et paraissait retenir un tendre souvenir de la veille. Sa joie d'amoureux me laissa fort indifférent, mais ce qui m'enchanta, me sembla provenir chez lui d'un état d'âme ravissant, ce fut quand il me dit : « Monsieur Francis, je vous donne comme sujet de narration française : *Vercingétorix.* » Je fus en proie à un enthousiasme indescriptible, à l'idée de m'étendre sur un thème aussi héroïque. Rentré à la maison, je m'installai dans la salle à manger où régnait l'odeur du tabac dont mon aïeul, comme on sait, entretenait la souplesse avec la carotte humide. Jamais

parlementaire, appelé à célébrer un grand chef mort, n'apporta plus de pompe à son discours que moi au mien. Je dis tout ce que je savais sans omettre les druides détachant, avec des faucilles d'or, le gui des chênes. M. Franc vit passer, dans la lecture que je lui fis, le char de César où le général gaulois, enchaîné, redressait noblement la tête. Mon répétiteur demeurait baba sous le flot de cette éloquence où Jaurès et Flaubert semblaient s'être donné rendez-vous. Il s'écria : Il n'est pas admissible qu'un enfant de votre âge atteigne à de pareilles hauteurs ! Vous avez copié ce devoir ! — Non, monsieur ! répliquai-je fièrement. M. Franc, dont une nouvelle rose ornait le veston, me considéra un instant, mit son canotier sur l'oreille, prit sa badine et sortit sans ajouter un mot. Je crois qu'il aurait bien désiré d'en avoir écrit autant pour le réciter à sa fiancée. Je ne revis ce maître d'école

que peu de temps encore, et pour lui annoncer que mon père, enfin dédommagé d'une injustice, venait d'être désigné pour occuper un poste de receveur à Bordeaux. Pour le rejoindre dans cette ville, ma mère, ma sœur et moi n'attendions que le choix d'un logement. M. Franc me dit : « Vous devez vous tenir pour très heureux de cette résidence où est envoyé monsieur votre père. Entre Pau et Bordeaux, le train s'arrête à Morcenx, où l'on mange fort bien. » Et pour exprimer son admiration, quant à cette cuisine succulente, il baisa le bout de ses doigts réunis en faisceau.

Cette nomination, en date du 12 mars 1880, nous l'avions apprise un matin, à Assat. Mon cœur fut inondé de joie. J'avais prié de toutes mes forces pour obtenir la fin de cette mise en disponibilité qui attristait mon père et son entourage. Car, même lorsqu'ils ne comprennent pas au juste la peine de leurs

parents, leurs petits ont un cœur infini pour la partager dans l'ombre. Ce télégramme bleu, qui mettait fin à un gros souci, m'apparut comme un morceau du ciel printanier entre nos doigts, un fragment de ce luisant azur qui découpait l'érable où chantait une hirondelle effilée.

CHAPITRE QUATRIÈME

Ce fut donc au printemps de 1880 que nous allâmes nous installer à Bordeaux. Un voyage nocturne m'offrit la splendeur de l'aube, ce regard opaque du ciel endormi sur la terre qui grelotte, puis ce jaune, ce gris, ce rose, ce rouge, qui précèdent les branches du soleil dans la forêt du clair azur.

La maison où nous avions loué, *cours des Fossés*, en face de ce qui était alors le vieux lycée, et qui devait devenir peu à peu la Faculté des lettres et des sciences, portait le numéro 196. Le bureau de l'enregistrement était situé au rez-de-chaussée dont une partie était occupée par le ménage d'un tailleur

nommé Lévêque, lequel cousait à la vieille mode, accroupi sur ses mollets, et rallumait sans cesse à une lampe à gaz-mil, à ce préposée, un trognon noir de pipe en terre. Le premier et le deuxième étages étaient nôtres, l'un comprenant la cuisine, la salle à manger et le salon, et l'autre nos chambres à coucher. Le troisième étage abritait, à notre arrivée, un couple sans enfants vivant avec un vieux père et beau-père dont la chienne qui avait la chassie se nommait Folette. La partie du cours des Fossés, aujourd'hui cours Victor Hugo, qui faisait face à notre demeure, était large, complantée de marronniers sous lesquels des mercantis dressaient leurs étalages, le dimanche matin surtout, consacré aux savetiers et aux marchands de singes et d'oiseaux.

A l'arrivée, on m'avait mis au lycée, en neuvième, car mes aptitudes scolaires, j'ai déjà insisté sur ce point, étaient

telles que les écrevisses seules, que l'on assure marcher à reculons, pouvaient en donner une faible idée. Je fus présenté au proviseur, qui avait nom M. Jonette, et dont on saura tout quand j'aurai dit qu'il était l'auteur d'une grammaire française. J'étais et je suis encore, vis-à-vis des universitaires, dans un sentiment tel que je ne pense pas que le renard que je vis un jour enchaîné marquât une plus grande gêne à son bourreau que celle que j'éprouve devant mes amis les plus intimes lorsqu'ils appartiennent au docte corps. Néanmoins je ne fus pas trop mal noté, à mon arrivée, par un certain M. Boisson qui avait le teint de la bière blonde et qui se croyait obligé, pour nous inculquer les éléments de toute science, de déposer au préalable, sur une chaise, un reluisant chapeau haut de forme. Je me liai au début surtout avec un excellent élève nommé Philippe Lau-

rens dont les parents, des Parisiens, occupaient, rue des Ayres, un étage au-dessus d'une pharmacie. Le père de Philippe était le meilleur des hommes, soutenant assez péniblement sa famille avec une représentation commerciale, et la mère était enjouée, entendue dans son ménage, intelligente. Je fis ainsi connaissance avec les échantillons d'une race très différente de la mienne, d'un tout autre accent, apte à la petite lutte de l'au jour le jour, estimant chaque chose à son prix. C'est ainsi que je compris tout celui que l'on doit donner aux petits cornichons et oignons confits dans le vinaigre, et dont on assaisonne le bœuf bouilli, un jour que j'entendis le père Laurens s'écrier en en mangeant : « Je voudrais, tant ces condiments sont bons, en posséder mille bocaux ! » Et, lorsque nous buvions frais, chez mon camarade, grâce à la précaution que l'on avait prise, d'avoir laissé longtemps

les carafes sous le jet d'eau de la ville, précaution due à son papa, toute la satisfaction de celui-ci apparaissait sur son visage et se traduisait par cette phrase : « Il n'y a pas de boisson à la glace qui vaille celle-ci ! » Le même enthousiasme s'exerçait sur un radis ou sur une salade de cresson que ces Parisiens prononçaient creusson, détail qui paraît insignifiant, mais qui ouvrait un abîme entre nos mentalités. La réserve excessive de l'homme du Sud-Ouest se choque naturellement de cette exubérance de l'homme du Nord, qui la lui prête, le prenant pour un Provençal, et notre langage chantant est comme blessé par la volubilité, le raccourci, l'intonation de la phrase qui nous est étrangère. Tout cela n'empêchait point d'excellents rapports avec la famille de mon ami, et avec cet ami qui était au point de vue scolaire le contraire de ce que j'étais. Je l'ai vu, dans la suite, repasser avec un tel achar-

nement les matières d'une composition où il désirait être classé le premier que, pour ne pas succomber au sommeil, il infligeait à son corps une attitude torturante sur deux chaises. Il était devenu, grâce à ce système, une sorte d'élève universel, damant le pion à tous ses camarades et inspirant, dès la huitième, au proviseur et au censeur qui chaque semaine venaient assister à la lecture de nos victoires et de nos défaites, un respect sans nom. Je ne crois pas que tant de studieuse vertu lui ait procuré dans la vie une place privilégiée, et j'ai fait la même remarque à propos d'autres qui lui ressemblèrent. J'avoue que j'éprouvais, sinon de la jalousie, du moins de la confusion à l'endroit de ces camarades que mon père me désignait comme des modèles à imiter. Le brave homme avait tout dit quand il avait cité l'École Polytechnique, et je crois qu'il serait mort de joie si, ayant eu la facilité qu'avait ma

sœur pour les mathématiques, je les eusse cultivées jusqu'à me coiffer d'un bicorne. Son ardent désir, auquel il dut bientôt renoncer, de me voir grossir la phalange de ces petits suisses de la science — quel orgueil n'eût-il pas éprouvé à me promener par les rues vêtu ainsi ! — lui avait fait me mettre entre les mains une lecture qui exprimait la jubilation et la fierté de parents escortant en public un tout jeune polytechnicien. Avouerai-je que, à l'âge d'homme, me rappelant ce souhait de mon pauvre papa, un jour que, devant une pharmacie, je rencontrai flanqué de son père, de sa mère et de sa sœur, l'un de ces algébristes en uniforme, je versai des larmes? Mon père, pardonne-moi du haut du Ciel de n'avoir été qu'un poète !

Philippe Laurens était donc le type du bon élève, et, dans la suite, cette qualité s'accentua chez lui jusqu'à le

rendre insaisissable. Mais à l'époque où nous en sommes, il ne dédaignait pas de descendre sur le cours des Fossés pour jouer avec moi. Nos désirs se portaient particulièrement sur l'étalage du père Larroque, boutiquier sexagénaire qui vendait aux lycéens non seulement des provisions de bouche, caramels, pâte de guimauve, beignets de pomme, mais encore de quoi stimuler bien des vocations : bateaux, canons, couleurs. Le père Larroque était généralement de mauvaise humeur, ne se déridait que lorsque venaient lui rendre visite d'anciens compagnons de jeunesse dont les conversations, me semblait-il, roulaient sur les bonnes fortunes du passé. Il avait un commis, sorte de long garçon épicier fort prétentieux, prénommé Charles, ce qui se prononçait en faisant sonner l'*s* final. Je demandai un jour innocemment à Charles s'il n'était pas le fils du père Larroque, ce qu'il prit fort mal,

tellement qu'il alla se plaindre à ma mère, qui passait avec moi sur le cours, de ma gratuite supposition. Je le vois, me désignant d'un doigt vengeur à la plus indulgente des femmes et déclarant : « Madame, ce polisson m'a demandé si je ne suis pas le fils de M. Larroque ! »

En face de notre balcon garni de belles fleurs, surtout de laurier-rose, de pétunias, d'œillets, de fuchsias, qui vers six heures au printemps et en été, s'alourdissaient des pierreries de l'arrosage, il y avait un pauvre magasin d'horlogerie qui manquait de jour et d'air. C'est pourquoi, chaque matin, son locataire nommé Guillot précipitait au dehors, à l'aide de rails, une cabine à roulettes dans laquelle il travaillait à l'ombre des arbres du cours. Il assujettissait à l'un de ses yeux une sorte de loupe de corne. A l'aide de cet instrument

et d'une pointe d'acier, cet artisan scrutait et fouillait l'organisme d'une montre comme un entomologiste examine et dissèque celui d'un insecte. Il ne quittait sa roulotte que vers midi et le soir, quand, avec un fracas épouvantable et sur le même plan incliné dont il s'était servi pour la sortir, il la réintégrait dans le magasin qui la portait dans son ventre. Jamais Guillot ne réduisit ses nombreuses heures de travail, excepté le dimanche, durant huit années que je l'ai vu attelé à la besogne, sa lorgnette à l'œil ou relevée sur le front à l'aide d'une branche métallique. Qu'il gagnât sa vie ainsi, je le veux. Et le grand nombre de montres appendues autour de lui, dans cette tour vitrée, témoignait de la confiance que les passants et les voisins lui accordaient. Mais au delà de cette besogne, il y avait comme un divin mystère. Nul doute que Dieu n'accordât une attention pleine de man-

suétude à tous ces raccourcis de la machine céleste, à ces naïfs petits mondes que leur régulateur humain portait à son oreille, et ne nourrît celui-ci aussi bien que plusieurs passereaux. Que n'a pas dû comprendre Guillot jusqu'à ce jour, après la mort de mon père où, repassant par Bordeaux, je le revis? Il releva sa loupe de corne pour me tendre la main.

— M. Jammes a succombé à une maladie de cœur? J'ai le cœur malade aussi, je n'en ai pas pour longtemps.

Un voisin de Guillot, c'était Mignon, pâtissier, dont la face ressemblait à celle du type chinois tel que le représentent les livres sans prétention : il suffit d'une figure un peu blafarde, d'un nez camus, d'yeux bridés, de deux brins de moustache et d'une impériale qui me semble davantage se rattacher à Napoléon III qu'à Confucius. Mignon ne demeure dans

mon esprit, avec sa blanche toque de mandarin, que parce qu'il fournissait à l'humble luxe de notre famille qui, le dimanche, lui achetait une *mignonnette*, sorte de madeleine incrustée d'amandes de pin.

A l'angle de la rue des Ayres et du cours des Fossés, il y avait, en face de la maison habitée par nos amis Laurens, un certain Pilorget, coiffeur, qui me fit croire que chacun des petits plats à barbe qui lui servaient d'enseigne était en or massif et valait mille francs. Ce que je crus, et mon père me sembla naïf et ignorant lorsqu'il m'assura que ce Figaro s'était simplement moqué de moi. Ce Pilorget vivait dans une sorte d'effervescence. Bien que je comprisse peu le fond de son histoire, je le trouvai sublime un jour qu'il contait avec exaltation, à l'un de ses clients qu'il tondait, qu'un sien ami, capitaine de pompiers, avait quitté sa jeune femme

brusquement, le soir même de leur mariage, pour aller éteindre un autre feu qui dévorait une scierie. Il est vrai que les incendies étaient si nombreux à Bordeaux, à l'époque dont je parle, qu'il y avait quelque chance qu'il ne se passât point d'année qu'un pompier n'en eût pu faire autant. Je me souviens de la lugubre sonnerie de la grosse cloche de la tour Saint-James. Dès que son sourd bourdonnement se propageait sur Bordeaux, j'étais empli de terreur. Je ne sais ce qu'éprouvait l'auteur de la *Vulgate* quand il pensait ouïr les trompes du Jugement dernier, mais je ne pense pas qu'il fût plus terrorisé que moi lorsque cette onde apocalyptique pénétrait jusqu'aux moindres fissures du plus lointain des quartiers pour signaler le feu. J'entends encore cette marée montante, solennelle, monstrueuse, submergeant la cité d'Ausone, ce bourdon d'un invisible essaim de

bronze que je n'ai perçu nulle autre part, ce déferlement d'épaisses vagues aériennes qui ne retrouvaient le calme un instant que pour permettre à un lourd marteau de cogner sur la lèvre de cette gueule infernale autant de fois qu'il le fallait pour indiquer le numéro de l'arrondissement sinistré. Cette voix du beffroi bordelais revêt une extraordinaire majesté, bien digne de cette ville méconnue par aucuns qui font consister son charme dans quelques quartiers neufs, tels ceux de Tourny. Mais il est une Burdigala qui est faite d'ombre, dont les maisons en des ruelles étroites présentent leurs balcons de fer bombés comme des galères et tout pavoisés de fleurs. Surtout au clair de lune, cette cité antique ressort, se détache nettement de la ville moderne. Çà et là une tour, une porte de l'enceinte, puissamment postées, une église immémoriale, et, à la base de la ville, ce fleuve commercial,

ce quai tout plein d'odeurs salubres, de volières criardes et bariolées, de bouges marins, suspects et naïfs. C'est plutôt vers ces quartiers anciens, obscurs et poétiques, en des venelles qui arboraient de singuliers drapeaux, des bouées, des toiles à voile, des vêtements huilés, des poulies et des câbles, que nous portions nos pas, mon père, ma mère, ma sœur et moi, aux jours que le bureau de l'enregistrement, le train de maison et les classes nous laissaient quelque loisir. J'évoque certains après-midi d'été, quand nous descendions en flânant jusqu'à la Garonne en suivant le cours des Fossés plongé dans le calme dominical. Ces jours-là nous n'étions pas invités par des juifs aux voix tremblantes à entrer dans leurs boutiques pour y admirer, sur des mannequins, des costumes tout faits, plus roides que des morts de froid. Mais, et le dimanche même on ne les rentrait pas, mon attention était sollicitée étran-

gement par deux cercueils de verre posés verticalement sur le trottoir, à droite et à gauche de la boutique d'un défroquant de Judée. Chacune de ces boîtes funèbres contenait une poupée de cire qui avait l'intention de représenter un de ces ouvriers, dits *compagnons*, qui faisaient naguère, avec une certaine ostentation, le tour de France. Quoiqu'on eût voulu assigner l'âge adulte — leur moustache et leur impériale en témoignaient — à ces personnages impressionnants, la sordidité hébraïque les avait réduits à la portion congrue : celle de leurs sarcophages économiques. On avait glissé, entre les doigts roidis de ces prolétaires jumeaux, la canne à pomme d'or de la société secrète, et à leur boutonnière décorée d'un bouquet blanc pendait un insigne abracadabrant. Laissant de côté ces momies, dont on avait vermillonné les joues au long desquelles tombaient des boucles telles que

l'on en voit aux rabbins du réservoir de la synagogue, à Alger, nous poursuivions jusqu'à une place solitaire où le moyen âge avait, paraît-il, dressé le gibet. Elle était commandée par une porte massive, propre à l'antique défense de la cité, la *Porte de Cailhau*. A l'angle que formait cette place avec la rue du *Chai-des-Farines* était situé le plus médiocre des cafés tenu par Isidore Têtard. Là, nous nous asseyions un moment sous la tente où nous nous faisions servir une canette, puis nous continuions par les quais en nous intéressant aux vapeurs, aux barils accumulés, aux enfants qui essayaient de pêcher quelques menues anguilles.

Ce fut le 14 juillet qui suivit notre installation à Bordeaux que l'on célébra la fête de la troisième république. Je ne sais pourquoi, vers ma huitième année, à Saint-Palais, je professais des idées

nettement monarchistes devant mon père, qui ne les partageait point. Je me laissai pourtant séduire, quatre ans plus tard, à Bordeaux, par un assemblage de trois plumes tricolores, fort jolies, dont on décora mon chapeau, qui était blanc comme tout le reste de mon costume. Je devais avoir l'air, porteur de cette aigrette, d'un oiseau tropical. Cet anniversaire de la prise de la Bastille fut favorisé par un implacable azur. De bon matin, lorsqu'il faisait frais encore, je me promenai non loin de la maison, sur le cours où des camelots foisonnaient. Le peuple avait l'air heureux, et moi-même je me sentais le cœur léger, prêt à s'envoler ainsi que mon couvre-chef ailé. Je ne me doutais point du désastre à quoi nous vouait ce régime qui a combattu si haineusement mon Dieu. Mon père avait subi et la philosophie de Jean-Jacques et l'influence du milieu huguenot, dans lequel il avait été élevé, à

Orthez, dès l'âge de sept ans, à son arrivée des Antilles. Je regrette de lui avoir connu ces idées et, dans son agonie, de ne m'être senti ni assez âgé ni assez chrétien pour lui indiquer le chemin de la paix. Je déplore amèrement certains partis pris dans le maintien et le triomphe desquels il situait le progrès, la fraternité, que sais-je? Mais son cœur fut le plus noble que j'aie connu, et jamais sa vie familiale ne prêta au moindre soupçon. Il avait naturellement de telles manières, et ce physique merveilleux dont j'ai parlé, que j'ai entendu une femme du meilleur monde lui assurer qu'un prince lointain devait revivre en lui. Ce prince a peiné, s'est usé le cœur pour nous gagner du pain. J'entends, dans le bruit que fait ma plume qui trace ces lignes avec amour, le même bruit qu'émettait la sienne sur les gros registres où il appliquait sa signature nerveuse. Enfant, je suspen-

dais ma respiration pour regarder l'arc si pur de son front sous la lampe d'automne, dans son bureau solitaire. Le Seigneur ne m'a pas donné que je comprenne ainsi, à travers la mort, celui qui m'a engendré pour qu'il me sépare de lui. Ah ! certes, j'eusse préféré que notre maison d'alors fût telle que celle où j'ai posé la pierre de mon foyer, toute sonore de cantiques, toute fleurie de fêtes patriarcales, tout embaumée de pain bénit. Mais je compte trop sur la miséricorde pour ne pas croire à tant d'influences, qui atténuent notre responsabilité, pénètrent dans notre pauvre argile et entravent notre liberté individuelle. Je voyais parfois mon père, l'air toujours un peu fatigué, demeurer longtemps silencieux en face d'un arbre ou d'un paysage : « A quoi penses-tu? » lui demandais-je. Et il me répondait simplement : « A Dieu. » Cet aristocrate, entiché de la première Révolution comme

Leconte de Lisle et la plupart des créoles que j'ai connus, — il se souvenait avec tristesse des noirs en esclavage chez son père, — était amené par ses fonctions et par les circonstances à fréquenter des individus, ses collègues ou non, qui ne lui ressemblaient en rien. C'est ainsi qu'à l'occasion de cette première fête nationale notre table réunit un certain nombre de gens qui déjeunèrent en notre compagnie sous l'égide d'un petit buste de la République disposé sur un socle. Il ne se dit rien, durant ce repas, qui pût blesser les oreilles de ma mère et de ses enfants, qu'elle élevait en catholiques, mais avec cette modération qu'inspirait à ses semblables la froideur religieuse des maris nés sous Louis-Philippe — il ne s'y dit rien de choquant, encore que deux des convives appartinssent à la franc-maçonnerie dont mon père, fort heureusement, ne fut jamais un adepte.

L'un de ces deux hôtes avait nom Albert Lescure, l'autre Guichet. Albert Lescure était le fils d'un vieux maître d'hôtel qui avait fait à mon père et à ma mère, dans un poste de début, les honneurs de sa bonne cuisine et qui s'était mis en quatre pour faciliter leur installation. Mon père, qui avait le cœur reconnaissant, ne manqua point d'aller rendre visite, aux environs de Bordeaux, à ce Vatel à la retraite qui avait suivi son fils devenu pharmacien. Albert Lescure était un brave garçon dont le teint marquait une propension à la maladie de foie : son visage camus s'encadrait d'une barbe noire en forme de fer à cheval, et il avait à se plaindre de sa femme. A chaque fois que nous allions frapper à sa porte, il ne manquait pas de nous accueillir par ces mots : « Avez-vous lu ce qu'ils ont encore fait? » *Ils*, c'était, bien entendu, ceux qu'il surnommait « les chevaliers de la robe noire » ou qu'il

gratifiait de quelque autre métaphore empruntée à M. Homais. Mon père, assez railleur, n'était pas sans s'amuser dans son particulier de l'état d'esprit de ce frère trois points, qu'il avait connu enfant et qu'il affectionnait. Je crois savoir qu'Albert Lescure, que la vie chargea d'une lourde croix, est mort converti. Le Ciel nous vaut mieux qu'une loge, s'appelât-elle *la Candeur*.

Le collègue d'Albert Lescure au Grand-Orient était donc ce Guichet, fonctionnaire. Il n'avait point la rondeur de son émule, même au physique. Pâle et long, il possédait un nez en lame de rasoir et des moustaches noires qui allongeaient encore ce nez, d'où elles pendaient comme les branches d'un compas. Je crois que ses convictions n'étaient pas désintéressées ; il parlait beaucoup de son avancement, et il essayait de gagner à sa secte, en en fai-

sant ressortir les avantages, mon père qui demeura inflexible. Je vois Guichet assis, un soir, sur le canapé de notre salon où il a déposé son chapeau, un tube sinistre qui étirait encore sa figure quand il s'en coiffait : « Mon cher collègue, disait-il d'un air sentencieux, que n'étiez-vous, hier soir, parmi nous ? La séance que nous avons tenue était impressionnante, un seul cœur nous animait. » Ainsi parlait Guichet dont la femme et les enfants, que nous fréquentions, étaient fort pieux.

J'ai conservé ce souvenir encore : je suis chez eux ; il rentre, seul, d'une promenade, tuyauté de son éternel chapeau ; il a l'air absorbé ; il fouille dans son pardessus qu'il va enlever, il en retire un petit livre qu'il va dissimuler dans un coin ; je choisis mon instant pour aller jeter un coup d'œil sur ce livre : c'est l'*Imitation de Jésus-Christ.*

Tels sont les deux personnages qui buvaient à la santé de la République, chez nous, en cette chaude journée de l'an 1880. Quand le soleil fut moins actif, à la fin de l'après-midi, l'animation du matin reprit dans la rue, grossit encore. Et après le repas du soir, la foule battit son plein. Elle riait. Cours d'Alsace-Lorraine, elle monta sur la voiture d'un cocher récalcitrant qui voulait enfreindre une consigne et elle le fessa. Mille globes illuminés pendaient aux fenêtres, et le feu d'artifice, tiré sur les Quinconces, eut une bien autre allure que la pétarade qu'on nous offrait aux fêtes de Saint-Palais. Ce me fut toujours une joie que d'assister à ces jeux de flammes crépitantes. Celui-ci, même à un intervalle de quarante années, me semble d'une beauté particulière. Je vois le gouffre de la nuit, les maisons imposantes qui, du côté du Jardin Public, entre les feuillages grandioses, ont une

allure balzacienne, semblent garder le mystère de quelque Fille aux yeux d'or. J'entends la respiration contenue de la foule grouillante et son murmure admiratif lorsque des serpents et des dragons sillonnent la nuit et, détonant, laissent choir leurs braises multicolores et rendent, avant qu'il s'en élève de nouveaux, l'obscurité plus dense. Que se passe-t-il au soir de ces vastes fêtes? Quel vieil amiral, sur l'une des terrasses qui dominent la cité, compare, après dîner, en fumant son cigare, ce ciel artificiellement constellé à celui des nuits de Chine? Je rentrai me coucher, mais l'allégresse du matin avait disparu, noyée par la fatigue et aussi par je ne sais quel sentiment qui me prédisait que tout cela était lamentable, que ce peuple ne possédait pas le bonheur, mais seulement je ne sais quelle ivresse de mauvais aloi où grondait l'avenir.

La gent anti-républicaine était représentée, chez nous, à cette époque, par un couple qui ne le cédait en rien en drôlerie à Lescure et à Guichet. La femme était quelque peu de notre parenté, de cette famille de Goyénèche dont nous avons rencontré des membres aux environs de Saint-Palais, à Garris, lesquels mettaient tant d'orgueil à manger devant nous force piment rouge qui les laissait un instant aux portes de la congestion. Le mari de cette noble dame avait nom Louis de Laurens. Il était cousin de Stanislas de Guaita, dont il ignorait la magie. Du couple de Laurens étaient nés deux filles et deux garçons. L'aîné de ces garçons était Charles, cet hôte que nous eûmes un jour à la fête de Saint-Palais et que Louis de Joantho voulait persuader par orgueil de famille d'aller se faire tuer dans les pampas plutôt que de vivre en pantoufles dans une pharmacie. Ce mé-

nage élevait ses filles d'une manière si réservée, craignait tellement que la moindre lecture ne leur inspirât une pensée voluptueuse, qu'il brûlait avec soin, loin de leurs yeux, tout imprimé qui faisait part d'un mariage ou d'une naissance. Le père était très long, très mince, très compassé. Il portait un chapeau haut de forme, une redingote, et ses souliers bas laissaient paraître des chaussettes mouchetées comme du fromage de Roquefort. Il était l'auteur d'un ouvrage sur les hypothèques privilégiées. Jamais, sous sa moustache en brosse, sa lèvre n'esquissait un sourire. Il vous parlait de tout près, d'une voix confidentielle, en appuyant sur le creux de votre estomac son index qu'il avait fort maigre. Son ascétisme naturel cadrait peu avec la gourmandise de son fils Charles qui poursuivait à Bordeaux ses études d'apothicaire. J'assistai un soir à ce dialogue entre eux : — J'ai acheté

aujourd'hui, commençait le père, une barrique de vin de Bordeaux. Et le fils : — M'est-il permis de vous demander, papa, quel est le dégustateur que vous avez choisi pour vous conseiller? — Pas d'autre dégustateur que moi-même. — Vous y entendez-vous, papa? — J'ai eu la preuve, répondait l'autre d'un air sentencieux, que ce vin était de la bonne marchandise, car en passant dans mon gosier il m'a fait chaud.

Comme le fils esquissait un sourire, le père lui dit :

— Charles, tu vas m'expliquer ton sourire ! Charles, pourquoi as-tu souri? — Mon père, je vous l'expliquerai tout à l'heure. — Non, Charles, pas tout à l'heure ; dis-moi pourquoi tu as souri? — Permettez, papa, que je remette l'explication à plus tard. — Charles, pourquoi as-tu souri? poursuivait l'autre. Et il insista durant une demi-heure : — Charles, pourquoi as-tu souri?

Je m'étonne fort, quand je me remémore tant de types divers, que j'aie été tenu, dans ma prime adolescence, pour un original par tant d'hommes qui accusaient une bien grande singularité. Je ne pense pas qu'entre eux ils se trouvassent extraordinaires, mais je ressentais que, si jeune que je fusse, ils s'entendaient sans se concerter pour faire peser sur moi je ne sais quelle réprobation.

La rentrée de l'année scolaire 1880-1881, je la fis au lycée, chez M. Dabas. M. Dabas était charmant. Il se croyait marin parce que durant les vacances qu'il passait à Arcachon, il manœuvrait un petit bateau. C'était un joli homme, d'une trentaine d'années, l'œil bleu, la barbe blonde en deux pointes. Nous fûmes tout de suite d'assez bons amis : maintenant je travaillais assez bien, mes places étaient parfois très satisfaisantes. Plus tard, lorsque je retrouvai en sixième

ce maître parfait, je le fis, au contraire, beaucoup souffrir, parce que j'avais atteint l'âge ingrat dans ce qu'il a de plus noir, de plus vaniteux, compliqué d'un tas de lubies où le docteur Faust et Méphistophélès eux-mêmes eussent perdu leur latin. Il y eut en moi, ainsi qu'en un philtre où divers esprits se combattent, un écolier, un alchimiste, un pascalisant, un poète et un amoureux. Mais n'anticipons pas sur mes ridicules, que nous retrouverons en leur temps, et plaise à Dieu que je sois débarrassé du plus funeste à jamais ! Nous sommes donc encore en huitième où M. Dabas, quand il nous donnait quelque explication grammaticale ou autre, s'arrangeait toujours pour la faire glisser vers sa chère navigation. Devait-il nous renseigner sur les applications opportunes des verbes « mener, amener, emmener », il nous révélait comme quoi, dans un concours de voiliers auquel il avait pris part

avec succès, l'expression « amener le pavillon » — ce qui signifie le baisser par déférence ou par force — avait fait se méprendre ses concurrents qui avaient été battus par ignorance de la langue française. Rencontrait-on, dans une lecture, le terme « vaisseau de haut bord », sur-le-champ M. Dabas bondissait de sa chaise vers le tableau où, jusqu'à ce que le tambour le chassât de la classe, il dessinait des trois-mâts. Son complet-veston était taillé dans la même étoffe que la casquette à visière vernie qu'il portait parfois : une étoffe de costume de matelot. C'est M. Dabas, et je lui en garde un gré infini, qui nous fit notre premier cours, très élémentaire, d'histoire naturelle. J'avais cru jusque-là que les professeurs n'apportaient guère que l'ennui, et jamais l'une de ces simples choses du bon Dieu qui permettent à l'enfant de se retrouver chez soi, c'est-à-dire dans le monde. Quelle ne fut pas

ma joie quand, un certain samedi soir que j'attendais l'explication de cette rubrique portée sur notre emploi du temps : *sciences naturelles*, je vis M. Dabas tirer d'une boîte deux ou trois cailloux, une herbe et une grenouille morte fraîchement ! Il nous expliqua les trois règnes. Et lorsqu'il en arriva à la bestiole, dont il avait tendu les muscles dorsaux sur l'acier d'un canif pour la galvaniser, j'entendis mon voisin de Boucaud me confier avec un sourire innocent : « Je serai médecin. » Il a tenu parole et je lui dédie aujourd'hui ce souvenir qui date de trente-huit ans. Mon autre voisin de classe, Charles Veillet, ne paraissait pas s'intéresser aussi vivement que moi aux minéraux, aux végétaux et aux animaux. Je me souviens que, durant ce premier cours expérimental, il considérait un minuscule almanach dont la couverture représentait un gentilhomme valois donnant le bras à

une gente dame. Il me montra ce couple en m'expliquant : « C'est de la *galanterie française.* » De la grenouille, M. Dabas en arriva bientôt aux insectes, ce qui déchaîna en moi une passion d'autant plus vive que je venais de lier connaissance, dans un roman de Jules Verne, avec le plus original des entomologistes. Mon ami de Boucaud, voulant m'être agréable, me rapporta de son jardin un tout petit coléoptère marron. Je m'avisai de ce qu'il n'avait que quatre pattes, au lieu de six, qu'ont toujours les coléoptères, nous avait affirmé M. Dabas. J'allai le montrer à celui-ci, pensant avoir découvert quelque monstre auquel on ne manquerait pas de donner mon nom, latinisé. Il me répondit : « Votre imagination, cette folle du logis, vous entraîne trop loin. Cet insecte a six pattes. »

En ce temps-là, j'appris cinq choses. La première, c'est que sous un azur plein

de brises, les vaisseaux sont joyeux et impatients, joyeux par les chants des marins, impatients par leurs pavillons qui ne demandent qu'à se détacher. La deuxième, c'est que la Vierge dorée qui luit comme une âme au sommet de la tour de Pey-Berland, et qui est la reine de Bordeaux, fut un jour projetée sur le sol par des brutes. La troisième, c'est qu'il est poignant de voir les passants se fondre dans le brouillard comme dans la mort tandis que gémissent les sirènes du fleuve. La quatrième, c'est qu'un grand marché est une merveille et que l'on peut y acheter des coquillages, des crabes et des crevettes, pour lesquels, je l'ai déjà dit, mon goût est si prononcé qu'il me ferait commettre des folies. Et la cinquième, c'est qu'il y a Jules Verne.

Trop de pions n'ont pas compris la grandeur homérique de ce constructeur qui, ayant posé ses fondations au centre

de la terre, élève à travers l'océan sa cathédrale jusqu'au ciel. Que n'a-t-il pas vu? Que n'a-t-il pas ressenti? Non pas à la manière d'un voyageur qui parcourt effectivement le monde, et n'en rapporte rien, mais comme saint Jean de la Croix qui, muré dans sa cellule, y trouve :

> ... les montagnes,
> Les vallées solitaires et boisées,
> Les îles étrangères,
> Les fleuves retentissants,
> Le murmure des zéphyrs amoureux.

Que n'a pas embrassé son génie dans les trois règnes, sous toutes les latitudes et longitudes? Quelles vocations n'a-t-il pas suscitées, et, à l'heure où j'écris, combien de marins écoutant la mer leur parler, combien de missionnaires ouvrant les sentiers d'une chapelle au Brésil ou dans l'Inde, pourraient témoigner que la flamme qui les a poussés en avant, ils la tiennent de Jules Verne. Cet homme ne sut point assez poser pour arriver,

et, d'ailleurs, dans chaque siècle, il n'est pas beaucoup de personnes qui soient aptes à goûter l'*Odyssée*, à moins que ce ne soient des enfants. Lui-même semble avoir ignoré sa grandeur : il allait au théâtre d'Amiens chaque soir, et il trouvait très drôle, dans un bal travesti, de coiffer un calot blanc, de ceindre un torchon et de brandir une poêle.

Je connaissais déjà le *Voyage au centre de la terre*, mais quelques chapitres de *Vingt mille lieues sous les mers*, que me prêta une dame qui dirigeait les cours que suivait ma sœur, me transportèrent davantage encore. Je résolus de vivre, si je peux dire, dans une atmosphère sous-marine. Je fus submergé. Le brave M. Dabas lui-même, je ne l'apercevais plus qu'à travers des ondes glauques toutes fleuries de méduses, tout arborescentes de coraux, toutes grouillantes de monstres. J'apportai dans l'explora-

tion imaginaire de l'abîme une telle passion que je ressens bien aujourd'hui que c'est *l'Être* que je recherchais alors dans ces profondeurs. Mais j'ai dit, hélas ! que j'avais beaucoup trop négligé, dès ma huitième année, les courants qui conduisent à l'absolu. Je reconnais aujourd'hui que si j'avais apporté à la poursuite de Dieu cette frénésie qui débuta par cette fascination du gouffre merveilleux, j'aurais reçu de grandes grâces. Tandis qu'en ne visant qu'à Jésus-Christ je n'eusse évolué que dans une substance sans défaut, toute de lumière et peuplée d'anges, une suite de grotesques apparurent çà et là dans mon paradis sous-marin. Le diable et la nature humaine déforment, dès que Dieu s'éloigne. Je ne vois là nul vestige de folie à quoi de naïfs pédants pourraient conclure, mais l'explication de bon nombre de caprices, et fantaisies douteuses, auxquelles se livrèrent par-

fois des peintres flamands et espagnols, et même de grands poètes tous parfaitement sains d'esprit et même bons vivants.

Cette hantise des fonds sous-marins dura plusieurs années, devint chronique presque. C'est vers l'époque où j'en suis qu'elle commença de se manifester, mais elle ne m'absorba pas tout de même assez pour que je ne pusse, par moments, échapper aux fortes pressions pour revenir, à quelques mètres de la surface, dans la classe de M. Dabas.

Malgré la sympathie que j'éprouvais pour ce maître, l'odeur de la rentrée m'avait été insupportable. J'entends par odeur de rentrée celle qui se dégage du livre scolaire neuf, cartonné. Faut-il dire qu'elle me poursuit encore, bien que je m'en gare le plus possible? Mais ce qui pousse à bout mon animosité olfactive, et que je sentirai encore, je

crois bien, au purgatoire, c'est la règle d'ébène et l'encrier de bois verni, rond, et à ressort tournant.

Quoique externe libre, je dus prendre contact avec plusieurs de ces êtres singuliers que l'on appelle pions. Je ne pense pas qu'il y ait au monde rien de plus varié que cette race, car c'est moins une conformité de goût que le besoin qui la dirige dans cette voie. Le dernier pion que j'ai connu, et qui fut un délicieux poète et prosateur sur lequel je reviendrai, André Lafon, se trouva sur ma route aux environs de ma quarantième année pour que je comprisse que, du moindre fonctionnaire, le Ciel peut faire un chef-d'œuvre. Mais, des maîtres d'étude que j'approchai, soit à Bordeaux, soit auparavant à Pau, bien peu me donnèrent l'idée d'une éminente vertu. J'en ai connu de toutes sortes parmi les imparfaits : l'un qui posait pour le romantique

consumé par la passion de la femme, dont il est mort, qui croyait ressembler à Alfred de Musset, et qui nous menaçait de nous exposer tête nue au soleil ; un autre qui avait ébauché quelques études en Angleterre d'où il avait rapporté une moustache blonde en brosse à dents et un chapeau haut de forme monumental qu'il pensait être indispensable pour faire figure de lord. Sa voix était musicale et sourde, semblable, je pense, à celle qu'eût fait entendre à Hamlet la mâchoire du pauvre Yorick ; un troisième, qui ne paraissait pas devoir évoluer, qui a vécu vingt ans peut-être dans cette inconcevable charge entre un brûle-gueule et un verre d'absinthe, et qui en était arrivé à ne prononcer machinalement, cent fois par jour, que cette formule : « Pas de pitié pour cet élève-là ! » J'ai connu un nommé Serrurier qui était si myope que, lorsqu'il entendait parler quelqu'un dans

nos rangs, il se dirigeait à tâtons vers celui qu'il croyait avoir vu se dissiper, et il ne manquait pas de mettre la main sur le plus sage et le plus silencieux d'entre nous. Je me souviens d'un gros Auvergnat nommé Vaudioux, qui roulait les *r*, à la face large, aux yeux et au nez ronds, portant courts des favoris d'un noir lustré, vêtu d'une irréprochable jaquette de ministre, cravaté de rouge, coiffé d'un tube mirobolant et qui était sensuellement épris de la bonne d'un de mes camarades, laquelle se fichait d'un tel amoureux. Je vois un nommé Sandemagnan qui, durant la longue dictée que l'on nous infligeait comme pensum, la même presque toujours : *la Vie de Pascal par sa sœur Jacqueline*, polissait le boîtier de sa montre avec de la craie qu'il pulvérisait. A côté de ces comiques vivaient les tragiques : celui que sa détresse avait fait accueillir par le proviseur et qui, hier

encore, surveillait aux docks les débardeurs qui avaient tenté de l'assassiner; et cet autre, un fils de famille, lassé, découragé, bâillant, dont je compris plus tard l'odyssée, l'ayant rencontré quelques jours avant sa mort avec une femme du bas peuple et traînant à sa remorque trois misérables enfants. Que la vie est donc, mon Dieu! un singulier mélange de sourires et de larmes et, combien, quand on se fiche de certains hommes, l'on est près de les serrer dans ses bras avec les autres! Que nous devons nous aimer et nous faire pitié à nous-mêmes! Le temps assez bref dont nous disposions au lycée, entre les classes, nous le passions à nous amuser et à nous battre entre camarades, surtout à nous battre. Les fonctions de nos parents servaient de prétexte à ces luttes, dans la vaste cour des petits où se trouvaient, avec des fils de latinistes, des rejetons d'un commerce médiocre que

nous surnommions « les épiciers ». Cet antagonisme, nous assurait M. Dabas, remontait à la nuit des temps. Nous nous acharnions comme des apaches les uns contre les autres. Quelques-uns usaient d'armes terribles. Je faillis perdre la vue ayant reçu dans la paupière une flèche de fer lancée avec une fronde. Mon ami Charles Veillet-Lavallée et moi étions parmi les plus téméraires. Mes camarades me respectaient particulièrement parce que je les entraînais et parce que mon caractère insolite, mes questions inattendues à mes professeurs, et certains essais littéraires que je leur communiquais, en imposaient à leurs caractères craintifs, pondérés et moins enclins que le mien au désir de briller. De là, chez moi, les premiers germes de cette maladie, odieuse surtout pour l'entourage de celui qui en est atteint, et qui se manifeste dans la prime adolescence : l'âge ingrat.

L'une des plus anciennes élucubrations dont il me souvienne, et que je donnai à lire à mon ami de Boucaud dès que je l'eus écrite, roula sur les fourmis. J'avais été stimulé, dans le choix du sujet, par quelques éléments entomologiques et par le roman d'un certain docteur Candèze, *la Gileppe*, qui mettait en jeu tout un petit monde souterrain. Mais, à vrai dire, je n'ai jamais vu dans la plupart des œuvres des autres qu'un motif à m'exalter en y découvrant presque toujours ce que j'avais déjà trouvé, et ressenti au centuple directement. Tel paysage décrit ou peint par eux me devient si présent que je le reconstitue et il m'est souvent impossible, dans la suite, de le distinguer d'avec la réalité. Ce qui me hantait dans l'histoire pseudo-scientifique du docteur Candèze, ou dans le *Guide du collectionneur d'insectes*, c'était l'odeur de la terre fraîche respirée soit dans le potager de mon

oncle le Mexicain, aux environs de Pau, à l'heure où le jardinier noyait les fleurs velues des citrouilles, soit dans notre parterre de Saint-Palais, quand la rosée du matin baignait les escargots. J'avais donné pas mal de moi-même à cette prose sur les fourmis, ainsi que dans la narration sur Vercingétorix dont M. Franc n'avait point voulu croire que je fusse l'auteur. J'essuyai une humiliation analogue à celle-ci, à cause de mes infimes héroïnes, pourtant bien différentes d'un général gaulois. De Boucaud ayant cru bon de communiquer mon œuvre formique à son père, celui-ci haussa les épaules en déclarant qu'il n'était pas admissible qu'un gamin de mon âge eût fait d'aussi bel ouvrage. Je fus quelque peu irrité de cette inscription en faux, mais je dois reconnaître aujourd'hui que M. de Boucaud père et M. Franc s'enthousiasmaient à bon compte. On voit donc que, bien

que je ne fusse pas alors un trop mauvais élève, je tentais l'impossible pour me distraire et m'échapper de la classe de M. Dabas, soit que je suivisse Jules Verne au fond des mers, soit que le docteur Candèze m'invitât à réduire ma taille à celle d'un lombric pour visiter une cheminée à grillon. Sans que je m'en rendisse bien compte, j'avais une terrible nostalgie de la campagne et une ardente soif de poésie.

Il y avait, pour ramener la rêverie, un moyen fort simple d'introduire un réducteur dans le cours de M. Dabas. Il suffisait qu'un élève mît devant soi une feuille de papier et qu'il y dessinât un bateau. Notre maître flairait l'objet de son idée fixe. Il descendait de sa chaire, poursuivait quelque explication, un livre en main, mais d'une manière de moins en moins précise, l'un de ses yeux observant à chaque minute l'attitude du polisson qui griffonnait au moment qu'il

fallait simplement regarder un texte. M. Dabas était devant le coupable. Il prenait avec douceur le dessin et déclarait, sans l'ombre d'une irritation :

— Le mât de misaine n'est pas à sa place. Vous allez me permettre de rectifier votre vaisseau à l'encre rouge.

La demi-heure qui suivait nous paraissait charmante. La grammaire latine faisait trêve, et nous étions emportés par un grand voilier que pilotait notre professeur sur une mer sans nom et sans bornes.

Deux grandes distractions s'offraient aux écoliers bordelais : la foire des Quinconces en octobre et la foire aux fleurs en mai. La foire des Quinconces était un monument de la bêtise qui ne manquait pas de grandeur. On atteignait l'esplanade par une allée où s'alignaient les boutiques de marchands de nougat bariolé, dont l'un, Moïse Zoari, portait,

comme sa femme, un costume à la turque ; mais tandis que ce Levantin était d'une minceur d'ombre chinoise, et semblable à quelque esprit des *Mille et une Nuits*, avec la barbiche d'un bouc et les mollets d'un âne, sa femme était plantureuse ainsi qu'une pastèque. Non loin de ces confiseurs, des distributeurs de bibles protestantes imploraient les passants d'accepter gratis leurs produits frelatés où le bon pioupiou et sa payse ne savaient rien découvrir qui différât de la Vulgate. Leur succédaient les débitants de noix de coco. Dans une allée perpendiculaire à la première on entendait le caquet de mille oiseaux des îles : veuves, cardinaux, toucans, inséparables, cacatoès, bengalis, que l'on pouvait gagner à la loterie. Les servantes martiniquaises, coiffées, eût-on dit, de peau de banane, affectionnaient ce coin. J'entends l'une d'elles répondre à un calicot stupide qui la raillait

pour sa face d'ébène : « Nous sommes frère et sœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Mais je doute que ce voyou comprît la belle simplicité des vierges noires. Aux environs de la place où les baraques d'importance et les chevaux de bois mêlaient leurs cuivres, leurs tambours, leurs grosses caisses et leurs orgues, se groupaient les spectacles et les jeux suspects, les femmes-torpilles, les tirs, et aussi les fabricants de gaufres dont la cuisine puait délicieusement, les bouquinistes et les marchands de bric-à-brac. Mais ce qui dominait ce vaste enfantillage, c'était la majesté du port qui semblait s'élever dans le ciel où frissonnaient les pavillons des navires.

La foire aux fleurs, tenue sur la place Saint-Seurin, était d'un tout autre aspect. Le piaffant commerce de Bordeaux s'y donnait rendez-vous. J'aimais à fréquenter ce bel endroit, aspirer le parfum

des corolles noyées d'eau dans leurs pots de terre, considérer le pompeux négociant à gros cigare qui interrogeait avec une familiarité avantageuse l'orgueilleux rosiériste. Ah! je retrouvais là un peu de mes jardins perdus des Pyrénées! Je les recherchais partout. Il me fut heureusement donné de me retremper dans la belle nature à l'occasion de la retraite que nous fîmes à Talence, pour la première communion, en juin 1881, dans l'annexe du lycée de Bordeaux entourée de bois charmants. Qu'il faisait donc beau! Tout luisait, le ciel, la terre, les feuillages des chênes, les gros insectes que l'on appelait biches, et jusqu'aux faces de trois de nos camarades nègres, de la plus riche ébène, et que je vois assis sur l'herbe, occupés de faire exploser joyeusement des bouteilles de limonade gazeuse.

Après ma première communion, je repris le cours de mes humanités, sans

grand enthousiasme pour tout ce qui n'était pas la physique ou la chimie, dont le programme ne comprenait que quelques éléments assez avancés. Sur ces matières, je déconcertais mes professeurs, car elles m'intéressaient au même titre que la minéralogie, la botanique et la zoologie, auxquelles, l'année précédente, M. Dabas nous avait initiés. Si les paroles abstraites, les explications théoriques, me rebutaient, dès lors que mon regard pouvait se reposer sur un vase dont on pompait l'air, ou que l'on flambait par-dessous, les phénomènes m'apparaissaient tout simples. Je poussai quelques camarades, dont Philippe Laurens, dans ma voie préférée. Nous fondâmes un club de chimistes, avec expériences à la clef, et il dura jusqu'au jour où, ayant, par ignorance, introduit un mélange détonant dans une cornue de grès, celle-ci m'éclata en plein visage si bien que l'on dut m'enlever quelques

incrustations de soufre, heureusement à fleur de peau. Mon père bannit alors avec raison toute expérience, ce qui me navra d'autant plus que, de cette passion que je portais à la chimie, n'était point absente ma tenace arrière-pensée d'inventer le moyen de réaliser mon rêve d'exploration sous-marine. Je recherchais surtout à cette époque, où l'électricité n'était qu'un faible moteur, un gaz dont la forte expansion me permît d'abandonner la chaudière. Mon enfantillage fut douloureusement affecté par l'abandon de mes creusets, éprouvettes, tubes et ballons. Et, tel que l'homme qui, ne pouvant atteindre par les moyens ordinaires le centre de son exploration, se jette au milieu du volcan, je m'enfonçai sans tambour ni trompette ni alambic, dans la contemplation de cet abîme océanique dont l'attrait allait s'augmentant. Un certain roman d'aventures, succédané de *Vingt mille lieues sous les mers*, et em-

prunté à la bibliothèque de la paroisse Saint-Éloi, *le Capitaine Ferragus*, par Alexandre de Lamothe, servit de prétexte aux floraisons les plus inouïes de mon imagination. Grâce à cette lecture, je peuplai la profondeur, j'y vécus dans la société de personnages auxquels je prêtai une vie bien plus intense que l'auteur n'avait fait, je les définis, je leur attribuai des tics, des couleurs, j'assignai une forme à leurs coiffures, à leurs souliers, bref, je fusse devenu pour ce charlatan de Lombroso, s'il m'avait connu, un candidat à la folie et au génie. Je n'accepte que ce dernier détriment, car ma tête demeurait solide dans cette existence merveilleuse que je constituai à côté de celle, si terne, que m'imposaient des régents grondeurs. En un mot, je m'échappais malgré eux, de leur bagne.

Deux types vers cette époque vinrent, de leur réalité, renforcer mes héros ima-

ginaires. Ce furent Carasco et Délésigné. Carasco était un vieil étudiant en pharmacie, plus chauve que d'Annunzio, et qui ressemblait à tous les bustes de Socrate. Je ne sais pour quelle cause cet Espagnol, qui paraissait descendre en droite ligne, et sans avoir été le moins du monde dégrossi, d'un muletier de l'Estramadure, était venu s'inscrire à la Faculté de Bordeaux. Ses modestes ressources l'obligeaient à s'employer dans une pharmacie dont le patron était cet Albert Lescure dont j'ai parlé. Carasco communiquait à cette officine, où il préparait studieusement, mais trop solitairement ses cours, un air fort plaisant de laboratoire cabalistique. Ce pauvre garçon, qui avait bien la quarantaine, recevait avec une incroyable fougue tout ce qui avait trait, de près ou de loin, à la science des potards. Je l'ai vu, car la zoologie faisait partie de son programme, pâlir toute une journée sur une écrevisse

en poussant de rauques exclamations. Une parcelle de camphre le transportait d'admiration, il la saisissait avec des pinces, l'examinait à contre-jour et s'écriait : « Voilà le diamant de Raspail ! » Il prononçait *diamane*. Carasco me disait avoir été élevé par son père dans le culte des hommes célèbres, il entendait ceux de Plutarque ou qui leur ressemblent. Son classicisme, plein d'ignorante naïveté, se faisait enthousiaste au sujet de héros que je ne connais guère encore que par d'assommantes versions ou par des dictées que les pions nous infligeaient pendant les retenues de promenade. Les généraux asturiens, nourris de pois chiches, lui apparaissaient plus martiaux que César et Pompée. Il m'affirmait que rien n'était plus grandiose que le défilé d'une musique militaire espagnole, à cause de la roideur qu'impose aux mollets le rythme des joueurs de fifre. Carasco, me

sachant assez versé dans la botanique, me demanda un jour de m'accompagner dans une herborisation. Je le conduisis dans les parages de cette annexe du lycée de Bordeaux où j'avais fait ma retraite de première communion. C'était au printemps, il y avait des haies frissonnantes, des gazouillements d'eau, et bizarre était le spectacle qu'offrait Carasco, plus faunesque, plus fruste que jamais, avec sa boîte verte sur le flanc. Mais il semblait que ce sylvain découvrît le monde pour la première fois. La moindre trouvaille, un insecte, un caillou, le jetait en extase. A un moment, je ne le vis plus, mais je l'entendis qui s'exclamait. Ayant aperçu une églantine au fond d'un petit ravin, il s'était précipité pour la cueillir. Je m'approchai. Il brandissait la fleur charmante en s'écriant : « *rosa rustica !* » Et il ajoutait : « Elle est astringente ! » Carasco m'apparaissait plein d'une poésie naturelle

qui n'excluait nullement l'amour qu'il portait à ses onguents. Le trouvant d'une drôlerie fort archaïque, j'avais fait l'acquisition, chez un bouquiniste, pour la lui offrir, d'une Chimie surannée, celle d'Orfila. Il s'en délectait. Il suffisait, pour déclencher son emballement, de lui montrer quoi que ce fût. Une fois qu'il roulait une cigarette, ayant devant les yeux un rameau de laurier : « Savez-vous, me demanda-t-il, pourquoi les lauriers sont en Espagne plus florissants qu'en France? » Comme je me taisais, il reprit : « Napoléon était un misérable. Il nous a fait la plus injuste des guerres. Mais où tombèrent nos héros, le sol, pour protester, a produit des lauriers incomparables. »

Carasco, à ce qu'on m'a assuré, s'est retiré après avoir obtenu ses diplômes de pharmacien, dans un recoin farouche et presque inconnu des Pyrénées où il soigne les bergers avec des herbes.

Quant à Délésigné dont la physionomie, si jeune que je fusse, n'avait point échappé à ma curieuse observation, c'était le préparateur de chimie au lycée. Bien Français, celui-là, mais un Français de Daumier. Il pouvait compter trente ans. Il eût paru aussi maigre que long s'il n'avait porté des complets veston, couleur de drap de billard, qui le moulaient tellement qu'ils révélaient des mollets assez fournis et des fesses de lièvre rôti. Il était coiffé aux « enfants d'Édouard », sans doute pour masquer sa calvitie supérieure qu'exagérait un front de penseur. Il avait un nez serpentin qui se relevait sous un binocle dont, comme Brunetière, il passait le cordon derrière l'oreille. Lorsque, à travers ce lorgnon, il vous considérait, sa prunelle d'un vert d'huître de Marennes remontait tellement que l'on ne distinguait plus que le blanc de l'œil, avec, tout en haut, un croissant minuscule.

Les lèvres minces supportaient une moustache en brosse couleur de chiendent et elles étaient soulignées par une mouche du même poil. Délésigné parlait du nez, avec une lente voix de basse-taille. Derrière les flacons à double tubulure qui émettaient des borborygmes, surveillant la flamme bleuâtre dont il chauffait les ballons ou les cornues, ou tirant d'un creuset fumant un métalloïde, Délésigné m'apparaissait comme un fils de Saturne. Il assistait le professeur titulaire dans une science qui avait failli m'éborgner, et il accompagnait ses expériences, qu'il réussissait d'ailleurs fort bien, de singulières réflexions. Je ne citerai que celle-ci. Un jour il sortit des poches de son tablier de préparateur trois cobayes qu'il plaça sous une cloche contenant du protoxyde d'azote. Les pauvres bêtes furent plongées aussitôt dans le plus profond sommeil, sinon dans la mort. « Messieurs, nous dit Délésigné,

le protoxyde d'azote est aussi nommé gaz hilarant parce qu'il a la propriété de provoquer le rire. J'espère que vous avez entendu celui des cochons d'Inde ! »

Nous reçûmes vers cette époque la visite de mon oncle le Mexicain, accompagné d'un vétérinaire. Fidèle à sa manie de n'employer pour le trait que des chevaux entiers, qui manquaient à chaque instant de casser les vitres et les figures, il se fit indiquer à Bordeaux un marchand qui remplaçât les belles bêtes qu'il avait acquises d'un prince Orloff, et qu'il avait fusillées. Le maquignon, qui n'était point sans connaître la grosse fortune de l'acheteur, et son goût pour les étalons furieux, sortit ce jour-là de ses écuries de véritables Pégases qui pétaradaient d'autant plus que les palefreniers leur avaient glissé du piment rouge dans l'anus. Je ris encore en me rappelant ce spectacle dangereux, tous

ces hommes essayant de maîtriser les coursiers que mon oncle destinait à son phaéton. Le plus apeuré, ce fut un pauvre professeur d'espagnol venu là en curieux et qui faillit être roulé sous les sabots des étalons hennissants. Je n'ai jamais rien su de ce professeur d'espagnol, sinon qu'il nous déclara que son neveu, élève de rhétorique, avait été privé d'assister à l'exhibition de ces coursiers parce qu'il avait lu *la Comtesse Sarah* de Georges Ohnet, ce qui avait valu à ce jeune homme une retenue de promenade sans exemption. J'avoue avoir trouvé bizarre que ce magister prît son plaisir à un tel spectacle et regrettât l'absence de son neveu. Quant à moi, je n'assistai que par politesse à cette manifestation hippique, l'odeur des chevaux et de l'écurie m'ayant toujours rebuté à un point que je ne saurais exprimer. Ce fut un jeudi perdu ; j'eusse préféré l'employer à la recherche de

plantes, avec Carasco, ou d'insectes que je collectionnais aussi. La recherche de ces derniers était la plus difficile, quoiqu'il m'arrivât d'en découvrir de charmants et d'inattendus. Je distinguai, dans un ormeau centenaire, une tribu de coléoptères dont je n'ai jamais revu l'espèce. Le corselet en était couleur bois, les élytres allongées, d'un vert bleuâtre qui doit appartenir aux mers nocturnes du tropique. Cette teinte, après tant d'années, m'est présente. Elle éveille en moi je ne sais quels souvenirs diffus, qui tiennent du songe ou peut-être de mon atavisme colonial, dans l'éclat d'une lumière admirable perçue peut-être par ma grand'mère paternelle, lumière ardente et métallique.

Durant un court séjour que mon oncle le Mexicain fit avec ma tante dans notre modeste appartement du cours des Fossés, il voulut nous payer quelque

haute distraction et loua une loge au Grand-Théâtre où l'on jouait *la Juive*. Cette prise de contact avec une forme d'art aussi inférieure ne me laissa pourtant pas indifférent. Nous gravissons d'intimidants escaliers, dans des flots de lumière que tachent les habits noirs et que décomposent les robes. Des femmes à l'air dur laissent peser je ne sais quel mépris sur les viveurs qui les entourent. Mais je n'ai cure de leurs coiffes de guerrières ni de l'illumination de leur chair arrogante. Je ne vais voir, je ne veux voir que *la Juive*. Pauvre Halévy! Il n'eut jamais, je l'affirme, d'auditeur plus attentif que ce gosse gêné par des gants dont il caressait le rebord de la loge et qui, plus tard, devait être Francis Jammes. Je retiens ma respiration. Cette grosse gourde qu'est une salle de spectacle s'emplit peu à peu. De larges empâtements comblent les vides des fauteuils. Des êtres bizarres que l'on

nomme musiciens envahissent l'orchestre en contre-bas. Les uns ont l'air d'écureuils timides et jouent de la flûte, d'autres bombent leur poitrine empesée, et, profilant leur barbe, roulent entre leurs antennes des coffres sonores et disproportionnés ; d'autres encore, en enfilade, tels que des oiseaux en brochette, dardent avec ensemble au-dessus de leur épaule gauche des archets. Une dame, dans un coin, fait ramper ses bras nus contre une sorte d'instrument qui ressemble à un balcon d'or ou à une proue de navire, tandis qu'une sorte de fanatique frappe de temps en temps comme pour le briser sur un dôme semblable à celui des Invalides, dont le cuivre émet un son déchirant. Enfin le chef de ce tintamarre abasourdissant semble menacer d'une baguette noire la tête de tous ses sujets et, de temps à autre, il fait entendre un susurrement de reptile qu'accompagne un geste apai-

sant de sa main libre. Enfin la Juive apparaît. Il me semble que, dans la première partie du drame, elle revêt une sorte de culotte bouffante et chausse des babouches pointues et relevées. Sa poitrine, pour simuler l'émotion, va et vient comme un soufflet, d'autant plus vite que lui donne la réplique un hurleur obèse, à barbe courte, qui a pour fonction d'être l'amoureux. Il glapit. Elle étend son bras nu et roucoule. La salle croule sous les applaudissements, et c'est à peine si l'on prête attention au pauvre papa juif que l'on a affublé d'une robe de capucin et qui ressemble à un professeur du Collège de France qui n'aurait rien inventé. Pour mieux écouter et voir, je retiens toujours davantage mon souffle et j'écarquille les paupières. Me voici terrorisé par des inquisiteurs dont les sombres cagoules, terminées en pain de sucre, présentent des cicatrices rouges à la place des yeux. Ils proces-

sionnent, s'arrêtent devant une chaudière où l'on entend de l'eau bouillir. C'est, il me semble, le nerveux dont j'ai parlé, celui qui joue du dôme des Invalides, qui imite l'ébullition. Les dialogues amoureux s'exaspèrent. Un parfum très singulier, que j'ai encore dans le nez, imprègne de plus en plus la salle. Enfin on fait cuire la Juive, à moins qu'au demeurant... mais je ne me rappelle plus très bien.

Lorsque nous fûmes sous le péristyle, à la sortie, on déclara que j'avais été fort sage. C'est par de telles appréciations qu'après de grandes émotions les parents rabaissent leurs petits. En voiture, je regardai mon oncle le Mexicain. Impassible, il roulait son éternelle cigarette et à son gilet pendait, comme à l'ordinaire, la griffe d'un tigre. Il regagna bientôt le Béarn après nous avoir fait promettre que nous lui rendrions sa visite aux

grandes vacances. En attendant, je continuai de m'ennuyer au lycée, réagissant dans la mesure du possible contre l'esprit de mes professeurs en appelant à mon secours tous les insectes et toutes les fleurs et toutes les merveilles du fond des mers. Je me distrayais encore par quelques livres dont j'allais me munir dans une bibliothèque paroissiale ouverte le jeudi. Quelques personnes de bonne volonté en cataloguaient les volumes, dont elles consignaient aussi les sorties et les rentrées : trois ou quatre vieilles dames, et une belle fille brune dont le père tenait un magasin d'objets liturgiques. Je n'ai jamais rien vu de plus calme que cette créature à qui ses cheveux tirés en arrière donnaient l'aspect d'une robuste vierge de la primitive Église. Je crois que je m'en épris quelque peu, et, pour lui marquer mon sentiment, je glissai dans un roman que nous échangeâmes une version latine que

j'avais assez réussie et qu'elle me rendit sans avoir compris qu'une déclaration pût revêtir une forme aussi particulière. Je n'insistai d'ailleurs pas, me bornant à changer mon cœur de place pour l'offrir, sans le lui avouer, à une adolescente qui fréquentait la même bibliothèque et dont la vieille maison à carreaux verts me jetait dans un charme inexprimable. J'y reviendrai en son temps.

Les grandes vacances nous ramenèrent donc, ma mère, ma sœur et moi, chez mon oncle le Mexicain, dont les enfants avaient à cette époque pour institutrice une personne assez touchante et quelque peu méconnue de ses maîtres. Elle était l'aînée d'une famille honnête, mais ruinée, dont le père ombrageait d'un large panama une barbe patriarcale et blanche. Il avait nom Jamin et au métier d'accordeur de pianos il ajoutait la spécialité d'une liqueur dont la bouteille portait

cette mention louable et singulière : « *Prix confidentiel pour MM. les ecclésiastiques.* » M. Jamin en était l'inventeur et le distillateur. Il cultivait, à Piétat, dans un petit champ rocheux qu'il avait loué, les espèces alpestres dont il extrayait les essences pour embaumer les palais des prêtres. Mais il ne vendait pas beaucoup de ce produit et, pour que ses trois filles, qui l'aimaient comme on fait dans une famille où la gêne resserre les cœurs entre eux, pussent vivre, il avait placé l'une chez mon oncle et les deux autres s'adonnaient à de délicats travaux : herbiers et aquarelles qu'elles faisaient vendre par les libraires aux hivernants de Pau. L'institutrice de mes cousins avait passé le temps de convoler, moins à cause de son âge que pour son manque total de fortune. De même que je me défendais, au lycée de Bordeaux, de l'esprit de mes maîtres en créant autour de ma personne une atmosphère

de rêves, Mlle Jamin offrait à la richesse un peu bourgeoise de ses patrons toute la délicatesse d'une vie de château qu'elle prétendait avoir menée.

A l'époque où j'en suis, tandis qu'il ne tirait plus qu'une harmonie timide d'un clavecin qu'il réparait, elle nous représentait son père jadis, tel qu'un traqueur de cerfs tout enveloppé de fanfares, sous le couvert d'une forêt seigneuriale. Je ne pense pas que ce brave homme eût jamais poursuivi d'aussi gros gibier, mais je crois que nous sommes tous un peu poètes, et qu'il avait dû jouer du cor de chasse, dans un jardin, devant ses petites filles.

FIN

DU PREMIER CAHIER DE CES MÉMOIRES

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par
Plon-Nourrit et Cie,
à Paris, le 21 septembre 1921



